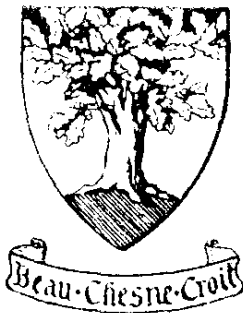


LES
PÈRES RATISBONNE
ET
NOTRE-DAME DE SION

DEUXIÈME ÉDITION



MCMXXXI



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2008.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

Chez Gabriel Beauchesne

La Révérende Mère Marie Paul de Sion Marie-Léonie Hibon, Supérieure générale des Religieuses de Notre-Dame de Sion (1831-1903).

1 vol. in-8 couronne (190 pp.), 6 fr. ; *franco* 6 fr. 60

Une âme de lumière et d'énergie, Mère Marie-Thérèse (Louise BADER), Assistante générale des Religieuses de Saint-Joseph-de-Bourg, par le P. Raoul PLUS, S. J.

2^e édition. 1 vol. in-8 écu (206 pp.), orné de 12 gravures hors-texte, 16 fr. ; *franco* 17 fr. 60

Une Vie de Missionnaire, Mgr Hyacinthe Jalabert, évêque de Telepte, vicaire apostolique de la Sénégambie (1859-1920), par Marthe PONET - BORDEAUX. Préface de M. Henry BORDEAUX, de l'Académie Française.

1 vol. in-8 écu (280 pp.) avec 1 portrait hors-texte, 15 fr. ; *franco* 16 fr. 50

Avec le Christ sur le chemin de l'Amour Divin, Marie Véronique du Cœur de Jésus, Fondatrice des Religieuses Victimes du Sacré-Cœur. Préface de M. F. MOURRET, Directeur au Séminaire de Saint-Sulpice.

1 vol. in-8 couronne, avec portraits hors-texte, (261 pp.), 15 fr. ; *franco* 16 fr. 50

Religieuses Hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve, Notice historique précédée d'une courte Biographie du Saint Archevêque de Valence. Préface de Mgr A. DU BOIS DE LA VILLERABEL, Archevêque de Rouen, Primat de Normandie.

1 vol. in-8 couronne (XX-155 pp.), 10 fr. ; *franco* 11 fr. »

Sœur Marie du Divin Cœur, née Droste zu Vischering (1863-1899), religieuse du Bon-Pasteur, par l'abbé Louis CHASLE, aumônier au Bon-Pasteur d'Angers.

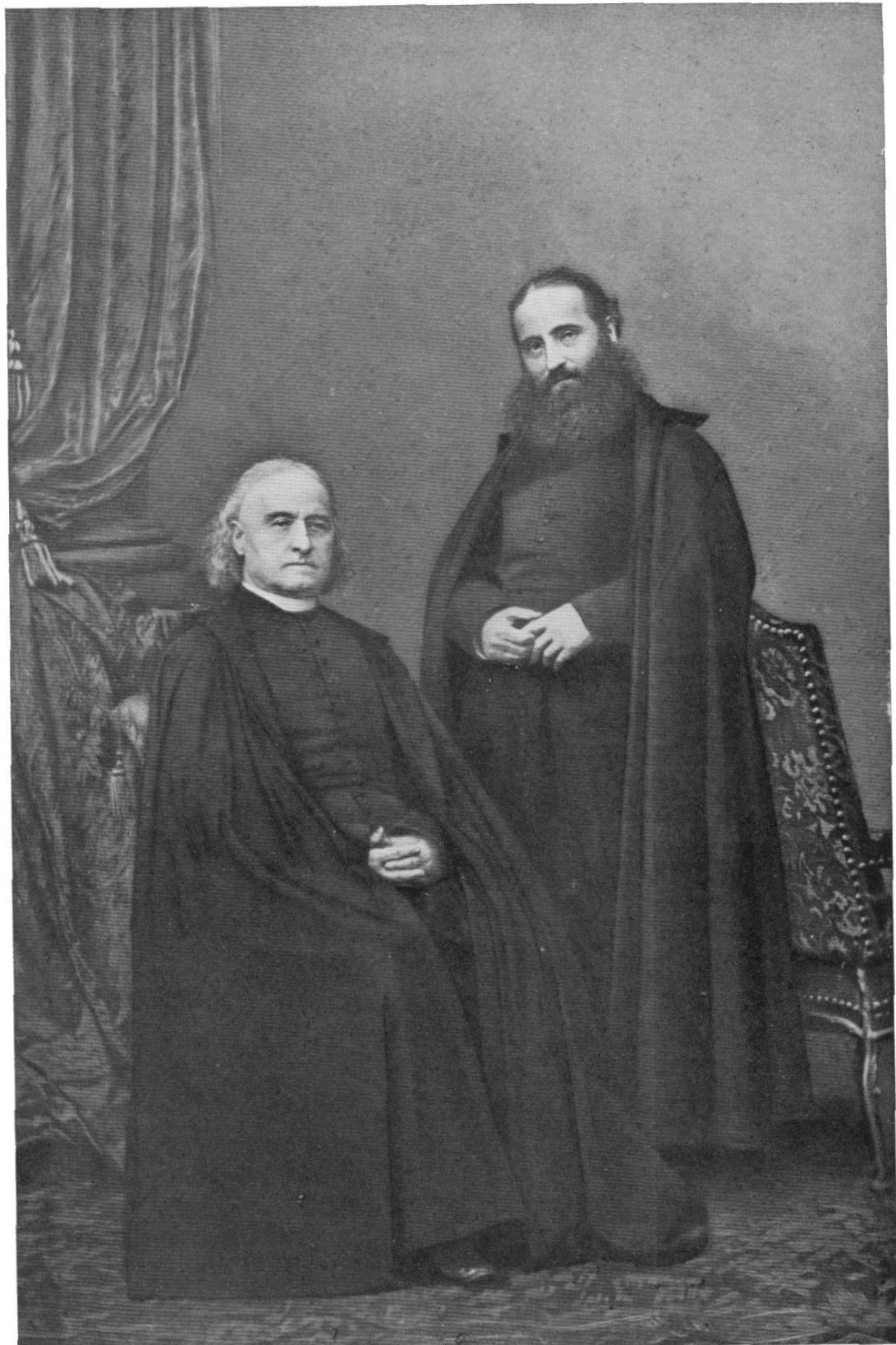
10^e mille. 1 vol. in-8 couronne (432 pp.), avec portrait et gravures, 18 fr. ; *franco* 20 fr. »

Mère Marie Claver, assistante générale des Sœurs N.-D. d'Afrique (Sœurs Blanches du Cardinal Lavigerie). Notes et Souvenirs recueillis par son frère, le Colonel de l'ÉPREVIER. Lettre-préface du R. P. VOILLARD, Supérieur général des Pères Blancs.

2^e édition. 1 vol. in-8 écu (VIII-377 pp.), orné de 6 gravures hors-texte, 21 fr. ; *franco* 23 fr. »

Ouvrage couronné par l'Académie Française

LES
PÈRES RATISBONNE
ET
NOTRE-DAME DE SION



LES PÈRES RATISBONNE
THÉODORE ET MARIE ALPHONSE.

Nihil obstat :

Parisiis, die 20^a Decembris 1919,

PIERRE BATIFFOL.

CHAN. TIT. DE PARIS.

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 24^a Decembris 1919,

† LEO.-AD. Card. AMETTE,

ARCH. DE PARIS.

Déclaration

Nous déclarons nous conformer filialement aux décrets du Saint-Siège Apostolique, et particulièrement à celui d'Urbain VIII, au sujet des appellations de Saint, de Vénérable et autres semblables. Elles ne sont employées dans cet ouvrage que dans le sens usuel, et non pour prévenir en aucune façon le jugement de l'Église, dans l'obéissance de laquelle nous voulons vivre et mourir.

PRÉFACE

On ne louera jamais assez le Seigneur en publiant les merveilles qu'Il opère dans ses saints; et il est très difficile d'en voir d'aussi grandes que celles qui se pressent dans la vie des deux frères, Théodore et Marie Alphonse Ratisbonne.

Trop peu connus jusqu'ici, malgré le bruit qui se fit autrefois autour de leur nom, ces illustres convertis ont écrit « une page singulièrement instructive et émouvante de l'histoire de l'Eglise au XIX^e siècle »; on ne peut la lire sans ressentir une impression profonde, celle qu'on éprouve en se trouvant à chaque instant en face de l'action directe de la grâce divine.

Rien de plus attachant que la carrière mouvementée et féconde de ces grands serviteurs de Dieu. Rien de laborieux et d'admirable comme leur apos-

* Card^e Perraud, de l'Académie Française, lettre du 25 octobre 1903.

tolat qui est, aujourd'hui encore, par ses fruits durables, l'honneur et la consolation de l'Eglise et de la France.

Nés à Strasbourg, l'un en 1802, l'autre en 1814, au sein d'une famille israélite riche et bienfaisante, ils arrivent tous deux à la foi chrétienne par des routes différentes : Théodore, après de longues et pénibles recherches, dans le calme de la réflexion et la pleine maturité de l'esprit, guidé en dernier lieu par cette vénérable M^{lle} Humann à qui Dieu donna d'avoir une si sainte influence sur M. Bautain et sur ses disciples; — Alphonse, terrassé par un coup de la grâce, « vrai et grand miracle », dont Rome proclama bientôt l'authenticité, dont elle célèbre encore chaque année l'anniversaire par des fêtes d'une splendeur inouïe, dont elle a inséré la relation dans l'office propre de la Manifestation de l'Immaculée Vierge de la Médaille miraculeuse¹.

« Je ne sache rien de plus propre à éclairer et à toucher les Israélites de bonne foi, écrivait le Cardinal Perraud², que la conversion au christianisme de ces deux frères, si sincèrement attachés aux traditions de la Synagogue et amenés à la pleine lumière par des voies et dans des circonstances dont plus d'une rappelle l'œuvre de grâce accomplie dans l'âme de l'ardent pharisien, du persécuteur acharné

¹ V^e leçon des Matines.

² Lettre du 30 juin 1904.

de l'Eglise naissante, du complice de la mort de saint Etienne, devenu tout d'un coup le grand saint Paul, l'apôtre intrépide et infatigable de l'Evangile de Jésus-Christ.

« A eux tout seuls, et sans qu'il soit besoin de recourir aux discussions de textes, de semblables faits dont l'exactitude ne saurait être mise en doute, constituent une apologie péremptoire et très saisissante de la divinité du christianisme.

« Puissent beaucoup des anciens coreligionnaires de Théodore et de Marie Alphonse faire à leur grand profit l'expérience d'une méthode si accessible à toute âme de bonne volonté. Je défie que l'on poursuive jusqu'au bout la lecture de leurs deux biographies, fraternellement entrelacées l'une à l'autre, sans que l'on s'écrie avec David : « La vérité ! c'est Dieu qui a opéré ces merveilles, et nous les voyons de nos yeux. » (*Ps. 117*).

Les Pères Ratisbonne sont voués à une même œuvre : promouvoir, hâter par la prière, le dévouement, le sacrifice, l'entrée du peuple juif dans la grande famille chrétienne. Cet apostolat prélude, en secondant les conversions partielles, à une conversion générale, en apparence irréalisable, mais formellement annoncée par saint Paul, ce converti du judaïsme dont Dieu a justement fait l'apôtre des nations.

Il semble pourtant que les deux frères doivent

porter toujours, dans des rôles parallèles, la marque distinctive de leur vocation.

Au Père Marie, l'illumination soudaine, le jet ardent et spontané. A son frère, la mise en œuvre calme, réfléchie, lentement élaborée dans la prière et l'étude attentive des volontés de Dieu.

Au miraculé de Saint-André *delle fratte*, l'élan impulsif parti du cœur de sa céleste Mère. Au Père Théodore, la direction prudente, ferme et patiente.

Le Père Marie ne recule pas devant l'impossible. A chaque pas, il touche l'assistance du ciel dans ses entreprises. Ce qui, pour d'autres, serait témérité, n'est pour lui qu'une simple et confiante marche en avant. L'âme de son frère, constamment tournée vers Dieu, sonde et mesure, des hauteurs sereines qu'elle habite, la portée de ce qu'il lui appartient de régir.

Avec des nuances différentes, tous deux sont animés d'une confiance sans bornes; ils voient se dresser devant eux toutes les difficultés auxquelles se heurtent les œuvres divines, sans jamais succomber à la défiance et au découragement.

Pendant cinquante années, consacrées depuis sa conversion au service de Dieu et de l'Eglise, le R. P. Théodore a rempli un ministère des plus actifs. Infatigable prédicateur de l'amour de Dieu et de la charité fraternelle, directeur éclairé autant qu'apprécié, auteur ascétique aussi onctueux que solide, instituteur et régulateur de la vaste Archiconfrérie des Mères chrétiennes, il a reçu, en outre,

à titre de Fondateur, une mission qui, par son objet, est distincte de toute autre.

A la Congrégation religieuse, formée presque à son insu sous sa direction, il a donné le beau nom biblique de *Notre-Dame de Sion* qui caractérise exactement son but spécial : ramener au bercail les brebis perdues d'Israël. Mais si l'on a dit justement du fondateur qu'il fut un « apôtre universel », on peut, proportion gardée, le répéter de l'Institut; tout en se dévouant à l'œuvre de régénération qui lui est propre, il embrasse, avec non moins de zèle, tous les ministères de charité compatibles avec sa mission particulière.

Le R. P. Théodore eut tout d'abord pour auxiliaires un groupe d'Alsaciennes d'un grand mérite, d'un héroïque dévouement à l'œuvre d'abnégation et de sacrifice à laquelle il les conviait. Ce fut en premier lieu la Mère Sophie Stouhlen, veuve d'un intendant militaire de Strasbourg; la Mère Louise Weywada, qui lui succéda comme Supérieure générale; la Mère Rose Valentin, l'aînée d'une famille bien connue dans la capitale de l'Alsace; la Mère Emilie Lagarmitte, et tant d'autres, également Strasbourgeoises. Aussi le P. Ratisbonne pouvait-il dire un jour, avec raison, à M^{sr} Raess : « Sion, Monseigneur, est une Alsacienne. »

Jamais, malgré les 48 ans d'oppression allemande, l'élément alsacien n'a cessé d'être dignement représenté à Notre-Dame de Sion. Puisse-t-il y garder cette position traditionnelle, y croître même,

pour répondre aux besoins des temps nouveaux !

Ce fut toujours un grand chagrin pour le P. Théodore de ne pouvoir suivre ses filles dans les vastes champs d'activité ouverts à leur zèle.

Tandis qu'il demeure au centre de la Congrégation pour y tenir le gouvernail, le P. Marie se consacre tout entier à la Ville Sainte, devenue pour ainsi dire son apanage. Il arrive à Jérusalem en 1855 ; les sacrifices y marquent chacun de ses pas ; pendant trente ans, il lutte contre des obstacles sans nombre. Pour arracher à l'infidélité les ruines du Prétoire de Ponce Pilate, pour soustraire à l'influence du schisme et de l'hérésie les pauvres enfants de la Terre Sainte, il parcourt l'Europe à maintes reprises et sollicite les secours que réclament ses créations bienfaisantes.

Il s'est usé à ce dur métier ; mais il a eu la consolation d'élever, sur la Voie Douleureuse, une splendide Basilique au divin Roi couronné d'épines, et de recueillir une multitude d'enfants qui, dans ses trois orphelinats, reçoivent encore aujourd'hui, par le bienfait d'une éducation chrétienne et d'une instruction intelligente, la meilleure sauvegarde contre les périls auxquels ils sont exposés.

L'histoire des Pères Ratisbonne est une histoire réconfortante — et qui n'a besoin d'être réconforté?... — Leur volumineuse correspondance ne l'est pas moins, surtout celle du P. Théodore, si fine, si variée, si débordante d'amour et de charité.

A ceux qui seraient tentés de désespérer du salut de la patrie, il dira : « Non, la France ne périra pas ! A côté du mal pour lequel elle est châtiée, que de bien elle a accompli ! Que d'œuvres charitables elle a enfantées ! Que d'innombrables missionnaires elle a disséminés sur toutes les plages ! Quelle multitude de servantes de Dieu, nées sur le sol français, ont rempli l'univers des merveilles de leur dévouement¹ ! »

« Il ne faut jamais désespérer, écrit-il aussi, ni du cœur de l'homme, ni du cœur de Dieu. Dans l'homme de bonne volonté, il y a des ressources immenses ; et en Dieu, dans la volonté de Dieu, il y a des miséricordes infinies. Cramponné à ces deux inébranlables vérités, j'espère ; et j'espère, comme Abraham, contre toute espérance ; et j'espérerai toujours comme Job, lors même que je serai mort²... »

Pax et gaudium semblait être la devise du saint prêtre. « Conservez un cœur paisible et un visage riant, disait-il à l'une de ses filles. Que les peines ne vous causent point d'amertume et ne vous arrachent pas de plaintes ; mais soyez comme un arbre qui sait plier à propos ses branches, et qui, sur ceux qui lui jettent des pierres, laisse tomber des fleurs et des fruits parfumés.³ »

¹ Recueil des Homélies faites à la Chapelle de Sion en 1870.

² Lettre du 23 Juin 1853 à M. l'abbé Achon, vicaire général de Strasbourg.

³ *Petits avis* adressés à M^{lle} Emilie Lagarmitte.

Seule la charité de Jésus-Christ peut opérer des prodiges tels que ceux dont fut remplie la vie des deux apôtres d'Israël. Leurs actes, plus encore que leurs paroles, n'ont été que le développement d'une pensée souvent exprimée par le R. P. Théodore :

« Dieu ne nous a donné un cœur immense que pour aimer et faire aimer Celui qui est l'immense amour. »

PARIS,

en la fête du Cœur-Sacré de Jésus

27 juin 1919.

Les PÈRES RATISBONNE et N.-D. de SION

CHAPITRE PREMIER

La Famille

1727-1825

Dans la vieille cité de Drusus, Strasbourg, au nom si cher à la France, vivait à la fin du XVIII^e siècle, une famille israélite, riche et bienfaisante, celle de Théodore Cerfbeer, dont le peuple a longtemps gardé la mémoire sous le nom de « grand père Cerfbeer. »

Né, en Hollande, en 1727, il s'était établi en Alsace où ses qualités éminentes lui avaient acquis une prépondérance incontestée. La disette qui sévit en 1770 lui donna lieu de rendre les plus grands services au pays et de déployer, avec la célérité dans l'action, une énergique persévérance et une parfaite honnêteté dans le choix des moyens. Les hauts dignitaires des Etats voisins firent de lui leur conseiller de commerce. Louis XVI le créa directeur général des approvisionnements de l'armée, puis lui accorda, avec des lettres de noblesse, l'autorisation de devenir propriétaire dans toute l'étendue du royaume.

Mais ni la richesse ni l'influence ne pouvaient distraire cet homme de bien du triste sort de ses

coreligionnaires. Pour eux, il avait créé des manufactures qui leur assuraient du travail. C'était l'acheminement vers un but de bien autre importance : celui de mettre fin à l'ilotisme où ils étaient relégués depuis des siècles. Grâce à son invincible persistance, il obtint du roi, en 1787, que Malesherbes fût chargé de mettre à l'étude la question de l'émancipation, et l'édit allait en être rendu lorsque la Révolution éclata. La cause passa aux mains de Mirabeau et des Jacobins ; et après de vifs débats, le décret fut signé le 27 décembre 1791 (1).

« Il n'y a pas de puissance humaine, a dit Bossuet, qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens ; Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. » Le Seigneur allait élaborer son œuvre de salut au foyer même de l'émancipation civile. C'est là qu'il avait élu deux hommes, destinés à préparer l'entrée de leurs frères dans la société dont le Christ est la pierre angulaire.

Théodore Cerfbeer ne survécut guère au triomphe de la cause qui avait absorbé vingt-cinq années de sa vie. Il mourut en 1793, laissant un nom si généralement estimé que plus d'une église confia à ses enfants le dépôt des vases sacrés pour les soustraire à la profanation révolutionnaire ; ce fut aussi dans sa demeure que prêtres et religieux cherchèrent un sûr asile aux jours de la Terreur. A cette hospitalité généreuse, Dieu réservait une magnifique récompense.

Au cours du xviii^e siècle, une autre famille israélite, celle des Ratisbonne, avait, elle aussi, émigré

¹ Voir : *Vie du T. R. Père Ratisbonne*, Poussiégué 1903, I, p. 11 et suiv.

en Alsace. Deux de ses descendants, Auguste et Louis, s'allièrent aux Cerfbeer par un double mariage; ensemble ils fondèrent, à Strasbourg, une banque dont le succès, basé sur une loyauté reconnue de tous, s'affirma bientôt par une prospérité croissante.

La femme d'Auguste, Adélaïde Cerfbeer, était aussi distinguée par ses qualités morales que par la grâce et la beauté de sa personne. Elle possédait, avec l'ordre exquis des Hollandaises, une bonté, un charme incomparables qui s'exerçaient pour le bonheur de tous.

Dieu lui donna dix enfants : six fils et quatre filles. Le second de ses fils fut le R. P. Marie Théodore, et le plus jeune, le R. P. Marie Alphonse, tous deux prévenus de bénédictions qui devaient, comme pour Joseph, fils de Jacob, « surpasser de beaucoup celles de leurs pères. »

Théodore vint au monde le 28 décembre 1802, dans la maison Muller, rue Sainte-Elisabeth à Strasbourg. Sa mère, trop faible de santé pour le nourrir elle-même, dut confier cette mission à une paysanne alsacienne, Mey, rigide protestante, qui resta jusqu'à sa mort attachée au service de la famille. Théodore lui était particulièrement cher. Elle le berçait au chant d'une ballade demeurée inséparable de ses souvenirs d'enfance. Il aimait à rappeler la mémoire de cette excellente femme, et l'émotion avec laquelle, bien des années plus tard, elle le revit portant la soutane. Interdite par la gravité du séminariste, elle se tenait muette en sa présence, osant à peine le regarder, lorsque, après avoir un peu joui de son embarras, il s'écria tout

souriant : Mey !... et tendit les bras à la vieille Alsacienne qui s'y jeta, fondant en larmes.

Théodore assurait avoir eu conscience de ses impressions dès la petite enfance. Il racontait comment il cherchait à se rendre compte de ce qui se passait autour de lui ; il disait la tendresse qu'éveillait en lui la vue de sa mère penchée sur son berceau, et aussi l'étonnement de sa propre présence au milieu de toutes choses. Son tempérament était doux ; son caractère s'annonçait calme et réfléchi, et contrastait avec l'agitation parfois bruyante de ses frères et sœurs. La bande joyeuse n'aimait rien tant que de s'emparer de quelque chambre vide où, moyennant certaines altérations de costumes, on simulait la scène, ses acteurs et ses décors. Cela se terminait toujours par un duel, à moins que Mey, très opposée à ces jeux, n'apparût tout à coup. C'était alors un sauve-qui-peut général, dans lequel les derniers à s'échapper étaient punis pour les autres.

Il fallut bientôt songer à envoyer les aînés dans une institution fort en vogue, où les enfants de la classe riche se rencontraient chaque jour pendant quelques heures. On les y conduisait munis d'un panier contenant l'alphabet, le goûter et le tricot obligatoire, car le programme ne comportait aucune divergence entre petits garçons et petites filles. Les uns et les autres, dans cette institution, n'apprenaient qu'à lire et à écrire. Théodore en sortit dès qu'il eut acquis cette double science.

Il sembla n'apporter que peu de goût et d'entrain aux études durant les années qui suivirent. Sa pensée était absorbée par un ordre de choses qu'il ne pouvait

se définir à lui-même. Il avait environ douze ans lorsque, pressé par un désir de solitude peu ordinaire à cet âge, il essaya de s'isoler du monde en quittant Strasbourg. Sa tentative ne le conduisit pas au delà de la citadelle, près de laquelle, muni de quelques provisions, il s'arrêta pour préparer son repas du soir. La flamme du foyer improvisé trahit sa présence ; aperçu par la sentinelle qui veillait aux remparts, il fut reconduit à ses parents, très alarmés de son absence.

Voici comment, au début des *Souvenirs* dictés dans son extrême vieillesse, il se reporte vers ces mêmes années : « Je fus élevé, sinon dans la religion, du moins selon les traditions et les mœurs judaïques. Je ne reçus d'ailleurs d'autres principes moraux que les exemples d'une mère vertueuse, d'autres leçons dogmatiques que celles de la foi en un Dieu unique, objet exclusif d'adoration et de crainte, jusqu'à la venue du Messie attendu pour ramener en Judée notre nation triomphante. Dans ma simplicité enfantine, j'espérais en effet ce Messie et je désirais son avènement. Mais plus tard, ne pouvant comprendre ni pourquoi il devait venir, ni pourquoi il ne venait pas, et me trouvant fort bien du reste sur le sol natal, je n'attachai plus d'importance à ce dogme. »

Au sortir du lycée de Strasbourg, Théodore, qui avait alors treize ou quatorze ans, fut placé avec un de ses frères dans une pension de Francfort où étaient élevés les enfants des familles israélites les plus opulentes. « J'étais malheureux, dit-il, au milieu de cette réunion peu disciplinée. Je souffrais d'un indicible mal du pays. On ne nous donnait d'ailleurs aucune instruction religieuse ; on se bor-

nait à nous apprendre à lire en hébreu, mais jamais il n'était question de Dieu. Toutefois, une intime attraction me portait au recueillement; et bien souvent je fus saisi d'un profond esprit de prière.... »

Théodore avait passé environ deux ans à Francfort, quand sa mère le ramena à Strasbourg; elle chargea des professeurs de lui faire compléter ses études par des leçons particulières.

Cependant les années, en se succédant, avaient accru la fortune et le luxe de la famille. Elle quitta, à cette époque, la demeure qu'elle occupait, pour habiter, non loin de la place d'Armes, une grande et belle maison dans laquelle tout était somptueux. La Synagogue n'était pas insensible à cette prospérité dont l'éclat rajallissait en considération et en influence sur toute la communauté israélite.

Quant à Théodore, indifférent aux plaisirs factices que procurent les richesses et les réunions mondaines, il leur préférait la nature, les vastes horizons, les pittoresques paysages de la Suisse, l'exploration de ses montagnes, l'ascension des rochers où le léger chamois avait pu seul le devancer. Son mépris du danger revêtit, en plusieurs rencontres, des formes téméraires, capables de compromettre sa vie, si cette vie n'eût été spécialement gardée de Dieu.

Ses convictions mosaïques ne s'étaient pas affermies, il avait secoué le joug des observances religieuses; d'autre part, il était fatigué des études, conséquences d'un enseignement qui ne lui avait exposé que des effets sans cause, des événements sans moteur et sans but; son père prit alors la détermination de l'envoyer à Paris, dans la maison

Fould, pour qu'il fût initié aux affaires de banque.

« Les Fould étaient d'anciens amis de mes parents; raconte Théodore. Je vivais au milieu d'eux comme un enfant de la famille. » Mais la seule pensée de travailler par intérêt lui était antipathique. D'ailleurs il jouissait en quelque sorte d'un crédit illimité. « Je n'en ai jamais abusé, ajoute-t-il, car je ne donnais rien aux plaisirs. J'étais libre, sans surveillance, sans direction, sans religion; je ne faisais d'autre dépense que celle de quelques professeurs qui venaient me donner des leçons d'anglais et de musique. J'étais entouré de séductions; mais je ne sais comment j'en ai été préservé. Je me trompe, en disant que je n'avais pas de religion; j'en avais une : c'était le souvenir de ma mère ! »

Cette mère, en qui se personnifiait pour lui le type de la beauté morale, et dont l'intelligence, les vertus, la ferme tendresse avaient laissé dans son âme une empreinte ineffaçable; sa mère dont la pensée restait sa plus sûre égide, était sur le point de lui être ravie, sans qu'il fût auprès d'elle pour recueillir son dernier soupir. M^{me} Auguste Ratisbonne mourut jeune encore, à Strasbourg, le 8 décembre 1818, enlevée par une maladie rapide. Théodore avait seize ans. « C'est l'âge, écrivit-il longtemps après, où le fils commence seulement à comprendre le prix d'une mère; car, tant qu'il est enfant, il l'aime instinctivement; mais le jeune homme l'aime avec motif, avec conscience; et à son amour se joint une estime singulière, une confiance sans bornes¹. »

L'intensité de sa douleur fut telle, qu'il faillit ne pouvoir se remettre du choc qu'il en reçut. Il perdait

¹ R. P. Ratisbonne, *Rayons de vérité : La Maternité chrétienne.*

ce qu'il avait de plus cher ; il envisageait pour la première fois le redoutable problème de la mort et l'incertitude de ce qui la suit. Les jours et les semaines s'écoulaient pour lui dans une amère désolation. « J'étais inconsolable, dit-il, de n'avoir plus personne à qui donner le nom de mère. Combien, à cette époque, une parole religieuse m'eût été nécessaire ! Mais je ne connaissais aucun homme, aucun livre qui pût m'instruire des choses divines. J'aurais fui avec aversion quiconque m'aurait parlé du christianisme, que je regardais par préjugé comme une idolâtrie. Quant au judaïsme, j'en étais désabusé ; et la Synagogue me paraissait une barrière entre Dieu et moi. »

Pour trouver un apaisement, « j'eus l'idée, continue-t-il, de prendre un professeur de religion. Un jeune rabbin modernisé venait deux ou trois fois par semaine m'expliquer tant bien que mal la signification des cérémonies hébraïques... Ces enseignements ne me laissèrent pas la moindre impression, sinon que, par acquit de conscience, je lisais tous les jours de longues prières en hébreu pour ma mère. »

Deux ou trois années se passèrent ainsi, après lesquelles M. Fould, inquiet de la tristesse persistante du jeune homme, crut devoir conseiller à son père de le rappeler auprès de lui. Théodore revint à Strasbourg, ne connaissant pas beaucoup plus les affaires qu'avant son départ. Le succès du commerce le touchait peu. Cependant la banque étant la carrière qu'on avait en vue pour lui, il dut entrer dans celle de sa famille. Mais bientôt il s'aperçut que son oncle ne le voyait pas avec plaisir, il sentit son initiative entravée et, pour y faire diversion, il se tourna

vers les lettres. « Je lisais des romans, dit-il, je faisais des vers, et même je commençai une tragédie que je conduisis jusqu'au troisième acte. A mesure que mes goûts littéraires s'enflammaient, mon éloignement des affaires augmentait. Je ne saurais vous dire ni comment ni d'où m'est venue l'antipathie que j'ai toujours éprouvée pour l'or et l'argent. Sous ce rapport, je n'ai jamais été Juif. Je ne me plaisais à faire quelques économies que pour les donner aux pauvres. »

Enfin, se sentant incapable de supporter plus longtemps la nullité à laquelle il était réduit, Théodore pria son père et son oncle de lui permettre de quitter les bureaux. Son intention était de faire son droit et d'arriver à la profession d'avocat. On lui en accorda la permission avec un sourire d'incrédulité.

Toujours hanté par le contraste entre les illusions du plaisir et les réalités de la mort, le jeune homme en était venu à conclure qu'il convenait d'embrasser un genre de vie rude et stoïque, et il voulut donner à la sienne tous les caractères préconisés par les philosophes païens. Il quitta la ville et alla demeurer seul dans une petite campagne alors isolée, la Robertsau, près de Strasbourg, où un serviteur de la maison paternelle venait de temps en temps lui apporter ce qui devait suffire aux repas de la semaine. Ses frères et ses amis se liguèrent parfois pour l'arracher à sa retraite ; il avait à résister tantôt à leurs joyeux assauts, tantôt aux attaques nocturnes au moyen desquelles ils espéraient, par la frayeur, le forcer à retourner au milieu d'eux. Théodore restait inébranlable.

Sans cesse ramené à scruter le pourquoi de la vie

humaine, il présentait vaguement un mystère caché. Il entendit parler de la franc-maçonnerie et demanda l'affiliation avec la bonne foi d'un ardent néophyte. Mais aucune voix ne répondit à son besoin de savoir. « J'étais cependant très assidu aux séances de la loge, écrit-il, et j'eus même l'honneur d'être placé parmi les cinq lumières de ces obscures assemblées. » En définitive, ce qu'il recueillit du contact avec la secte, après certaines épreuves dont il pénétra la supercherie, fut la constatation de fréquents recours à sa bourse.

Il résolut alors de concentrer ses investigations sur la philosophie et la science, qu'il considérait désormais comme la seule chose nécessaire. Il se mit à lire avidement Rousseau, Locke, Voltaire, Volney, Bolingbroke; et ces lectures desséchèrent les dernières racines des croyances traditionnelles dont il avait conservé les débris.

« J'étais las de moi-même et de mes vaines théories, dira-t-il plus tard. À force de raisonner sur le bien et le mal, et sur le problème de l'univers, j'étais devenu, sinon athée, du moins sceptique au dernier degré...

« Dans quel abîme étais-je tombé !

« Durant une nuit que je passai dans le jardin, après une longue contemplation des étoiles, je m'étonnai d'avoir pu supposer que tant de magnificences se fussent produites spontanément; et à la vue de ces innombrables armées qui se mouvaient sur ma tête, je compris qu'une puissance intelligente avait dû les former et présider à leur marche harmonieuse. Cette pensée traversa mon esprit sans me convaincre; et dans ce moment plein d'angoisse,

faisant appel au Dieu de mon enfance, je m'écriai dans toute l'amertume de mon âme : « O Etre mystérieux, Créateur, Seigneur, Adonai, si tu existes, aie pitié de ta créature. Montre-moi le chemin qui conduit à la vérité, et je te jure de lui consacrer ma vie ! »

Dieu sans doute n'était pas loin du cœur droit qui l'appelaient avec tant de véhémence.

Cependant, au milieu de ces perplexités, les études de Théodore n'avançaient pas. Avec l'agrément de son père, il prit la résolution de les poursuivre à Paris, espérant d'ailleurs trouver, dans l'enseignement des professeurs les plus célèbres, la lumière dont son esprit était avide.

Il quitta Strasbourg vers la fin de 1822 et prit son logement dans un hôtel du Quai-aux-Fleurs. Maître de lui-même, très exalté dans ses opinions libérales, fréquentant avec d'autres étudiants le Théâtre français qu'on lui recommandait comme une école de déclamation et de diction, il se sentait devenir aussi mondain que possible sans toutefois cesser de prouver par sa conduite « que la piété filiale, aussi longtemps qu'elle subsiste, est, en l'absence de la religion, la plus sûre gardienne de la conscience. »

Des distractions non moins brillantes lui étaient offertes par la société israélite... « Mais au sortir des plaisirs qui morcelaient mes journées, dit-il, je retombais sur moi-même dans le vide et dans une insurmontable tristesse. Bientôt une singulière tourmente s'empara de moi. Une voix intérieure d'une force extraordinaire, me criait sans cesse : « Il faut quitter Paris. » Je luttai énergiquement contre cette étrange impulsion. Outre les motifs qui avaient déterminé mon récent départ de Strasbourg, des

raisons d'amour-propre m'empêchaient d'y rentrer. Mes amis se moqueraient de mon inconstance ; et je m'exposais au ridicule en retournant si tôt dans ma famille, à laquelle j'avais fait mes adieux pour longtemps. Enfin, rien ne justifiait mon retour, mais ma conscience l'exigeait impérieusement. A toutes mes résistances, une voix implacable ne répondait qu'un mot : Strasbourg !

« L'impulsion devint irrésistible ; je partis donc ; et, je dois le dire, j'en étais confus. Mais le moment était venu où la Providence allait s'emparer plus visiblement de la direction de ma vie. Les peines et les mécomptes m'avaient rendu plus souple ; et j'étais dans l'état désespéré d'un homme qui, après s'être longtemps débattu sous la main bienfaisante tendue pour le sauver, la saisit et se laisse arracher à la mort. »

CHAPITRE II

La Lumière

1797-1825

« Une femme se trouve presque toujours à l'origine des grandes choses ; et l'on pourrait signaler, à toutes les époques mémorables de l'histoire, une de ces âmes d'élite qui, malgré son éloignement de la scène du monde, dirige, décide, arrête ou pousse les plus vastes évènements.¹ »

En l'année 1766, près d'un siècle après les révélations faites à sainte Marguerite-Marie, et au moment où s'étendait à tous les diocèses de France la dévotion au Sacré-Cœur, était née à Fessenheim (Bas-Rhin) une enfant prédestinée, elle aussi, à l'amour de ce Cœur divin. C'était le 29 septembre, sous les auspices de saint Michel, l'archange protecteur de l'ancien peuple de Dieu. Elle reçut au baptême les noms de Louise Madeleine. Son père, Jacques Humann, excellent chrétien, occupait une situation modeste à la douane de Strasbourg, et elle était l'aînée de sept enfants desquels devaient sortir, contrairement à toute prévision humaine, un homme d'Etat et un chef de l'Eglise².

A l'ombre du toit patriarcal sous lequel Dieu

¹ R. P. Th. Ratisbonne : Introduction à la *Vie de saint Bernard*.

² M. Georges Humann, Ministre des finances sous Louis-Philippe, et M^{re} Humann, évêque de Mayence.

l'avait fait naître, Louise ne tarda pas à laisser entrevoir un riche ensemble des dons de l'esprit et du cœur. Dès l'âge de trois ans, elle restait captivée, des heures entières, par une Bible illustrée. Elle commença à s'instruire seule et sans maître, et plus tard donna à ses frères et sœurs les notions dont elle s'était pénétrée. Sa tendre piété la fit admettre de bonne heure à la table sainte, et, soucieuse d'approfondir avant tout la science divine, elle entreprit une étude si complète du catéchisme du concile de Trente qu'elle obtint le premier prix aux examens faits à la cathédrale de Strasbourg. Son attachement à la foi catholique ne fit que s'affermir au contact des protestants qui fréquentaient sa famille. Elle apprit le latin, et s'initia, par la lecture sérieuse de l'histoire, à la connaissance des hommes et des mobiles qui les font agir.

« Bien que douée d'une remarquable intelligence, dira-t-on d'elle plus tard, elle se plaisait à travailler comme toutes les femmes; et chaque jour, elle quittait les livres et la plume pour l'aiguille et le fuseau. Elle s'occupait constamment des soins du ménage, après les heures données à l'étude, et elle excellait d'un côté comme de l'autre; elle était aussi admirable dans les petites choses que dans les grandes. Jamais sa science, qui était étendue et profonde, n'a porté préjudice à sa piété, aussi croyante, aussi obéissante que celle des plus humbles femmes; et elle se reposait volontiers avec son chapelet des spéculations les plus fatigantes ou des lectures les plus abstruses. »

* Abbé Batain : *La Chrétienne de nos jours.*

A son cœur si pur, à son esprit si élevé, à sa volonté si énergique, rien de ce qui passe ne pouvait suffire. Elle aspirait à une vie toute de prière et de retraite, et, en 1788, elle obtint son admission au monastère des religieuses de Notre-Dame. Malheureusement, après six mois d'essai, sa santé s'altéra au point de nécessiter le retour à la maison paternelle; et sa vie désorientée lui paraissait désormais sans but, lorsqu'une impulsion d'en haut, vainement combattue, la conduisit vers le guide que Dieu avait choisi pour relever son courage et pour éclairer sa voie.

Ce guide était l'abbé Colmar, né à Strasbourg en 1760, et que des liens de parenté unissaient à la famille Humann. Embrassé de zèle et tout rayonnant de la lumière qui émane du divin foyer de l'amour, ce saint prêtre possédait, pour la direction spirituelle, un tact, une sagacité, qui attiraient à son confessionnal de l'église Saint-Etienne un concours extraordinaire de fidèles. Dans leurs rangs, il discerna bientôt l'âme d'élite qui, dans les desseins de Dieu, devait lui être spécialement confiée.

Après avoir dissipé sa tristesse et lui avoir rendu la plénitude de la confiance et de la paix, il l'associa à d'autres dames pour la visite des pauvres, des malades et des prisonniers. Une telle mission n'était pas sans péril. C'était l'heure où la révolution se déchaînait avec toutes ses horreurs. M^{lle} Humann, devenue bientôt le centre des entreprises charitables de l'abbé Colmar, partagea ses dangers quand, après avoir refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé, le courageux prêtre eut résolu de braver la mort pour continuer

à remplir secrètement son ministère à Strasbourg. En maintes circonstances, il ne dut sa préservation qu'à une intervention surnaturelle ; des perquisitions rigoureuses faillirent plusieurs fois le surprendre ; il se dégageait comme par miracle et ne cessait de s'exposer...

C'est pendant ces années militantes qu'une forte et sainte amitié se forma entre M^{lle} Humann et M^{me} Thérèse Breck, veuve d'un officier du génie, laquelle s'était aussi placée sous la direction de l'abbé Colmar. Désireuse d'associer ses trois jeunes enfants aux avantages que lui procurait le contact de sa pieuse amie, elle lui offrit de partager sa demeure et d'en faire en même temps, pour d'autres enfants, un foyer d'études et plus encore de formation chrétienne. Le projet fut mis à exécution sans différer ; et la maison de la rue Sainte-Elisabeth devint pour les catholiques fidèles ce qu'étaient les catacombes aux premiers chrétiens.

L'apôtre, traqué de toutes parts, y trouvait un refuge. Les cérémonies de l'Eglise s'y accomplissaient en secret. Bien des jeunes filles purent y faire leur première communion, instruites et préparées par M^{lle} Humann qui, devenue gardienne de la sainte réserve, sauva plus d'une fois ce précieux trésor, en le cachant sur son cœur.

On vit alors se déployer ses admirables aptitudes d'éducatrice et son ascendant sur les âmes. « Souvent, dit-elle, on m'a parlé d'un prétendu talent de former la jeunesse et de me l'attacher fortement... Que fais-je pour cela ? Qu'est-ce que ce prétendu talent ? C'est celui d'aimer, de parler de Celui qui est l'Amour et de porter vers cet Amour. Voilà en

quoi consistent tout mon esprit, tout mon talent, toute mon éloquence. »

Dieu lui donnait d'ailleurs, aussi bien qu'à son guide, le pressentiment de nouvelles effusions de grâces, auxquelles ils étaient prêts à servir d'instruments, quand serait apaisée la tempête qui grondait encore. Ce pressentiment prit corps en quelque sorte dans une circonstance mémorable.

« C'était dans les premiers jours de juin 1797. Il avait été décidé que M^{lle} Humann, M^{me} Breck et la jeunesse confiée à leurs soins, iraient passer quelque temps à Turkenstein, avec l'abbé Colmar qui avait grand besoin de repos. La terre de Turkenstein, achetée par M^{me} Breck et située sur l'une des cimes des Vosges, le Donon, se trouve peu éloignée de la commune de Framont. Dans la propriété, il y avait une petite chapelle, adossée aux rochers qui portaient le vieux château.

« Là, le temps fut partagé pour les enfants entre les exercices de piété, l'étude et de longues promenades dans la forêt qui couvrait la montagne, tandis que l'abbé Colmar, M^{lle} Humann et M^{me} Breck conféraient ensemble sur les moyens de répondre à l'attrait qui leur venait d'en haut. La Fête-Dieu arriva et fut célébrée, dans ce coin ignoré du monde, par la prière et les chants d'allégresse. »

Le lendemain de l'octave était la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Elle fut passée en adoration dans la chapelle par l'abbé Colmar et ses deux filles spirituelles ; et vers le soir, fut signé l'acte d'union qui, semblable à une petite semence cachée dans la terre, a produit sous l'action de Dieu un arbre avec ses branches et ses fruits.

Le Père parlant à ses filles leur dit :

« Vive Jésus ! »

« Il vous semble que pour votre salut et l'entier succès de ce que vous entreprenez à la gloire de notre bon Maître, il ne vous manque plus que d'être inséparablement unies sur la terre, comme vous espérez l'être un jour au ciel. Votre Père a reçu de Dieu la même pensée...

« ... Ce ne sera pas entre vous, mes chères enfants, mais entre votre Père et vous que se fera cette union inséparable, puisque c'est de lui que Dieu daigne se servir pour vous communiquer ses desseins et vous porter à les exécuter avec amour et fidélité. Ainsi nos trois cœurs n'en feront qu'un en Dieu, ce dont nous promettons de nous souvenir avec reconnaissance, toutes les fois que nous baisons le crucifix que chacun de nous portera sur son cœur, après que je les aurai bénits...

« *Jusqu'ici* je n'ai pas d'autre vue encore, sinon que Dieu veut cette union pour le soulagement des malades, et spécialement pour l'instruction de la jeunesse qui est entièrement négligée, et qui, même lorsqu'elle est suivie, ne reçoit que rarement un fondement solide dans la connaissance de la religion.

« Notre refuge dans nos peines et nos incertitudes sera l'adorable Cœur de Jésus dont nous voudrions faire connaître les sentiments à l'univers entier, et dont la fête sera pour nous une grande solennité, afin d'obtenir les grâces nécessaires... »

Le but en vue duquel on s'unissait n'était donc pas encore distinct. On ne saurait douter pourtant que Dieu en ait donné une sorte d'intuition à

M^{lle} Humann, qui, avant de quitter Turkenstein, traçait une prière, contenant en substance tout l'apostolat auquel, dans la suite, sa vie devait spécialement concourir. Cette prière a pour titre : *Litanies du Bon Pasteur*, tirées de divers textes de l'Écriture ; les invocations à Notre-Seigneur s'y succèdent ainsi :

Jésus, bon Pasteur, qui êtes le prince des pasteurs, [pasteur,
 Jésus, bon Pasteur, qui êtes celui que Dieu a suscité pour l'unique
 Jésus, bon Pasteur, qui avez été envoyé aux brebis perdues d'Israël,
 Jésus, bon Pasteur, qui êtes venu chercher et trouver ceux qui
 Ayez pitié de nous ! [étaient perdus,

Ainsi, après une réprobation dix-huit fois séculaire, le peuple juif était l'objet d'une supplication compatissante, écho de la prière exhalée sur la croix. Cette supplication isolée devait, de longues années plus tard, être répétée pour la rédemption d'Israël, dans toutes les parties du monde. A la préparation lointaine de cette rédemption, Dieu donnait comme pierre d'attente, l'éducation chrétienne des enfants.

Vers la fin de 1800, la persécution prenait fin et le premier consul faisait rouvrir les églises ; mais la désolation des fidèles de Strasbourg fut inexprimable, lorsque les journaux annoncèrent la nomination de l'abbé Colmar à l'évêché de Mayence. Pour M^{lle} Humann et M^{me} Breck, le départ fut d'autant plus sensible qu'il entraînait, selon toute apparence, le sacrifice des perspectives basées sur le pacte de Turkenstein. Mais la Providence, loin d'être dominée par les événements, les fait tourner à l'accomplissement de ses desseins. M^{lle} Humann, au cours d'un voyage fait à Mayence en 1802, entendit parler de

la nécessité d'une maison d'éducation chrétienne ; et, tous les obstacles étant aplanis, les deux amies y fondèrent le pensionnat Joséphine, ainsi nommé de la faveur que lui accordait l'impératrice, femme de Napoléon.

M^{sr} Colmar fut l'âme du bien qui s'y faisait. Sous l'impulsion supérieure imprimée par l'universalité de sa science, le développement intellectuel de M^{lle} Humann elle-même s'étendit davantage encore. Cette femme si remarquable annota beaucoup d'ouvrages importants, entretint des relations avec les esprits d'élite de l'époque et apprit même l'hébreu.

Toutefois ses forces déclinaient ; et lorsque mourut M^{sr} Colmar, le 15 décembre 1818, elle résolut de remettre en d'autres mains l'institution dont la conduite lui était devenue trop lourde.

Rentrée à Strasbourg, au mois de mars 1819, elle éprouva une grande souffrance : celle de n'avoir plus personne sur qui déverser les trésors de lumière et de science dont l'étude et la méditation, l'expérience et la prière, avaient enrichi son âme. Elle écrivait cependant dans ses notes spirituelles : « Si mon existence se prolonge ici-bas, elle a sans doute un but, soit en moi, soit hors de moi... Savoir moins et vous aimer davantage, tel est, vous le savez, ô mon Dieu, le désir ardent de mon cœur... Employée à votre œuvre ou inutile à tout... fiat ! » — C'est à ce point de détachement que le Seigneur attend les âmes pour les faire servir à l'exécution de ses plans éternels.

A l'automne de l'année suivante, un hasard apparent amena la rencontre de M^{he} Humann avec M. Louis Bautain, ancien élève de l'École normale,

nommé, à l'âge de 20 ans, professeur de philosophie à l'Académie royale de Strasbourg. Il y enseignait avec succès, lorsqu'il se vit, tout jeune encore, condamné au repos, par suite des fatigues excessives que ses études et ses cours lui avaient imposées. Il arriva aux eaux de Baden, dans le temps même où M^{lle} Humann s'y trouvait.

« J'avais, dit-il, entendu parler de son savoir et de sa piété, et je m'attendais à voir une espèce de bas bleu, ce qui ne me souriait nullement. Je fus surpris de trouver une personne très simple, très digne dans ses manières, parlant peu, toujours avec calme, mais avec beaucoup de sens et de netteté. »

M^{lle} Humann avait alors 55 ans. « Elle avait l'abord un peu sévère, continue M. Bautain, et bien des gens prenaient sa dignité pour de la fierté. Il ne pouvait guère exister entre elle et un jeune homme de 25 ans aucun attrait sensible. Ce fut uniquement la philosophie que j'aimai d'abord en elle.

« Mais bientôt j'y aimai autre chose : à savoir, l'âme la plus pure, la plus généreuse que j'aie jamais rencontrée; et cela avec une intelligence supérieure, capable de tout comprendre; un esprit pénétrant qui voulait aller au fond des choses et le pouvait; une raison ferme et claire qui cherchait et répandait partout la lumière, sans jamais s'écarter du bon sens.

« Si elle n'avait été que philosophe, elle ne m'aurait point gagné, car mon esprit se serait mis à discuter avec le sien, ce qui ne rapproche pas les âmes. Puis, mon orgueil de savant se serait indigné d'être dominé par une femme. Mais comme elle était, avant tout, femme vraiment chrétienne, sa bonté

avait saisi mon cœur, en même temps que son intelligence éclairait la mienne; et l'affection qui pénètre tout, ouvrant à sa parole la porte de mon esprit, le disposait merveilleusement à la recevoir...

« Les entretiens philosophiques, poursuit-il, nous amenèrent bientôt sur le terrain religieux; car sa philosophie prenait ses principes dans la foi, et ne devait servir, au moins dans sa partie la plus élevée, qu'à illuminer les vérités révélées, pour les rendre plus saisissables à l'esprit, plus praticables à la volonté. Par cette voie fut ranimée peu à peu la foi de mon enfance qui avait été vive au moment de ma première communion... et que les préventions philosophiques avaient étouffée dans mon âme sans l'éteindre. Enfin j'acquis la conviction que la doctrine chrétienne est le couronnement, ou, si l'on veut, le dernier mot de la philosophie...

« Après deux ans entiers de soins, M^{lle} Humann, assurée dans sa marche, parce qu'elle suivait pas à pas l'action de la grâce, remit son fils adoptif dans le sein de l'Église et eut la joie de voir le philosophe incroyant devenir un vrai et solide chrétien. »¹

Répondant à la prière de sa fidèle servante, Dieu venait d'allumer à son contact un flambeau capable de projeter la clarté reçue sur d'autres intelligences encore entourées de ténèbres, mais avides de vérité. Désormais, M. Bautain se consacre au Seigneur comme à la source de toute lumière; et, à chacun des disciples qu'il va conquérir à Jésus-Christ, M^{lle} Humann communiquera l'étincelle de la céleste charité.

¹ *Vie de Monsieur Bautain*, par l'Abbé de Régny.

Mais l'évolution opérée dans les idées religieuses du philosophe s'étant graduellement manifestée, le cours du maître devenu chrétien fut suspendu à la Faculté des lettres, tandis qu'on avait toléré celui du sceptique et du rationaliste; et, à la rentrée d'octobre 1822, le professeur se vit destitué de sa chaire au Collège royal.

M^{lle} Humann habitait alors rue de la Toussaint, avec M^{me} Breck et son fils, Jean Marie, qu'ensemble elles avaient entouré de leurs soins pendant une enfance malade. Adolphe Carl, neveu de M^{lle} Humann et son élève, se joignit à lui; et M. Bautain ne tarda pas à partager leur demeure. A peine était-il installé qu'il consentit, sur les instances de quelques-uns de ses anciens disciples, à leur donner un cours privé, que n'arrêta pas, deux ans plus tard, la reprise de son cours public.

Ces derniers faits s'étaient accomplis dans le temps même où Théodore Ratisbonne, poussé par une force irrésistible, s'éloignait de la capitale pour rentrer à Strasbourg. Il venait de se faire inscrire à la Faculté de droit, lorsqu'un jeune homme qu'il n'avait jamais vu, lui proposa de suivre un cours particulier de philosophie que M. Bautain voulait bien donner. « M. Bautain était très célèbre à cette époque, écrivit le R. P. Théodore dans ses *Souvenirs*, je ne le connaissais que de vue et de réputation... Quant à celui qui venait me faire cette ouverture, je ne savais pas qu'il fût israélite; je ne me doutais pas qu'il deviendrait un jour mon ami le plus intime, mon frère en Jésus-Christ, mon collègue dans le sacerdoce... C'était M. Jules Level, alors étudiant

en droit, et, dans la suite, protonotaire apostolique et supérieur de Saint-Louis des Français à Rome.

« J'acceptai sur le champ la proposition qui m'était faite, car je regardai toujours la philosophie comme l'unique voie de la science et de la vérité... Nous n'étions dans ce premier cours que quatre élèves : un Irlandais catholique, un Russe schismatique et deux Juifs. M. Bautain lui-même était rentré récemment dans la pratique de la religion. Son enseignement n'était pas un enseignement comme un autre ; c'était comme un épanchement de lumière et d'eau vive qui jaillissait avec abondance d'un cœur profondément convaincu. Nous écoutions avec émotion, avec admiration, les développements de la doctrine qui nous initiait aux mystères de l'homme et de la nature... Le souffle vivifiant de cette parole chaude et lumineuse dissipa sans aucune résistance les nuages que les lectures malsaines avaient accumulés dans mon esprit. Elle n'éclairait pas seulement mon esprit, elle portait la joie et la paix au fond de mon âme ; les écailles tombaient de mes yeux, j'entrevois la douce lumière de la vérité.

« C'était le christianisme dans son sublime idéal, moins les formules théologiques. Je me nourrissais de l'enseignement chrétien sans le savoir, et je ne soupçonnais pas que, sous le manteau lumineux de la philosophie que je contemplais avec tant de délices, se trouvait la religion. L'aurore de cette divine lumière m'enveloppait de toutes parts et me pénétrait sans que j'en eusse conscience. Je crois que je n'aurais pas eu le courage d'envisager le christianisme en face. »

Le cours, commencé en 1823, attira l'année sui-

vante de nombreux auditeurs, parmi lesquels Théodore introduisit un de ses coreligionnaires, Isidore Goschler, qui ne tarda pas à partager tous ses sentiments. « Ce qui nous a frappés dès le début de vos leçons, disait-il ensuite à M. Bautain, c'est que vous fondiez tout votre enseignement sur des livres qui sont sacrés pour les Juifs... Chose admirable ! c'est vous qui nous avez réconciliés avec le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob... C'est vous qui nous disiez naguère : « Devenez de bons Israélites, la vérité fera le reste. »

La vérité fera le reste ! Cette parole avait frappé au cœur le fervent adepte et ses deux amis. Ils pressentaient que la doctrine du maître touchait de près à des croyances propres aux chrétiens et redoutaient d'en venir à l'application. Anxieux de devenir « un bon Israélite », Théodore s'était mis à observer le sabbat avec une grande rigidité ; et chaque semaine, en dépit des sarcasmes de sa famille, on le voyait à la synagogue. Mais il semblait qu'un invincible malaise étreignît son cœur et l'éloignât du culte de ses pères, en raison des efforts qu'il faisait pour s'y rattacher.

« Ah ! s'écriait-il longtemps après, comment exprimer les rudes combats que j'eus à livrer à mes préjugés d'enfance, à mes souvenirs, à l'attachement que je portais à cette chose confuse que j'appelais : la religion de mes pères !... Je n'étais pas assez instruit pour comprendre l'identité du judaïsme et du christianisme... Je croyais que le Dieu d'Abraham n'était pas le Dieu des chrétiens. J'avais peur d'approfondir cette question. »

« Je vous le répète, insistait le maître, la religion

chrétienne n'est pas une religion nouvelle... il n'y a, il ne peut y avoir, qu'une seule religion vraie et divine, comme il n'y a qu'un seul Dieu. Le christianisme est le développement, la perfection du judaïsme, comme un édifice est la continuité, le complément de sa base. »

A la clarté de cet enseignement, le disciple se christianisait à son insu, et il ne concevait plus « l'inconscience de ceux qui croient et qui néanmoins s'amuse comme des enfants sur la place publique de ce monde, oubliant que la vie terrestre n'est qu'un voyage, une traversée qui doit aboutir une fin sublime. »

Le dogme de l'unité de Dieu, le seul qui lui eût été profondément inculqué dans son enfance, lui paraissait pourtant incompatible avec la doctrine chrétienne de la sainte Trinité. Le maître lui montra comment, en plusieurs textes, les livres sacrés de l'Ancien Testament laissent entrevoir la triplicité des personnes divines. Et l'heure vint enfin où Théodore put s'écrier : « C'est du fond de mon cœur que je dis et dirai désormais tous les jours de ma vie : Gloire au Père, au Fils et à l'Esprit Saint. »

Le 25 janvier 1825, M^{lle} Humann perdait sa pieuse amie, M^{me} Breck. « Je reçus une invitation pour assister à son service, dit Théodore. Je m'y rendis, et ce fut la première fois que je franchis le seuil d'une église. Placé derrière le cercueil, je compris que cette âme priait pour moi. »

Une excursion en Suisse occupa les vacances suivantes; elle fut signalée par un fait ainsi raconté dans le recueil des *Souvenirs* :

« A l'époque de ce voyage, je croyais déjà forte-

ment en Jésus-Christ, et cependant, chose étrange, je ne pouvais me décider à l'invoquer, ni même à prononcer son nom, tant est profonde l'aversion des Juifs pour ce nom sacré. Une singulière circonstance mit ma foi à l'épreuve. Par suite des fatigues d'une ascension périlleuse, j'étais tombé malade dans un hôtel à Genève; et mon imagination, frappée de sinistres pronostics, me faisait croire à une mort imminente... A ce moment décisif, je ne savais quel Dieu invoquer. Il y avait dans mon intérieur un champ de bataille où les préjugés de mon enfance et ma foi nouvelle se heurtaient avec force; je n'osais prier, dans la crainte d'offenser le Dieu d'Abraham si j'invoquais le Dieu des chrétiens... Cet orage était violent; mais la grâce triompha. Le nom de Jésus-Christ sortit de ma bouche et de mon cœur comme un cri de détresse. C'était le soir; et le lendemain j'étais rétabli au point que, le jour même, je pus quitter Genève.

« Je m'étais si bien trouvé de mon invocation, que je voulus continuer à prier... Le nom de Jésus s'acclimata sur mes lèvres, je le prononçai avec confiance. J'osai invoquer aussi la Vierge sainte. Le souvenir ineffaçable de la tendresse de ma mère me faisait deviner en quelque sorte l'amour de Marie. Je ne pouvais séparer les noms de Jésus et de Marie; ils me représentaient ce qu'il y a de plus sympathique au ciel et sur la terre. Je les aimais au delà de toute expression. »

Cet amour était le premier essor d'une ferveur que beaucoup d'épreuves devaient traverser encore pour affermir le jeune homme dans sa foi.

CHAPITRE III

Le Néophyte

1825-1828

Tandis que les convictions religieuses de Théodore se transformaient, un champ d'action tout à fait imprévu lui était offert. Son père, président du Consistoire, s'occupait alors de ce qu'on appelait la régénération des juifs.

On commençait à déplorer le contraste de ce peuple avec la société qui, en 1791, l'avait admis dans son sein, par suite de la liberté accordée à tous les cultes. Aux yeux des lettrés d'entre les israélites, la régénération si vivement désirée ne consistait que dans une civilisation superficielle, et ils voulaient arriver à ce but par la création d'écoles. M. Auguste Ratisbonne désira que son fils fût chargé de la direction supérieure de celles qui s'ouvrirent à Strasbourg. « Il en coûta beaucoup à ma foi naissante et à mon vieil amour-propre, dit celui-ci, d'accepter cette mission qui allait me mettre en rapports avec une repoussante population. » M. Bautain l'encourageait : « Quelle noble carrière s'ouvre devant vous ! lui écrivait-il. Quel bien immense vous pouvez faire, non plus à quelques hommes, mais à toute une génération, à plusieurs générations ! »

« La perspective de ce bien, continue Théodore, et surtout mon brûlant désir de transmettre la lumière que j'avais reçue, me déterminèrent à accep-

ter cette œuvre de bienfaisance ; et dès lors je m'y dévouai entièrement. Personne dans ma famille ni dans le monde ne se doutait de mes sentiments chrétiens. On me voyait assidu à la Faculté de droit, mais le soin des écoles israélites me captivait presque totalement. Mes amis se joignirent à moi pour leur prodiguer une sollicitude incessante, et le succès dépassa mon espérance. »

Théodore atteignait alors sa vingt-troisième année. Il se préparait à soutenir sa thèse pour revêtir sa toge d'avocat ; et sa famille songeait sérieusement à l'établir. « Je ne saurais, dit-il, énumérer les tentatives répétées qui furent faites pour me fixer dans le monde... J'étais en quelque sorte empêché de penser à autre chose, car, étant obligé de tirer au sort le sujet de ma thèse de licence, je tombai sur les deux titres du code civil qui traitent du mariage, si bien que mes occupations aussi me tenaient enfermé dans le même cercle. »

Une proposition nouvelle faillit le jeter loin de la voie où Dieu le conduisait à son insu. On lui offrit l'alliance d'une jeune personne dont le nom, la fortune et les qualités réunissaient tout ce qui peut éblouir. Chaque jour on le pressait de réaliser ce qu'on appelait « son bonheur ». Il ne pouvait cependant prendre aucune détermination, enchaîné qu'il était par une force invincible. M. Bautain qu'il consultait avec angoisse, s'abstenait de tout conseil, par respect pour sa liberté, ou se bornait à dire, en s'inspirant d'une parole de saint Paul : « Si vous vous mariez, vous ferez bien ; si vous ne vous mariez pas, vous ferez mieux¹ » ; et Théodore restait dans l'incertitude.

¹ (I Cor. VII, 38).

Au plus fort de l'accablement, une lumière lui fut enfin donnée. « C'était le soir, raconte-t-il, j'avais besoin de respirer, et je sortis machinalement, sans savoir où j'allais. Je priais au dedans de moi-même tout en marchant ; et, levant les yeux au ciel pour implorer un secours, j'aperçus une étoile resplendissante qui se détacha du firmament et prit la direction de la rue où habitait M^{lle} Humann. C'était sans doute un phénomène de la nature, mais j'en fus frappé comme d'une indication surnaturelle ; et je suivis tout aussitôt la direction que la bonne étoile avait tracée devant mes yeux. Une inspiration soudaine me poussa chez M^{lle} Humann. C'est dans la maison habitée par elle que nous nous réunissions, mes amis et moi, autour de M. Bautain pour nos cours de philosophie ; mais nous ne connaissions pas cette pieuse dame. Je ne l'avais aperçue que deux ou trois fois, sans lui parler. J'avoue que son aspect vénérable et sympathique m'avait fait une impression profonde.

« Malgré l'heure indue, j'allai tout droit chez M^{lle} Humann. Celle-ci parut un peu étonnée de recevoir si tard la visite d'un jeune homme agité, bouleversé, qui lui dit naïvement, sans aucun préambule : « Je viens vous demander un conseil. On me presse de partir pour conclure un mariage qui me sourit beaucoup ; mais je ne puis me résoudre ni à partir ni à rester ; et je ne sais à quelle décision m'arrêter. »

« Ce n'est pas dans un moment de trouble qu'il faut prendre une résolution, répondit-elle avec l'accent d'une tendre sollicitude. Demandez un délai de trois mois ; et quand vous serez redevenu calme, vous réfléchirez plus sagement au parti que vous aurez à prendre. »

« Ces paroles, courtes et simples, dissipèrent instantanément tous les orages. Mon cœur se dilatait dans une paix que je n'avais jamais goûtée. Un lien surnaturel se forma dès lors entre ma pauvre âme et cette âme d'élite ; je commençai à comprendre le mystère des affections célestes... Les pensées de mariage s'évanouirent comme les nuées qui fuient le soleil. »

Ainsi, à l'heure précise où la nécessité d'une direction plus intime se faisait sentir, Dieu qui s'était servi de M. Bautain pour éclairer l'esprit de Théodore, plaçait sur son chemin M^{lle} Humann ; elle veillera désormais sur lui comme sur un dépôt sacré, travaillant, avec l'irrésistible onction d'un ascendant maternel, à former son âme à la vie et aux vertus chrétiennes.

Théodore achevait son droit. Le 26 janvier 1826, il reçut le diplôme de licencié ; et le 4 avril, il alla prêter serment devant la cour royale de Colmar. Mais alors il crut devoir renoncer au barreau, où ne l'avaient attiré que des vues de vaine gloire, pour s'adonner avec ses amis, sur le conseil de M. Bautain, à l'étude de la médecine. Convaincus que les avocats ne manqueraient pas aux causes à défendre, ils voulaient se consacrer ensemble à quelque œuvre de charité ; aucun d'eux ne songeait encore à une vocation plus haute.

Pendant deux années, Théodore recommença donc en partie sa vie d'étudiant ; mais en même temps la lumière chrétienne le pénétrait de plus en plus, et il déplorait les exigences d'une situation qui l'empêchait de manifester ses convictions. « Oh ! s'écriait-il, comme je tressaillais de joie quand je prenais part furtivement à une fête de l'Eglise ! Je n'oublierai

jamais ce que j'éprouvai en assistant pour la première fois à une messe solennelle ;... quand, levant mes regards craintifs du fond du temple où j'étais caché, je vis tout à coup le prêtre élevé au dessus de l'autel — il exposait le Saint-Sacrement — Sa tête blanche se confondait avec les nuages de l'encens et son vêtement d'or me semblait tout de feu... il m'apparut comme un être céleste... Au sortir de l'église, je pensais descendre du ciel sur la terre... »

« Je marchais, poursuit-il, de clarté en clarté ; mon imagination savourait le génie et la poésie du christianisme ; ma raison se complaisait dans les ouvrages de Bossuet ; et, au fond de mon âme, je goûtais délicieusement la parole des Saints Evangiles. J'étais impatient de lire ces pages divines, mais j'avais pris la résolution de ne commencer cette lecture qu'après avoir entièrement lu tous les livres de l'Ancien Testament. Ah ! je me le rappelle, il était neuf heures du soir quand j'achevai les dernières lignes de la Bible, et que, tout aussitôt, j'ouvris le Nouveau Testament. Je m'attachai si fortement à cette lecture, qu'il me fut impossible de la quitter durant une partie de la nuit ; et, d'un seul coup j'avalai la coupe d'eau vive de l'évangile de saint Mathieu. Il m'en arriva de même avec l'évangile de saint Jean ; et à deux reprises, je ne pus le laisser qu'après l'avoir lu tout entier. »

La foi du jeune homme cessait d'être uniquement spéculative, pour entrer, sous la direction de M^{lle} Humann, dans une voie pratique. « J'avais trouvé une vraie mère, écrit-il... Elle possédait cette admirable beauté de l'âme dont l'empreinte est gravée dans mon cœur, et qui la plaçait, à mes yeux,

au-dessus de toutes les femmes que j'avais rencontrées jusqu'alors. Sa vue m'élevait en quelque sorte plus haut que ce monde et me laissait pressentir les perfections du ciel. J'aimais cette mère d'un amour qui me détachait de tout autre amour et me rapprochait de Dieu. Elle me fit comprendre la sainte Vierge ; et plus je l'aimai, plus je m'attachai à Jésus-Christ, le foyer du vrai amour. » — Par un principe dont il demeura pénétré lui-même, celui de « laisser faire Dieu quand il s'agit des liens qui doivent unir les âmes », M^{lle} Humann donna à la confiance de Théodore le temps de se consolider. Puis elle l'amena graduellement, par l'habitude des vertus élémentaires, par la fidélité à un sage règlement, par l'exercice de la prière, au seuil de la vie chrétienne.

Depuis 1825, la direction des écoles israélites n'avait pas cessé d'absorber la plus grande partie de son temps. Plus de cent enfants y étaient réunis ; et leurs progrès, leur bonne tenue, leur conduite, témoignaient de l'efficacité de l'enseignement donné.

« Je me suis chargé de leur exposer l'histoire de nos pères, disait Théodore, mais le récit historique n'est qu'une forme, sous laquelle les préceptes d'une morale pure sont transmis aux élèves. » Les bons effets de cette parole atteignaient les parents eux-mêmes ; et pour en faciliter l'influence, on établit des séances tous les samedis dans la grande salle de l'école. Les parents s'y rendaient avec empressement pour assister à l'examen du travail de la semaine, mais ils y trouvaient ce qu'ils n'attendaient pas : une instruction morale et religieuse. Une société d'encouragement au travail, complément nécessaire des écoles, leur fut bientôt adjointe et prit un développe-

ment rapide. Lors de la réunion publique, à l'Hôtel de Ville, en 1828, Théodore, appelé à prendre la parole, se montra à la hauteur des circonstances, par un noble langage où la pensée chrétienne perce à travers le voile qui la dérobe encore.

« Ne désespérons jamais du salut des peuples, conclut l'orateur. Les Israélites, conduits et conservés à travers les âges, comme un miracle permanent de la bonté et de la justice divines, ne sont pas réservés à périr, misérables et délaissés, dans les derniers temps du monde. Nous le disons avec le plus profond des philosophes : « Si leurs prémices ont été saintes, la masse l'est aussi ; et si la racine est sainte, les rameaux doivent l'être..... »

Le rédacteur d'une feuille religieuse, rendant compte de cette séance, ajoutait : « Une chose nous a paru fort curieuse : c'est la citation qu'a faite M. Théodore Ratisbonne « du plus profond des philosophes ». Or, ce plus profond des philosophes, est saint Paul... C'est la première fois peut-être qu'on a cité saint Paul avec honneur dans une assemblée d'Israélites ; et ce trait de modération et de sagesse montre le bon esprit du jeune avocat. »

Lorsque Théodore parlait ainsi à l'élite de ses coreligionnaires, ce n'était plus seulement d'âme et d'esprit qu'il adhérait aux vérités du christianisme. Au cours d'un été précédent, des relations s'étaient établies entre M^{sr} Le Pappe de Trévern, récemment promu au siège de Strasbourg, et la famille de M^{lle} Humann. Le groupe des disciples de M. Bautain et M. Bautain lui-même, avaient attiré l'attention bienveillante du prélat. Il connaissait la situation exceptionnelle de Théodore et en appréciait les difficultés.

De là sans doute les dispositions prises pour faciliter son baptême.

« Je ne sais, lisons-nous dans les *Souvenirs*, quelles précautions furent prévues ni quelles démarches furent faites ; mais un jour je reçus une lettre de ma mère ¹ m'annonçant que mon baptême aurait lieu le 14 avril de cette année 1827. C'était le samedi saint. Je me rappelle qu'en sortant de la maison paternelle, où je ne devais rentrer que comme chrétien, je rencontrai mon frère aîné qui me dit, en me serrant la main : Où vas-tu ? — Tout près, lui répondis-je. — En effet, je n'avais qu'un pas à faire : je passais du judaïsme au christianisme, de la Synagogue à l'Eglise, de Moïse à Jésus-Christ, de la mort à la vie.

« Ma mère, vêtue de blanc, m'attendait dans son appartement particulier. Elle-même versa sur ma tête l'eau de la régénération et m'enfanta à la vie chrétienne ² C'était un simple ondoisement, accompli dans le mystère, sans témoins, sans aucune cérémonie. Tout le monde, même M. Bautain et mes autres amis, ignora ce qui s'était passé sous l'œil de Dieu seul. J'étais chrétien, cela me suffisait. »

Au moment où, sur le front incliné de Théodore, descendait l'eau régénératrice, les cloches de la ville, préludant à la grande solennité pascale, éclataient en joyeux carillons. Dans son indicible émotion, M^{lle} Humann ne put retenir ses larmes : une admirable conduite de la Providence la rendait mère en

¹ M^{lle} Humann, véritable mère spirituelle de Théodore.

² On a vu plus haut que M^{re} de Trévern, en raison de circonstances exceptionnelles, lui en avait accordé l'autorisation, si extraordinaire qu'elle fût.

Israël, et tout lui faisait présager que, par le premier né de cette génération spirituelle, un grand nombre d'enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ouvriraient les yeux à la lumière de Jésus-Christ et passeraient, comme il venait de le faire lui-même, de la servitude d'Égypte à la vraie terre promise.

Il nous faut entendre le nouveau chrétien parler de son bonheur. « Je goûtais délicieusement les effets sensibles du baptême, dit-il ; ils sont ineffables. Je les comparerai volontiers aux émotions d'un aveugle-né qui verrait pour la première fois la clarté du jour. Oh ! c'était bien la vie qui me pénétrait... j'éprouvais des sentiments inexprimables de joie, de liberté, de dignité, de reconnaissance ; il me semblait que toute la nature me souriait, et qu'une lumière nouvelle éclairait le monde ; je voyais toutes choses sous un autre point de vue, et mon bonheur de faire partie de la grande famille chrétienne fut tel, que j'avais besoin de me retenir pour ne pas l'exprimer hautement à ceux que je rencontrais... »

C'est vers la sainte Eucharistie que se portèrent dès lors ses aspirations. Mais, par mesure de prudence, il lui fallut longtemps attendre.

Une visite reçue par M. Bautain l'année précédente, avait laissé une vive impression dans l'esprit de ses disciples, qui jusque là n'avaient communiqué avec aucun prêtre. Cette visite était celle de M. Martin de Noirlieu, ancien aumônier de l'École polytechnique, appelé aux fonctions de sous-précepteur du duc de Bordeaux. Les vacances de 1827 le ramenèrent à Strasbourg, et on décida de mettre à profit son passage pour effectuer ce qui n'avait pas encore été possible. « C'est un digne prêtre, à la fois si pieux et si

instruit, continue Théodore, me témoigna une tendre charité, et offrit de me conduire lui-même à Mayence, pour y faire secrètement ma première communion. Cette grande grâce me fut en effet accordée dans la chapelle épiscopale, toute pleine du souvenir de M^{sr} Colmar... Le diocèse était administré par le frère de ma mère spirituelle, M. l'abbé Humann, qui en devint ensuite évêque. »

L'abbé de Noirlieu, avant d'admettre le néophyte à la table sainte, suppléa aux cérémonies du baptême. Théodore eut pour parrain M. Bautain, pour marraine M^{lle} Humann. C'était le 12 septembre 1827, fête du saint Nom de Marie.

En même temps, Isidore Goschler, baptisé quelques semaines après Théodore, participait aussi à la communion du corps et du sang de Notre-Seigneur. Tous deux reçurent plus tard le sacrement de la confirmation. En cette dernière circonstance, Théodore joignit à son prénom israélite de Simon, le nom du prince des apôtres. Dans la suite, il aimait à dire : « Je m'appelle Simon Pierre Louis Joseph Marie Théodore. » Toujours, aux noms de la Vierge Immaculée et de l'Apôtre des Juifs, il associa dans une dévotion fervente les noms des deux patrons reçus au baptême, en souvenir de M^{sr} Louis Joseph Colmar, qui, invisiblement sans doute, avait béni avec amour ces précieux fruits du pacte de Turkenstein.

« Au retour de Mayence, écrit l'abbé de Régný, la joie était grande dans la petite famille de la rue de la Toussaint. Mais il était désormais évident que des événements graves allaient se passer et que Dieu demanderait beaucoup à ceux qui recevaient des grâces signalées. »

« A ces grâces, affirme Théodore, se rattachent pour moi les premières pensées de ma vocation sacerdotale... Je ne trouvais rien de plus beau, de plus respectable que le ministère du prêtre catholique. Je demandais dans toutes mes prières la grâce de devenir prêtre... l'idéal de mon ambition était d'être un jour curé de campagne, et je croyais que mes études médicales me faciliteraient cette carrière. »

C'est dans ces dispositions qu'il les poursuivit ; mais au lit des malades de la clinique, il était plus porté à offrir des consolations spirituelles qu'à statuer sur les maux et sur leurs remèdes, car il avouait n'avoir pas le moindre goût pour la médecine en elle-même. Par contre, M^{lle} Humann voyait, dans l'œuvre des écoles, les prémices d'un apostolat auquel il se sentait vivement porté, et l'encourageait dans les oppositions qu'il commençait à rencontrer parmi les Juifs.

Sa famille regardait aussi avec inquiétude ce qu'on appelait l'originalité de sa vie, et le soupçonnait de christianisme. Les soupçons se justifiaient d'ailleurs par de pieuses imprudences. Il ne manquait jamais d'aller de grand matin à l'église, caché sous les plis de son manteau ; mais tout le monde connaissait ce manteau !. Un jour, son plus jeune frère Alphonse, qu'il avait emmené avec lui chez M. Bautain, l'aperçut tracer un signe de croix sur sa poitrine, et courut, tout hors de lui, raconter le fait à la maison paternelle.

« Mon père, dit Théodore, m'avait toujours beaucoup aimé ; il m'avait délégué une grande autorité sur les écoles ; mais il ne savait plus s'il devait se

féliciter ou se plaindre de mon influence... La Synagogue tout entière commençait à s'agiter autour de moi, à obséder mon père, à demander des explications sur mes sentiments secrets... Un événement de famille détermina mon collègue, Isidore Goschler, à se démettre de ses fonctions. Ce fut pour lui le moment de réaliser le désir qui était dans son cœur. Dégagé de tous les liens et s'élevant au-dessus des considérations humaines, il entra au séminaire.

« Qu'on juge de la stupeur et de l'indignation de la Synagogue !... On savait jusqu'à quel point je partageais les sentiments de mon ami. On ne voulait plus laisser les enfants entre mes mains, et, de toutes parts, on réclamait ma démission. Le président du Consistoire était la seule autorité qui pût me la demander, et ce président était mon père. Il savait que ma démission m'ouvrirait les portes du séminaire, et cette appréhension lui était insupportable...

« Comment me serait-il possible de retracer les peines qu'il souffrait à cause de moi ? J'avais à vaincre aussi les attendrissements de mes frères et de mes sœurs. Je compris alors le sens de cette parole de Jésus-Christ : « Je suis venu apporter le glaive sur la terre. »

A force de patience et de courage, le néophyte parvint pourtant à raffermir la confiance. Mais si la Synagogue était rassurée, M. Auguste Ratisbonne ne l'était pas. Un jour vint où il invita Théodore, à un entretien confidentiel. « Je m'y rendis, nous dit celui-ci, avec la crainte respectueuse d'un fils et le courage d'un nouveau chrétien. Mon père me parla d'un ton pénétrant et, après avoir rappelé toutes les marques de confiance qu'il m'avait données, il me

demanda nettement si j'étais chrétien. — « Oui, lui répondis-je, je suis chrétien ; et c'est ma foi chrétienne qui m'a porté à renoncer aux douceurs de la vie, pour me consacrer à la régénération de mes frères. » — Mon père consterné garda le silence, et je repris : « Je suis chrétien, mais j'adore le même Dieu que mes pères, le Dieu trois fois saint, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et je reconnais que Jésus-Christ est le Messie, le rédempteur d'Israël. »

« Mon père ne trouvait point de mots pour me répondre ; il pleura amèrement ; et comme c'était la première fois que je voyais couler ses larmes, je répandis aussi des larmes brûlantes. Mon cœur était brisé, et je n'avais plus de force dans mes membres. « Mon père me regarda alors comme pour me demander si j'étais encore son fils. Il me dit enfin que de tous les maux qu'il avait éprouvés dans sa vie, c'était le plus grand et le plus irréparable ; il invoquait ma mère et la félicitait d'avoir quitté le monde avant cette affliction... Saisi enfin d'un mouvement d'indignation et de désespoir, il allait laisser tomber sur moi des paroles de malédiction, mais il n'en eut pas le temps, je m'étais éloigné précipitamment et j'étais allé puiser force et conseil dans le recueillement de la prière. Je me rappelai que celui-là n'est pas digne de Jésus-Christ qui lui préfère quoi que ce soit dans le monde.

« J'écrivis aussitôt à mon père ce que j'avais besoin de lui dire d'affectueux et de consolant ; mais tout en lui offrant de continuer l'œuvre commencée et d'éviter l'éclat, je lui déclarai que je renoncerais à la vie plutôt qu'à ma foi... Notre réconciliation fut complète et j'eus quelques semaines d'un triste repos. »

Cet éclat, tant redouté par la famille du généreux athlète, les Juifs le provoquèrent ; ils assaillirent de nouveau M. Auguste Ratisbonne, exigèrent la démission de son fils, insultèrent celui-ci dans les rues et jusque dans la maison paternelle. La mesure était pleine ; il fallait en finir.

Théodore, décidé à professer hautement sa croyance, fit convoquer à une réunion extraordinaire les membres du Consistoire, le Conseil et les Anciens. « Mon père, dit-il, présida l'assemblée, bien qu'il se doutât de mes intentions. Après avoir rappelé en peu de mots les œuvres auxquelles je m'étais dévoué, j'essayai de faire comprendre à ces pauvres Israélites qu'il leur fallait une autre régénération et d'autres progrès que ceux d'une civilisation factice et superficielle. Enfin je priai le président de prendre une décision sur la question de savoir si, oui ou non, je devais continuer mes fonctions. Mon père consulta l'assemblée, et un bon vieillard exprima le vœu de me conserver si je voulais m'engager à rester juif.

« Mon père me dispensa de répondre ; il accepta ma démission. Dès le lendemain de cette séance solennelle, la Synagogue triomphait et ma famille était dans la douleur. J'avais quitté le soir même la maison paternelle, pour habiter la demeure chrétienne et hospitalière où mes amis étaient réunis. »

Cette demeure était celle de M^{lle} Humann. Là s'était formée, autour de M. Bautain, une véritable famille philosophique et religieuse où tout était commun : les idées, les sentiments, la bourse, le genre de vie. C'est là, sous l'égide de sa mère spirituelle, que Théodore eut à soutenir, contre les siens et contre lui-même, les derniers et les plus rudes combats. Les

tentatives les plus séduisantes, les sollicitations de tous genres, les larmes de ses sœurs, venaient chaque jour le torturer. Plus tard, dans la plénitude d'une science expérimentale acquise au prix de tous les sacrifices, il pourra dire : « Quitter le monde, ce n'est rien ; quitter parents et amis, c'est quelque chose ; se quitter soi-même, c'est beaucoup, c'est tout. »

Ces événements se passaient dans les premiers mois de 1828. A cette époque, la Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin, mit au concours cette question : « En quoi consiste l'éducation morale, et comment peut-elle être donnée efficacement aux hommes des différentes conditions de la société ? »

Théodore entreprit d'y répondre, en prouvant que l'Eglise seule est à la hauteur d'une telle mission. Son *Essai* fut couronné, et il méritait de l'être au point de vue de la maturité de jugement qui s'y révèle, maturité à laquelle le récent contact avec les écoles israélites avait encore ajouté.

C'est à son père que le jeune auteur avait dédié son travail : « Mon cher père, lui disait-il, j'avais besoin de vous exprimer ma reconnaissance pour la conduite noble et vraiment paternelle que vous avez tenue à mon égard dans des circonstances délicates. Le succès honorable que je viens d'obtenir m'en fournit l'heureuse occasion. Puisse ce gage de mon amour et de mon respect filial vous dédommager de quelques peines qui, j'en suis certain, ne resteront pas stériles pour vous... »

C'était comme la ligne de démarcation entre un passé avec lequel le néophyte venait de briser au prix de tant de souffrances, et un avenir où les voies de l'un et de l'autre ne devaient plus guère se rencontrer.

CHAPITRE VI

Débuts du Ministère

1828-1840

Les plus vives résistances des parents de Théodore avaient eu surtout pour objet de prévenir son entrée dans l'état ecclésiastique ; mais tous leurs efforts avaient échoué contre la volonté bien arrêtée du fervent converti, subjugué par l'attrait divin. « O sainte Eglise de Dieu, s'écrie-t-il, quel désir fut jamais plus fort, plus profond, plus inflexible, plus constant que mon désir de te servir ! Je ne sais quand il s'est formé en moi, ni comment il est entré dans mon âme ; il me semble aujourd'hui qu'il m'est venu avec la vie. Je me souviens qu'un jour mon vieil oncle, dans un moment de désolation, me dit qu'il aimerait mieux me voir coupé en mille morceaux que revêtu de la soutane. Je lui répondis avec beaucoup de calme : « Vous n'y gagneriez rien, car si l'on me coupait en mille morceaux, chaque morceau deviendrait un prêtre, et au lieu d'une soutane vous en auriez mille. »

Les mêmes aspirations s'étaient successivement manifestées chez les disciples de M. Bautain et chez M. Bautain lui-même. M^{sr} Le Pappe de Trevern se montra empressé à faciliter l'entrée du sanctuaire à ces hommes d'élite ; et les espérances conçues à leur sujet accélérèrent la création du séminaire des hautes études que le prélat établit alors à Molsheim, dans

sa propre maison de campagne. Dans l'espace de trois années, ils reçurent les ordres sacrés. Théodore, minoré le 28 octobre 1828, en la fête de saint Simon et de saint Jude, fut fait sous-diacre le 20 décembre suivant. Cette grâce, en l'attachant irrévocablement au service de Dieu, le combla de joie et de reconnaissance.

La maison des hautes études, telle que l'avait entendue M^{sr} de Trevern, réunit au début douze séminaristes. Sans doute, c'était un privilège d'appartenir à ce bercail de choix auquel la fréquente présence du premier pasteur conférait une prérogative de plus. Toutefois le petit nombre même des élèves laissait dans l'organisation du travail une ampleur et des facilités que ne comporte pas la discipline plus assujettissante des séminaires. Théodore regretta sincèrement, pour sa part, l'absence d'une formation plus austère, celle de la vie commune sur une plus large échelle, et par suite l'inconvénient de rester en quelque sorte étranger au clergé dont il était appelé à faire partie.

« M^{sr} de Trevern, dit-il, me témoignait une bienveillance extraordinaire. Ce doux vieillard était une relique de l'ancien régime. Il joignait à sa distinction naturelle, les bonnes manières et les grandes allures du clergé de la cour de Louis XIV. Chassé de France par la révolution, il avait passé de longues années en Angleterre, et avait 60 ans quand il fut nommé à l'évêché de Strasbourg. Il avait approté dans ce diocèse, tout romain, des doctrines franchement gallicanes. » La bibliothèque de Molsheim se ressentait de ces tendances. Mais Théodore avait appris, de M^{lle} Humann, à s'attacher par dessus tout

au fondement inébranlable sur lequel repose le christianisme. « Grâce à Dieu, dira-t-il plus tard, depuis mon entrée dans les ordres et à aucune époque de ma vie chrétienne, je n'ai cessé un seul instant d'être l'enfant soumis du chef de tous les fidèles. Je croyais à son infailibilité, bien avant la définition dogmatique de cette vérité. »

Des peines d'un autre genre visitaient le néophyte. Il était des premiers devant lesquels tombaient les barrières qui, si longtemps, avaient séparé les fils d'Israël du sacerdoce chrétien. « Plusieurs de mes condisciples, écrit-il, ne pouvaient me pardonner mon origine et la religion de mes pères ; cependant cette origine m'était commune avec les apôtres, les disciples et toute l'Eglise primitive. » La moindre de ses épreuves n'était pas non plus d'être séparé de la mère dont la tendresse surnaturelle s'était répandue sur son cœur, broyé par la rupture des plus chères affections de la famille. De temps en temps, une halte de quelques jours lui était pourtant ménagée auprès d'elle ; et deux fois par semaine, M^{lle} Humann prenait soin de suppléer aux entretiens devenus plus rares par des lettres vivement désirées.

Rien ou presque rien n'est resté de cette précieuse correspondance, détruite en 1849. « Je croyais alors mourir du choléra, rapporte son fils spirituel, et j'ai jeté au feu plus de deux cents lettres que notre vénérée mère m'avait écrites Je ne regrette pas ce sacrifice : il y a des choses qui ne regardent pas le monde, elles ne concernent que le ciel. »

« Sorti sain et sauf des combats du dehors, continue-t-il en se reportant à cette époque, j'avais à lutter intérieurement contre moi-même, contre ma

nature sauvage qui n'avait jamais porté le joug de la discipline, contre une volonté indomptable habituée au commandement ; en un mot, j'avais le cou raide et la tête dure du peuple de l'ancienne loi ; et je compris qu'avant d'améliorer les autres, il fallait commencer par devenir meilleur moi-même. »

La lecture des œuvres de sainte Thérèse, celle des ouvrages de Bossuet, surtout du Discours sur l'Histoire universelle, furent des plus fructueuses pour son âme et pour son intelligence. Mais les livres qui lui offraient le plus d'intérêt étaient ceux qui traitent de la conversion des Juifs. « Tous les Pères de l'Eglise, après saint Paul, ont positivement annoncé ce merveilleux événement, dit-il. Je me croyais appelé à y concourir. C'était un besoin pour mon cœur de répandre sur les enfants d'Israël la surabondance de paix, de lumière et de bonheur que j'avais trouvée au contact de la révélation chrétienne. »

Le zèle du salut des âmes se dilatait non moins activement au foyer allumé par M^{lle} Humann. Sa demeure se transformait en une sorte de catéchuménat. L'esprit de l'Eglise animait ces nouveaux chrétiens ; ils ne cessaient de se prêter une mutuelle assistance par les effusions de la charité, au milieu des persécutions dont ils étaient assaillis ; et le jeune séminariste tirait de ses luttes récentes, des considérations propres à fortifier les autres dans les combats qu'ils avaient à soutenir contre leurs familles.

Théodore fut ordonné diacre aux Quatre-Temps de décembre 1829. Il usa tout aussitôt du pouvoir qu'il avait de prêcher, et ses débuts donnèrent de justes espérances. « J'ai été à Molsheim entendre Théodore,

disait un de ses confrères, M. Nestor Level, il m'a fait grand plaisir. Je crois qu'il possède le germe d'un bon prédicateur. Il est rempli de vie et m'a touché profondément. »

Cependant les Juifs, irrités de sa constance, s'efforçaient de donner le change en semant des bruits calomnieux pour sa foi. « Transfuge du camp chrétien, il songe à revenir au culte de ses pères », disaient-ils. Théodore répondit victorieusement à ces rumeurs mensongères ; mais la passion vindicative de ses ennemis ne tarda pas à se manifester de nouveau. Voici de quelle manière il le rapporte : « Mon père était malade et mourant. Il désira me voir, car mon entrée dans l'Église n'avait affaibli ni sa confiance ni son affection. Plus d'une fois, j'avais eu l'occasion de lui parler de mes convictions religieuses quand la mort me l'enleva ! Mais je lui fus arraché avant même qu'elle ne l'eût frappé, et ce fut une des crises les plus déchirantes que j'ai eues à subir. Un soir, on m'avait appelé auprès de lui. Je le trouvai agonisant et sans parole. Je me tins debout au chevet de son lit ; j'invoquais sur lui de toute mon âme le secours d'en haut, quand plusieurs Juifs, que l'obscurité m'empêcha de reconnaître, se précipitèrent sur moi ; ce fut un moment affreux ! Je tombai à genoux à côté du lit de mon père ; je crus qu'on m'assassinait, et je me défendis en criant de toute ma force : Jésus, secourez-moi ! — Et ce cri, échappé de mon cœur brisé, ébranla mon pauvre père sur son lit de mort. Puisse cette dernière parole, entendue par lui en sortant de ce monde, avoir été son premier mot à l'entrée de l'éternité ! »

C'était le 31 octobre 1830. Théodore voyait ainsi

brisé le dernier de ses liens terrestres, au moment où il s'apprêtait à gravir le dernier degré du sanctuaire ; le 18 décembre, M^{sr} de Trevern lui conférait l'onction sacerdotale. Mais le nouveau prêtre, tombé malade après l'ordination, ne put monter immédiatement au saint autel. Ce fut seulement le 6 janvier, en la fête de l'Épiphanie, et dans l'église Saint-Jean à Strasbourg, qu'il célébra sa première messe. M^{lle} Humann était présente. Elle avait brodé de ses mains l'aube revêtue par son enfant de prédilection et la garniture qui ornait l'autel. M. Bautain assistait le fils d'Abraham, devenu prêtre selon l'ordre de Melchisédech. Ses frères en Jésus-Christ, qui l'avaient devancé dans le sanctuaire, l'entouraient, et avec eux la foule sympathique des fidèles. Dans ses rangs, pressés et recueillis, cette foule comptait une âme marquée de Dieu pour être, durant cinquante ans, la dévouée coopératrice de son ministère⁴.

M. Bautain et ses plus anciens disciples, MM. Carl, Jules Level, Ratisbonne et Goschler, qu'on désigna bientôt sous le nom de « Prêtres de Saint-Louis », étaient prêts à se dévouer au service de la vérité qu'ils avaient embrassée. Ce qu'ils souhaitaient désormais, était de se mettre à l'œuvre sans rompre le lien qui les avait primitivement unis. La volonté divine ne tarda pas à se manifester dans le sens de ce désir par la voix de leur évêque qui leur offrit la direction du petit séminaire diocésain.

La situation de cet établissement n'était alors rien moins que prospère. Mais des considérations d'ordre matériel ne pouvaient arrêter ni M. Bautain, ni ses

⁴ M^{lle} Louise Catherine Weywada.

collègues. Ils acceptèrent la proposition, sans autre condition que l'absolue gratuité du ministère qu'ils allaient remplir. Autour d'eux commençaient d'ailleurs à se grouper des auxiliaires, dont le concours s'annonçait aussi actif qu'intelligent.

Ce fut d'abord Alphonse Gratry, brillant élève de l'École polytechnique, mis en relations avec eux par l'abbé Martin de Noirlieu. « Rien n'était plus distingué que cette réunion, écrira-t-il plus tard. Ces jeunes hommes avaient tous renoncé à un bel avenir ; plusieurs étaient riches, ce qui, comme je l'ai remarqué depuis, est un obstacle presque absolu au dévoûment complet de la vie. Mais eux avaient vaincu même la richesse. Tous étaient remplis d'esprit et d'instruction ; et jamais je n'ai rencontré ailleurs tant d'ardeur ni pareille générosité. On s'était donné sans réserve, jusqu'à la mort et jusqu'au sang, pour la vérité, pour Dieu... Impossible de dire tout ce que ce petit groupe renfermait d'amour, d'espérance, de ressources en tout genre... et quelle atmosphère du ciel enveloppait cette maison. »

Nestor Level, encore israélite, avait suivi les troupes françaises en Syrie, à titre de chirurgien militaire. C'est au retour de l'expédition que, vaincu par la grâce, il s'était décidé à rejoindre son frère déjà ordonné prêtre.

Quelques mois après, l'abbé Ratisbonne écrivait : « Vous avez sans doute appris que nous avons reçu un nouveau coopérateur. C'est M. de Bonnechose, avocat général à la cour de Besançon, jeune homme fort distingué, pieux et capable. Après une retraite de neuf jours, il s'est démis de sa place... et le voilà en soutane au séminaire. »

L'année 1831 donna deux membres de plus au fervent cénacle : MM. Jacques Mertian et Eugène de Régny. Ce dernier appartenait à une famille lyonnaise qui avait longtemps résidé en Italie. Il avait fait son droit à l'université de Pise, puis avait été initié, à Paris, à la carrière des finances. La révolution de juillet l'avait heureusement libéré des oppositions qui entravaient son attrait vers une vocation supérieure, et M. Martin de Noirlieu l'avait fait admettre au foyer béni où rayonnait la douce influence de M^{lle} Humann.

M. Jacques Mertian, d'une ancienne et très chrétienne famille de Strasbourg, avait fait ses études et sa théologie chez les Pères Jésuites de cette ville et à Saint-Acheul ; il apportait au petit séminaire la science et l'expérience qu'il avait acquises.

C'est entre les talents et le bon vouloir de ces hommes d'élite que M. Bautain eut à répartir les emplois. Il fallait non moins d'abnégation que de dévouement pour y suffire, car les formes autoritaires, la volonté inflexible du supérieur, n'étaient pas faites pour adoucir à ses subordonnés les aspérités de leur tâche. Chez lui, l'intelligence dominait le cœur. Longtemps après, l'abbé Ratisbonne, rappelant avec l'abbé Mertian ce temps de rude noviciat, disait : « Nous n'étions pas à une école de douceurs, mais à une école de renoncement et de sacrifices. Nos occupations étaient nombreuses, car il y avait affluence d'élèves et peu de professeurs. Nous devons tenir nos classes, surveiller les études, garder les récréations, diriger les promenades, faire la ronde dans les dortoirs durant la nuit chacun à

notre tour, prêcher et confesser, enfin poursuivre nos propres études. »

Ce qui était pénible pour tous, semble l'avoir été plus particulièrement pour l'abbé Ratisbonne, dont les aspirations intimes rencontraient peu d'écho dans l'âme de M. Bautain. Il est certain que le jeune prêtre avait bien plus d'attrait pour les plus humbles fonctions du saint ministère que pour l'enseignement. Ce point de divergence essentielle avec M. Bautain, explique la persistance de celui-ci à ne lui donner qu'un rôle effacé et secondaire. Il lui assigna la classe de huitième, avec quelques cours dans deux divisions plus avancées. « Oh ! comme il m'en coûtait, dira l'abbé Théodore, tout brûlant que j'étais du zèle des âmes, d'en refouler l'ardeur pour m'absorber dans l'étude des pierres et de leur aride classification. »

Persuadé que la cause de la pauvreté scientifique de beaucoup d'hommes, c'est l'ennui qui a accompagné leurs études, le jeune professeur s'efforçait d'y remédier en rendant son enseignement agréable. « Je me plaisais, raconte-t-il, à improviser des dictées qui instruisaient les enfants sous des formes allégoriques et amusantes, en sorte qu'au lieu de redouter la fatigue de cet exercice, ils se réjouissaient d'en voir arriver l'heure. » Ces dictées, rassemblées dans la suite, formèrent un recueil intitulé : *Allégories à l'usage des petits et des grands enfants*. La finesse de l'observation s'y joint à la bonhomie de la satire. Les défauts y sont peints au vif, mais sans indignation et sans fiel. Dans ces récits, empreints d'originalité et de charme, des vues élevées, des vérités frappantes se condensent en une

courte morale facile à saisir et à mettre en pratique.

La douce fermeté du professeur et son action surnaturelle lui acquirent sur les enfants un ascendant dont il n'usait que pour les porter à Dieu. Sa direction savait se faire aussi virile que tendre ; et en peu de temps ses élèves devinrent tellement soumis que, quelque reproche qu'on leur fit, jamais ils ne répondaient un mot.

Cependant son attrait pour le ministère pastoral, bien qu'incessamment combattu par M. Bautain, demeurait le même. L'archiprêtre de la cathédrale, M. l'abbé Vion, connaissant cet attrait, pria M^r de Trevern de lui donner l'abbé Ratisbonne en qualité de vicaire libre, sans le décharger néanmoins de ses fonctions au petit séminaire ; et en la fête de la sainte Trinité de l'année 1831, le nouveau prêtre inaugura ce ministère. Dès lors, il se sentait plus particulièrement porté vers la conduite des âmes qui, s'élevant au dessus de la terre et d'elles-mêmes, cherchent à suivre avec toute la perfection possible les exemples donnés par le Sauveur.

Mais sa charité trouvait plus souvent à s'exercer, envers les chrétiens du siècle, aux prises avec les illusions et les épreuves de la vie ; et Dieu lui ouvrait l'accès des cœurs pour y répandre la lumière et l'espérance. Appelé un jour près d'une jeune femme qu'un mal inexorable avait terrassée au milieu d'une fête, il la trouva désespérée, se débattant sur son lit d'agonie, en proie à de terribles angoisses. Parée de toutes les livrées mondaines, elle ne pouvait se résigner à les échanger contre le linceul de la mort qui approchait à grands pas. A la vue du ministre de Jésus-Christ, aux accents persuasifs de sa parole,

la révolte s'apaise et fait place au total acquiescement à la volonté de Dieu. Tranquille désormais sur les dispositions de la mourante, le prêtre s'éloigne, la sentant investie d'une énergie surnaturelle, remplie de confiance et de paix.

Lelendemain, au petit séminaire, tandis qu'il récitait l'angelus de midi, il vit soudain, à la hauteur de la fenêtre ouverte devant lui, celle qu'il avait assistée et dont il ignorait encore la mort. En une sorte d'émission rapide, elle lui jeta ce mot : Merci ! et disparut, le laissant à la fois interdit par cette apparition et rassuré sur le salut de cette âme reconnaissante.

Sentant la nécessité de baser la piété sur une solide instruction religieuse, l'abbé Théodore avait conçu le projet de donner, à l'instar des catéchismes de persévérance de Saint-Sulpice, un ensemble de conférences aux jeunes filles de Strasbourg. Sa pensée, comprise et approuvée par le pieux archiprêtre, fut réalisée ; et Dieu bénit cette œuvre nouvelle dont les résultats s'étendirent bien au delà des prévisions du zélé catéchiste.

Cependant, en quatre années, et sous l'impulsion de l'abbé Bautain, les études, au petit séminaire, avaient pris un merveilleux essor ; on y voyait affluer les enfants des meilleures familles. Aussi, pour accomplir un vœu, les prêtres de Saint-Louis avaient-ils élevé une chapelle à la sainte Vierge ; et, par une touchante coïncidence, remarque l'abbé de Régny, « la partie du séminaire changée en église était précisément la première maison israélite de Strasbourg, celle des Cerfbeer ». — « J'allais bientôt, dit l'abbé Ratisbonne, célébrer le sacrifice de la nouvelle alliance sur le berceau de ma famille,

transformé en autel du Dieu vivant », quand survint l'ordre inattendu de remettre en d'autres mains la direction du petit séminaire !

Quelle en était la cause ?

M. Bautain qui avait des admirateurs, comptait aussi des ennemis. De tout temps, ils avaient épié son enseignement philosophique pour en surprendre les points défectueux. Le professeur, naguère égaré par le rationalisme, avait été amené par une réaction excessive, à tomber dans le traditionalisme.

Là est toute la gravité du débat qui s'était peu à peu accentué entre l'évêque de Strasbourg et M. Bautain. Celui-ci, après expérience faite des écarts et des révoltes de la raison, après une triste constatation des ruines accumulées par elle, lorsqu'elle est égarée par l'orgueil, en avait conclu que : seule, sans la foi, la raison est impuissante en métaphysique.

M^{sr} de Trévern résolut de trancher la question par un coup d'éclat et retira la direction du petit séminaire au maître et à ses disciples, leur enlevant en même temps tous les pouvoirs spirituels, en dehors de la célébration du saint sacrifice. Ceux qui n'avaient point eu de part à l'enseignement philosophique, et l'abbé Ratisbonne était du nombre, auraient pu se soustraire individuellement à la disgrâce. Ils préférèrent se retirer dans une silencieuse obéissance, plutôt que de séparer leur cause de celle de leurs frères.

Aucun d'eux ne prévoyait la durée de l'épreuve qui les frappait ; elle persista du mois d'octobre 1834 au 8 septembre 1840.

Nous n'avons pas à en suivre les phases, mais à

en signaler simplement la conclusion. M. Bautain, parti pour Rome avec l'abbé de Bonnechose, soumit lui-même au jugement du Saint-Siège sa *Philosophie du christianisme*, et le Pape Grégoire XVI formula le caractère des erreurs qui y étaient contenues par ces bienveillantes paroles : *Peccastis tantum excessu fidei*, « vous n'avez péché que par excès de foi ».

Depuis, avec une grandeur d'âme plus facile à admirer qu'à imiter, M. Bautain saisit, dans ses écrits comme dans ses discours, toutes les occasions de se rétracter lui-même. En 1855 encore, dans un panégyrique de saint Paul, il s'écriait : « Afin de donner un plus beau champ à la parole de Dieu, j'étais porté à affaiblir la valeur de la raison humaine... je menaçais sa vie même, comme ces médecins imprudents qui risquent de tuer un malade en attaquant trop violemment la maladie. Mais l'Eglise, toujours sage, parce qu'elle est assistée de l'Esprit divin, n'approuve aucun excès, pas même ceux qui semblent lui être profitables... et avec une douceur dont je lui ai été profondément reconnaissant, elle a redressé une mauvaise tendance qui pouvait devenir un égarement ».¹

En quittant le petit séminaire, les prêtres de Saint-Louis s'étaient proposé de vivre en commun, uniquement adonnés à la prière et à l'étude. Mais la célébrité de M. Bautain et le mérite de ses collègues avaient peu disposé les familles influentes de Strasbourg à renoncer, pour leurs enfants, aux avantages dont ils avaient si bien profité. Pressé par leurs instances et désireux de sauvegarder l'union de ses disciples, M. Bautain se décida à ouvrir, rue de la

¹ *Vie de M. Bautain*, par l'abbé de Régny.

Toussaint, un établissement privé pour l'instruction secondaire des jeunes gens ; simultanément, on réunit, dans une maison de la rue des Juifs, quelques enfants qui n'étaient pas encore en âge d'entrer au collège. Dès la seconde année, on comptait 130 élèves dans cette école préparatoire dont l'abbé de Régny avait la direction, et dont les abbés Ratisbonne, Mertian et de Reinach se partageaient les classes.

Bientôt on étendit aux jeunes filles ce qui était réalisé pour les jeunes gens. M^{lle} Humann mit à la tête du pensionnat ouvert pour elles, également rue des Juifs, M^{lle} Auburtin, fille d'un officier de l'Empire et ancienne élève de la Légion d'Honneur. L'école primaire fut placée sous la conduite de M^{me} Stouhlen qui, veuve et jouissant d'une belle fortune, consentait, sur le conseil de l'abbé Ratisbonne, à se consacrer à cette mission de dévouement.

L'union des cœurs et des volontés chez les maîtres, condition de perpétuité pour leurs travaux et de sanctification pour eux-mêmes, était le caractère frappant des œuvres entreprises. M^{lle} Humann avait eu le désir de la sceller par un acte, proposé avec toutes les restrictions de sa prudence ordinaire. Il ne s'agissait pas de se constituer en communauté mais en une sorte de famille spirituelle, sans obligation formulée, c'est-à-dire librement et par le cœur. L'acte projeté organisait une hiérarchie qu'elle avait désignée elle-même et qui se composait de M. Bautain, de l'abbé Carl, petit-neveu de M^{sr} Colmar, et de l'abbé Ratisbonne. ¹

¹ Chaque membre du ternaire hérita d'un des trois crucifix. Bénits par M^{sr} Colmar à Turkenstein. Celui du saint prélat fut remis à l'abbé Carl, celui de M^{lle} Humann à l'abbé Bautain et celui de M^{me} Breck à l'abbé Ratisbonne.

Ce pacte, qu'on appela le « pacte de famille » fut signé par tous les prêtres de Saint-Louis, dès le 16 mars 1832 ; et la société, ainsi constituée, poursuivit sa marche avec l'énergique ensemble qui assure le succès.

Mais la vie professorale était loin, on l'a vu, de répondre aux aspirations apostoliques de l'abbé Théodore. Le coup imprévu qui le détachait brusquement de ses sollicitudes pastorales l'avait plongé dans une affliction profonde. « J'avais bien compris, écrit-il, la théorie du renoncement et du sacrifice ; mais qu'il y a loin de la théorie à la pratique ! J'avais trouvé sans doute des satisfactions trop naturelles dans mon ministère ; et il m'était bon de marcher plus avant dans la voie de l'abnégation. Je ne savais pas que Dieu me préparait à devenir le père d'une grande famille spirituelle ; et c'est assurément en vue de cette vocation qu'il voulut extirper de mon âme ce qui aurait pu entraver la vie nouvelle... Il me semble que je traversais alors une phase de dépouillement... Je ne trouvais aucun soulagement dans mes rapports avec M. Bautain dont la froideur contrastait avec la tendresse trop expansive de mon âme. J'avais à lutter contre les tentations de découragement auxquelles je n'aurais pu résister si la bonté divine ne m'eût donné une mère qui me faisait comprendre la nécessité de crucifier ma nature ».

Mais bientôt l'heure vint pour lui de participer plus encore au calice du divin Maître, et de le suivre dans la solitude désolée de Gethsémani.

M^{lle} Humann atteignait sa soixante-dixième année. Une cruelle maladie la minait depuis quinze ans. Au printemps de 1836, elle arrêta son testament et

voulut, au mois de juillet, recevoir l'Extrême-Onction. Rien du reste ne devait se ressentir de son état dans les allures de la maison ; elle inspirait tellement son calme à tous qu'on n'aurait pu prévoir le dénouement fatal si proche.

« Le dernier jour de notre vénérée mère arriva le 19 septembre 1836, écrit l'abbé Théodore. A 7 heures du matin, elle rendit à Dieu son âme purifiée et sanctifiée. C'était l'heure où je disais la messe pour elle à la cathédrale... Je ne parlerai pas du glaive de douleur qui traversa mon âme quand, revenu à la maison, je ne trouvai plus que les restes sans vie de cette mère bien aimée ! Il y a des désolations qu'on ne peut exprimer ».

Seul de tous les frères, M. Bautain était auprès d'elle au moment suprême. Peu avant d'expirer, elle avait récité l'oraison dominicale, en lui montrant le ciel. « Ainsi mourut, ignorée du monde, a-t-il dit lui-même, une femme qui, du fond de sa modeste retraite, l'a plus remué qu'il ne le sera jamais ; car elle a été la source de tout ce qui s'est fait, de son vivant et après sa mort, par ses fils spirituels, lesquels depuis ont travaillé dans l'Eglise à la gloire de Dieu et au salut des hommes. »

La perte de M^{lle} Humann modifia foncièrement la vie intime de la petite société. L'impulsion intellectuelle continuait, comme par le passé, à émaner de M. Bautain, et tous les prêtres de Saint-Louis le reconnaissaient comme leur chef. Mais ses disciples, au témoignage de l'abbé Gratry, avaient été gagnés moins par l'ascendant du maître que par la sainte attraction de la mère. Celle-ci avait conscience de la situation. Elle en prévoyait les conséquences, au

point d'avoir nettement prédit à M. Bautain qu'un jour viendrait où, sans lui retirer leur estime, la plupart des frères cesseraient de lui prêter leur concours.

Le « pacte de famille » aurait pu prévenir cette dispersion ; mais peu de jours après la mort de M^h Humann, M. Bautain changeait l'ordre établi en donnant à l'abbé de Bonnechose le rang qu'occupait l'abbé Théodore dans la société. « Ce procédé pouvait se justifier, écrit celui-ci, par la haute valeur de M. de Bonnechose ; et, à ce point de vue, je compris que la société gagnerait à la substitution. Néanmoins je déplorais un procédé qui ébranlait ma confiance, car notre acte d'union, étant notre seule Règle constitutive, consolidait nos liens dans l'ordre établi de Dieu ».

Les rapports affectueux formés entre l'abbé Théodore et le futur cardinal archevêque de Rouen n'en furent pas du moins altérés ; un demi-siècle de confiance réciproque les a depuis sanctionnés.

La substitution ne relâcha pas non plus le lien d'obéissance qui attachait l'abbé Théodore à M. Bautain. Il reprit ses occupations ordinaires, partageant ses journées entre la prière, le travail assidu, le temps consacré à ses élèves et les conseils que, de vive voix et par écrit, réclamaient de lui quelques âmes d'élite. L'influence des prêtres de Saint-Louis n'avait pas cessé de s'exercer. Bon nombre de dissidents, qu'ils adressaient aux ecclésiastiques de la ville pour la réception des sacrements, durent à l'action de la petite société le bonheur de rentrer dans l'Eglise. A leur suite, plusieurs enfants d'Israël trouvèrent également l'entrée du vrai bercail. « J'eus

la consolation de conférer souvent avec des Israélites qui désiraient l'instruction chrétienne, écrit l'abbé Ratisbonne. C'était le ministère qui me tenait le plus au cœur, car je me croyais principalement appelé à propager la connaissance de Jésus-Christ parmi les enfants d'Israël ».

Cependant une pensée germait dans l'esprit de M. Bautain et de ses disciples. Encouragés par leurs meilleurs amis, ils projetaient de quitter l'Alsace pour transplanter à Juilly leurs œuvres de jeunesse.

« La présence en des lieux nouveaux dissipe bien des préjugés, écrivait le Père Lacordaire à l'abbé Bautain. Je sais tout ce qui vous arrête... Mais je crois que Dieu a brisé, dans une personne qui vous était précieuse, le lien principal qui pût vous retenir. J'ai passé aussi par des chemins bien difficiles, et j'ai éprouvé combien on peut obtenir par quelques sacrifices. »

Ces sacrifices, on n'hésita pas à les accomplir ; et au moment où la réconciliation se consommait avec M^{sr} de Trévern, réconciliation qui fit verser des larmes de joie de part et d'autre, le départ de Strasbourg était chose résolue.

CHAPITRE V

Le Miracle

20 Janvier 1842

L'année 1836, qui fut celle de la mort de M^{lle} Humann, avait vu naître, à Paris, la célèbre archiconfrérie de N.-D. des Victoires. Privé du cœur maternel dont rien pour lui ne compensait la perte, l'abbé Ratisbonne s'était attaché plus étroitement encore à la céleste Mère des hommes, et, le 20 mai 1839, s'était fait inscrire parmi les associés.

Puis, durant un court séjour de vacances à Paris, il s'était mis à la disposition de M. Dufriche-Desgenettes, renonçant à toute relation, à toute visite, pour répondre aux lettres qui affluaient sur le bureau du Directeur. Dans sa joie, le secrétaire improvisé s'écriait : « Le bon curé a bien voulu accepter mes services... C'est un privilège que je dois à Marie. Oh ! que de consolations j'éprouve à cet autel ! » — Il ne put alors consacrer qu'une semaine à cette douce correspondance : « J'aurais souhaité, dit-il, rester avec mon bon curé, mais sans pourtant oser ambitionner cet honneur. J'étais loin de prévoir que la Providence me l'accorderait un jour. »

Ce jour était venu. Et tandis que se poursuivaient les pourparlers relatifs à la cession, par M. de Salinis, du collège de Juilly aux prêtres de Saint-Louis, M. Desgenettes obtenait de M. Bautain, par ses instances réitérées, la faculté de s'adjoindre

l'abbé Ratisbonne dans la direction de l'archi-confrérie.

Le 26 septembre 1840, le pieux prêtre arrivait à Paris, après avoir brisé plus complètement des liens de famille qu'une récente amertume avait encore détendus. Un de ses jeunes neveux, Auguste, fils de son frère aîné, était tombé gravement malade. Sachant l'enfant perdu pour la terre, l'abbé Théodore souhaitait du moins, en le baptisant, lui ouvrir le ciel. Peut-être eût-il gagné l'assentiment du père, sans l'intervention de leur frère Alphonse qui, indigné de la démarche et saisi de fureur, avait, par un geste violent, rejeté loin du petit moribond le ministre de Dieu. Celui-ci s'était retiré avec calme, prêt à souffrir plus encore pour le nom de Jésus Christ et le salut des siens.

Il fut toujours saintement fier du poste que Dieu lui avait ménagé à N.-D. des Victoires. Au début de son séjour à Paris, quelqu'un lui ayant demandé quelles étaient les attributions de son ministère, il répondit en souriant : « Je suis aumônier de la Reine. »⁴ Et comme son interlocuteur, après un compliment de circonstance, insistait pour savoir si c'était à titre de premier ou de second aumônier : « Je suis le second, dit-il, mais cette Reine est la Reine du ciel. »

Les fonctions du sous-directeur n'avaient d'autres émoluments que les repas pris à la table, plus que frugale, du saint curé. En outre, l'acte d'union des prêtres de Saint-Louis, dont il continuait à faire partie, les obligeait à tout remettre entre les mains

⁴ C'était alors la pieuse Marie-Amélie.

du supérieur, et l'abbé Théodore se fût fait scrupule de rien retenir sur les honoraires de ses prédications. « Je puis dire, a-t-il avoué plus tard, que, dans cette période de ma vie, j'ai connu toutes les privations de la pauvreté. Mais autant l'existence matérielle était triste et douloureuse, autant celle de l'âme se dilatait dans la joie et dans la paix. »

Dieu d'ailleurs bénissait visiblement son ministère, et bien souvent Il en fit l'instrument des merveilles opérées par la grâce dans l'âme des pécheurs.

Un soir, entre autres, un homme jeune encore aborde le sous-directeur et lui dit ingénument : « Est-ce bien ici l'église où les pécheurs se convertissent ? » Et sur la réponse affirmative, l'interlocuteur demande : « Comment faut-il s'y prendre ? — Rien n'est plus simple », réplique l'abbé Ratisbonne ; et, montrant son confessionnal, il ajoute : « Entrez là et je vais vous rejoindre. » Le pénitent était professeur dans une institution universitaire. Après une retraite chez les Pères Jésuites, il fut admis au séminaire et devint un saint prêtre.

Une conversion plus remarquable encore fut celle d'un journaliste parisien qui, pour jeter le ridicule sur le curé de N.-D. des Victoires, avait annoncé dans sa feuille irréligieuse que le dimanche suivant, à 7 heures précises du soir, M. Desgenettes ferait un miracle. Cette annonce amena beaucoup de curieux, parmi lesquels le journaliste lui-même empressé d'en connaître l'effet. Mais, comme Balaam, il avait prophétisé. Au moment où le chant des litanies faisait retentir l'invocation : *Refugium peccatorum, ora pro nobis*, le pauvre pécheur tomba à

genoux, se frappa la poitrine et voulut se confesser sans retard.

Ces faits enflammaient le zèle de l'abbé Ratisbonne et remplissaient son cœur d'une confiance illimitée. En même temps, la sphère de son activité continuait à s'élargir. « Voilà douze jours que je n'ai pu aller à Juilly, écrivait-il ; M. Desgenettes me retient ; il est accablé de lettres qui lui arrivent de tous les points de la catholicité. La sacristie de N.-D. des Victoires est une petite Rome. C'est un centre de vie et de grâces. »

Dès le mois de décembre, il était chargé en outre d'un cours complet d'instruction religieuse, à faire en chaire, chaque dimanche. « C'est une œuvre de haute importance et qui m'accable de frayeur, continue-t-il. Je vous conjure de prier et de communier pour le succès de ces conférences¹. »

L'apôtre de Marie se dépensait sans compter ; mais dans son extrême défiance de lui-même, il se prenait parfois à douter du fruit de ses labeurs. La sainte Vierge permettait alors, pour l'encourager, qu'il en reçût quelque marque sensible. « J'étais bien triste hier, en descendant de chaire, continue-t-il ; la parole ne coulait pas de source et jamais je n'avais été plus faible. Cependant le Cœur de Marie a voulu me consoler, il s'est trouvé un poisson dans mon filet. Il a fallu tout de suite entendre sa confession, bien qu'il fût près de dix heures du soir ; mais Dieu sait quelle a été ma joie ! Je ne me suis couché qu'à trois heures et demie du matin... Ce sont les épreuves de *Saint Bernard* qui m'ont

¹ Lettre du 25 novembre 1840 à M^{me} Stoublen.

retenu si longtemps, car en ce moment l'impression avance et je ne veux pas qu'elle soit retardée par ma faute. »

En effet, la vie de l'illustre abbé de Clairvaux, composée par lui à Strasbourg, de 1838 à 1840, parut à la fin de décembre de cette même année. Cet important travail, honoré d'un bref de Grégoire XVI et des suffrages de juges nombreux et compétents, a éclairé et ramené dans la voie du salut un très grand nombre d'âmes¹. C'était, avec la gloire de Dieu, le but principal que se proposait l'abbé Ratisbonne.

Cependant la prise de possession de Juilly par les prêtres de Saint-Louis avait rapidement environné le collège d'une prospérité croissante. La parole du supérieur et de ses disciples était des plus goûtées par le public intelligent de la capitale, si bien que M. Bautain, appelé souvent, à Paris, avec M. de Bonnechose, jugea nécessaire d'y avoir un appartement. Il loua, rue Vaneau, un étage de la maison occupée par M. Dumarsais, curé des Missions étrangères et par ses vicaires, et décida que l'abbé Ratisbonne y demeurerait avec eux. C'est pendant ce séjour de trois années à la cure des Missions que celui-ci connut deux jeunes gens dont le nom a marqué dans des carrières bien différentes : M^{rs} Gay, l'illustre auxiliaire du Cardinal Pie, et le célèbre musicien, Charles Gounod. « Leur société m'était aussi sympathique que possible, dira-t-il, mais elle ne me consolait pas de l'éloignement de N.-D. des Vic-

¹ L'ouvrage est actuellement parvenu à sa onzième édition. Poussielgue 1910.

toires. » La nouvelle installation lui offrait en effet l'avantage très apprécié de vivre en communauté; mais les longues courses exigées plusieurs fois chaque jour par les devoirs de son ministère, en augmentaient de beaucoup les fatigues.

Il ne craignit pas néanmoins d'assumer une nouvelle charge. Il existait, rue Plumet (aujourd'hui rue Oudinot) un orphelinat de jeunes filles, fondé en 1820, par M. Desgenettes, alors curé des Missions étrangères. Soutenu par les dons de Charles X et de la Duchesse d'Angoulême, cet orphelinat, connu sous le nom de « Providence », était dirigé par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul. En 1841, il comptait près de deux cent cinquante orphelines. Mais la révolution avait, depuis dix ans, jeté en exil ses augustes bienfaiteurs; la maison était pauvre et hors d'état de pourvoir à l'entretien d'un aumônier. M. Desgenettes proposa ce poste à l'abbé Ratisbonne qui écrivait bientôt après à M^{me} Stouhlen : « Dieu a remis entre mes mains une maison où sont élevées de nombreuses orphelines de tout âge. J'en confesse une bonne partie. Je leur prêche de temps en temps; j'assiste les petites malades; et comme la « Providence » est à côté de ma nouvelle demeure, c'est là que je dis la messe, à cinq heures du matin, excepté le dimanche, où je la célèbre, à sept heures, à N.-D. des Victoires. Je ne saurais exprimer les consolations que j'éprouve dans cette bonne maison. »

« A partir du moment où je me vouai à l'orphelinat, dit-il dans ses *Souvenirs*, mes joies intérieures s'élevèrent au-dessus de mes peines. Je m'attachai à ce bercail, j'en fis ma famille et je lui portai la sollicitude d'un père et d'un pasteur. La « Provi-

dence » était pour moi une école où je pus faire les expériences qui me manquaient. J'aimais d'ailleurs la bienheureuse obscurité d'un ministère qui n'était envié par personne, et qui, béni de la sainte Vierge, devint de plus en plus fécond. ».

L'abbé Ratisbonne allait atteindre sa quarantième année. Humainement parlant, il n'entrevoyait aucun moyen de suivre l'attrait qui le pressait de s'employer plus directement au salut d'Israël. Son ami, l'abbé Goschler, sous l'empire de la même peine, lui avait dit un jour : « Depuis tant d'années que je prie la Sainte Vierge pour ma famille, je n'ai encore rien obtenu et je désespère. — Il y a près de vingt ans que je prie, avait répondu l'abbé Théodore, je n'ai rien obtenu, et c'est pourquoi j'espère encore. »

La réponse à cet acte de foi ne devait plus se faire attendre; ce fut la conversion miraculeuse de son plus jeune frère.

Alphonse, le dernier des fils de M. Auguste Ratisbonne, était né à Strasbourg, le 1^{er} mai 1814. Privé de sa mère dès l'âge de quatre ans, il avait été d'autant plus comblé de la tendresse de tous les siens. A l'extrémité de la place d'Armes, près de laquelle habitait sa famille, était alors un magasin de jouets tenu par une vieille Alsacienne. Alphonse aimait énormément la marchande et plus encore ses marchandises; il les visitait souvent. Mais en présence des objets qui attiraient sa convoitise enfantine, grand était pour lui l'embarras du choix. On ne pouvait se décider à rien, tant il voulait, avec ses sous, emporter de chevaux de bois, de toupies et de quilles. Longtemps après, il se plaisait à reproduire, avec l'inimitable accent strasbourgeois, les dialogues

échangés entre lui et la marchande, faisant revivre à l'aide d'une mémoire fidèle, les formules respectueuses de celle-ci envers le petit personnage aux ambitions sans limites.

Son éducation religieuse fut presque nulle ; elle se borna à l'étude de l'hébreu qu'il lisait sans le comprendre. Il fit successivement ses classes au Collège Royal de Strasbourg et dans une institution protestante où les fils des grandes maisons d'Alsace venaient se former à la vie mondaine et aux plaisirs bien plus qu'à la science.

A l'âge de seize ans, il perdit son père. Mais son oncle, le patriarche de la famille, n'avait pas d'enfants et avait mis toute son affection dans ses neveux. Alphonse, après avoir fait son droit à Paris et revêtu la robe d'avocat, fut rappelé à Strasbourg par ce second père qui lui prodigua ses largesses, lui donna la signature de sa maison et mit tout en œuvre pour le fixer auprès de lui. Il ne lui faisait qu'un seul reproche : ses fréquents voyages à Paris. « Tu aimes trop les Champs-Élysées », lui disait-il avec bonté.

Alphonse pensait qu'on est au monde pour en jouir ; les affaires l'importunaient ; toutefois, comme l'atteste un personnage contemporain, « son cœur s'était conservé pur, c'est pour cela qu'il devait voir Dieu tôt ou tard. » A la lecture des romans, il préférait celle de l'histoire ; son caractère, en dépit de son humeur caustique et railleuse, avait quelque chose de froid et de positif. Il s'employa à relever le sort de ses coreligionnaires et se fit un des membres les plus zélés de leur « Société d'encouragement au travail » ne sachant pas alors qu'il faut autre chose.

que de l'argent et des loteries de charité pour régénérer un peuple. Il se piquait de n'avoir lui-même aucune religion. « J'étais Juif de nom, voilà tout, dit-il, car je ne croyais même pas en Dieu. Je n'ouvris jamais un livre de religion, et dans la maison de mon oncle, pas plus que chez mes frères et sœurs, on ne pratiquait la moindre prescription du judaïsme.¹ »

Il allait atteindre sa vingt-septième année, quand les vœux de sa famille, d'accord avec des sympathies mutuelles, fixèrent son mariage avec une de ses nièces². « Je crus, poursuit-il, que désormais rien ne manquerait plus à ma félicité. Je voyais toute ma famille au comble de la joie, car je dois dire qu'il en est peu où l'on s'aime plus que dans la mienne... Un seul de ses membres m'était odieux, c'était mon frère Théodore... Son habit me repoussait, sa pensée m'offusquait, sa parole grave et sérieuse excitait ma colère. »

La jeune fiancée n'ayant que seize ans, on jugea convenable de différer le mariage. En attendant, Alphonse dut entreprendre un voyage d'agrément. Le 17 novembre 1841, il quittait Strasbourg, comptant voir Naples, passer l'hiver à Malte, et revenir par l'Orient. « Je n'avais, écrit-il, aucune envie d'aller à Rome. » Il y alla cependant et y resta comme malgré lui. Il semblait qu'une main invisible l'y eût poussé et l'y retînt.

La même influence incompréhensible lui fit rencontrer un ami de son frère, le baron Théodore

¹ Lettre du 24 avril 1842, à M. Dufriche-Desgenettes.

² Flore Ratisbonne, plus tard M^{me} Singér, fille de son frère aîné, Adolphe.

de Bussierre, qui avait abandonné le protestantisme pour se faire catholique, et qui, pour cette raison, lui inspirait une profonde antipathie. Au moment de quitter Rome, le 15 janvier, Alphonse se voit dans la malencontreuse obligation de lui faire une visite d'adieu. Après avoir essuyé pendant une heure le feu de ses sarcasmes sur le catholicisme, « il me vint l'idée la plus extraordinaire, raconte M. de Bussierre, une idée du ciel, car les sages du monde l'auraient appelée une folie. — Puisque vous êtes un esprit si fort et si sûr de vous-même, lui dis-je, promettez-moi de porter sur vous ce que je vais vous donner. — De quoi s'agit-il? — Simplement de cette médaille. » Et je lui montrai une médaille de la Vierge miraculeuse. Il se rejeta vivement en arrière, avec un mélange d'indignation et de surprise. « Mais, ajoutai-je froidement, d'après votre manière de voir, cela doit vous être parfaitement indifférent, et c'est me faire, à moi, un très grand plaisir. — Oh ! qu'à cela ne tienne, s'écria-t-il alors, en éclatant de rire; je veux au moins vous prouver qu'on fait tort aux Juifs en les accusant d'obstination et d'un insurmontable entêtement. D'ailleurs, vous me fournissez là un fort joli chapitre pour mes notes et impressions de voyage... » Et il continuait des plaisanteries qui me navraient le cœur... Cependant je lui passai au cou un ruban auquel mes petites filles avaient attaché la médaille. »

« Il restait quelque chose de plus difficile à obtenir; je voulais qu'il récitât la pieuse invocation de saint Bernard : *Memorare, o piissima Virgo*. Pour le coup, il n'y tint plus. Le nom de saint Bernard, dit Alphonse, dans son propre récit, me rappelait

mon frère qui avait écrit l'histoire de ce saint, ouvrage que je n'avais jamais voulu lire, et ce souvenir réveillait à son tour tous mes ressentiments. »

« Mais une force intérieure me poussait, reprend M. de Bussierre, auquel, dès leur première rencontre, le jeune Israélite avait inspiré le plus vif intérêt. Je luttai contre ses refus réitérés avec une sorte d'acharnement. Je lui tendais la prière, le suppliant de l'emporter avec lui et d'être assez bon pour la copier, parce que je n'en avais pas d'autre exemplaire.

« Alors, avec un mouvement d'humeur et d'ironie, comme pour échapper à mes importunités : « Soit je l'écrirai, dit-il; vous aurez ma copie et je garderai la vôtre. » Et il se retira en murmurant : « Voilà un original bien indiscret ! Je voudrais savoir ce qu'il dirait, si je le tourmentais ainsi pour lui faire réciter une de mes prières juives !... » Mais, a-t-il avoué, je n'en avais point et je n'en connaissais aucune. »

En même temps, M. de Bussierre recommandait à ses amis la conversion qu'il avait à cœur. « Ayez confiance, lui avait répondu le Comte de Laferonnays; s'il dit le *Memorare*, vous le tenez et bien d'autres avec lui. » — Dans la soirée du 17 janvier, ce grand chrétien mourait subitement, après avoir dit à sa femme : « J'ai bien répété le *Memorare* plus de cent fois aujourd'hui. »

Alphonse aussi le répétait. Après avoir copié cette prière, il l'avait lue et relue, cherchant à découvrir ce qui la rendait si précieuse. A force de la lire, il la savait par cœur; elle lui revenait à chaque instant à la mémoire, comme ces réminiscences musicales qu'on chante sans y penser et avec impatience.

On était au jeudi 20 janvier. « A midi¹, reprend Alphonse, je me rendis dans un café, sur la place d'Espagne, pour y parcourir les journaux ; et je m'y trouvais à peine quand M. Edmond Humann, fils du Ministre des Finances, vint se placer auprès de moi ; nous causâmes très joyeusement sur Paris, les arts et la politique. Bientôt un autre ami m'aborde, c'était un protestant, M. Alfred de Lotzbeck, avec lequel j'eus une conversation plus futile encore...

« Si, à ce moment, un troisième interlocuteur s'était approché de moi et m'avait dit : « Alphonse, dans un quart d'heure, tu adoreras Jésus-Christ, ton Dieu et ton Sauveur... et tu renonceras au monde, à ses pompes, à ses plaisirs, à ta fortune, à tes espérances, à ton avenir, et s'il le faut, tu renonceras encore à ta fiancée, à l'affection de ta famille... » Je dis que si quelque prophète m'avait fait une semblable prédiction, je n'aurais jugé qu'un seul homme plus insensé que lui, c'eût été l'homme qui aurait cru à la possibilité d'une telle folie ! »

En sortant du café, le jeune israélite rencontre la voiture de M. de Bussierre, et accepte d'y monter. On se trouve bientôt devant l'église de Saint-André *delle fratte*. Le comte de Laferronnays devait y recevoir les honneurs funèbres, et M. de Bussierre était chargé de retenir une tribune pour la famille du défunt. « Ce sera l'affaire de deux minutes, dit-il à Alphonse, qui pendant ce temps visite l'église.

« Cette église est pauvre et déserte, reprend celui-ci, je crois y avoir été à peu près seul... Aucun

¹ Toutes ces citations sont extraites de la lettre adressée par M. A. Ratisbonne, le 21 avril 1842, à M. Desgenettes, curé de N.-D. des Victoires.

objet d'art n'attirait mon attention... Bientôt je ne vis plus rien... ou plutôt, ô mon Dieu, je vis une seule chose!!! Comment serait-il possible d'en parler? Oh! non, la parole humaine ne doit pas essayer d'exprimer ce qui est inexprimable; toute description, quelque sublime qu'elle puisse être, ne serait qu'une profanation de l'ineffable réalité... »

« En rentrant dans l'église, a déposé M. de Bussierre, je n'aperçois pas d'abord M. Ratisbonne où je l'avais laissé. Puis je le découvre bientôt, agenouillé devant la chapelle de Saint-Michel archevêque et de Saint-Raphaël, dans l'attitude d'un profond recueillement. A cette vue, pressentant un miracle, un frisson religieux me saisit. Je vais à lui, je le secoue à diverses reprises sans qu'il s'aperçoive de ma présence. Enfin, relevant vers moi son visage baigné de larmes, il joint les mains et me dit : « Oh ! comme ce Monsieur a prié pour moi ! » Je compris aussitôt qu'il s'agissait du défunt comte de Laferonnays. Soutenu, presque porté par moi, il monte dans ma voiture. « Où voulez-vous aller ? lui dis-je. — Conduisez-moi où vous voudrez. Après ce que j'ai vu, j'obéis. » Puis il me déclare qu'il ne parlera qu'avec la permission d'un prêtre, car « ce que j'ai vu, ajoute-t-il, je ne puis le dire qu'à genoux. »

Conduit au Gesu, près du P. de Villefort qui l'engage à s'expliquer, Ratisbonne tire sa médaille, l'embrasse, la montre et s'écrie : « Je l'ai vue ! je l'ai vue !... J'étais depuis un instant dans l'église, lorsque, tout à coup, je me suis senti saisi d'un trouble inexprimable. J'ai levé les yeux ; tout l'édifice était comme voilé à mes regards ; une seule chapelle avait pour ainsi dire concentré toute la

lumière ; et, au milieu de ce rayonnement, a paru, debout sur l'autel, grande, brillante, pleine de majesté et de douceur, la Vierge Marie telle qu'elle est sur ma médaille ; une force irrésistible m'a poussé vers Elle. La Vierge m'a fait signe de la main de m'agenouiller. Elle a semblé me dire : C'est bien. Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris ! »

Alphonse, à la douce clarté rayonnant des mains de Marie, avait tout compris ; il soupirait après le baptême. Dieu avait créé en lui un cœur nouveau. « Après sa conversion, a dit le P. Roothan, le sens de la foi se manifestait en lui si intense et si efficace, qu'il lui faisait sentir, pénétrer et retenir tout ce qui lui était proposé, au point qu'en très peu de temps, on le jugea très suffisamment instruit. » — « Il faut reconnaître, ajoute le P. de Villefort, qu'il y eut en cela une assistance spéciale de Dieu et de la bienheureuse Vierge Marie. »

« Quoi, disait-il à ceux qui lui proposaient d'attendre, les Juifs qui entendirent les Apôtres furent immédiatement baptisés, et vous voulez m'ajourner après que j'ai entendu la Reine des apôtres ! »

Interrogé pour savoir à qui il se sentait redevable de sa conversion, il avait répondu : « A la très sainte Vierge qui me l'a obtenue de Dieu, et aux prières de mon frère, un des directeurs de l'Archiconfrérie de N.-D. des Victoires. »

Le 31 janvier, la cérémonie du Baptême fut accomplie, dans l'église du Gesu, par le cardinal Patrizi, vicaire de Sa Sainteté le Pape Grégoire XVI.

Une enceinte spacieuse, réservée autour de l'autel où devaient s'accomplir les rites sacrés, était occu-

pée par l'élite de la société romaine et étrangère, et, à sa suite, par de nombreux assistants. Le cardinal Mezzofante, maître des catéchumènes, l'avait lui-même instruit, avec une bonté paternelle, de tout ce qui concernait le cérémonial.

Accompagné du R. P. de Villefort et du baron de Bussierre, son parrain, Alphonse fut amené vers la grande porte de l'église. Il était vêtu d'une longue robe de damas blanc et pressait entre ses mains une dizaine de chapelet dont il considérait fréquemment la médaille.

Ce furent d'abord les exorcismes. Jamais, semblait-il, le caractère divin de cette liturgie pleine de mystères, n'avait révélé sa grandeur dans une scène plus imposante :

— « Que demandez-vous à l'église de Dieu ?

— La Foi ! »

« Ah ! dit un témoin oculaire, il l'avait déjà cette foi catholique, celui que l'Étoile du matin avait illuminé de ses rayons ! Aussi n'hésitait-il pas à détester avec horreur la perfidie des Juifs, non plus qu'à se prosterner pour baiser la terre, lorsqu'à la fin des exorcismes il lui est enjoint de le faire comme dernière marque de soumission. Dès lors, plus d'hésitation, l'Eglise oublie les blasphèmes passés, pour ne plus voir que l'enfant privilégié de Marie ; et, guidé par le pontife qui lui a mis en main le bord de son étole, le néophyte marche vers l'autel au milieu des bénédictions d'une foule immense qui s'est ouverte respectueusement sur son passage.

« On lui demande son nom — « Marie ! répond-il avec un élan d'amour et de reconnaissance.

— « Que demandez-vous ? dit encore le Pontife — Le baptême. »

— « Croyez-vous en Jésus-Christ ? — J'y crois ! »

— « Voulez-vous être baptisé ? — Je le veux ! »

« Un soupir d'ineffable bonheur a soulevé la poitrine de Marie-Alphonse Ratisbonne, un sourire de céleste béatitude a passé sur ses lèvres, lorsqu'il a relevé sa tête encore tout humectée de l'eau du baptême. Il venait de franchir un abîme : il était chrétien. »

Le sacrement de Confirmation scella immédiatement cette effusion de grâces ; puis l'abbé Dupanloup lui fit entendre les félicitations de la grande famille catholique qui lui ouvrait son sein. La tâche était difficile : il fallait parler sans proférer encore le mot de miracle que seule l'autorité compétente devait prononcer tout d'abord. « Seigneur, s'écria l'orateur, je vous bénis, je vous adore, quand, des profondeurs de votre éternité, vous fixez un regard de compassion et d'amour sur le plus humble des enfants de votre puissance ; quand, selon l'expression du Prophète, vous remuez le ciel et la terre, et vous multipliez les prodiges, pour sauver ceux qui vous sont chers, pour conquérir une seule âme...

« O vous sur qui tous les regards se reposent en ce moment avec un attendrissement inexprimable, avec le plus tendre amour, car c'est Dieu, c'est sa miséricorde que nous aimons en vous, racontez-nous vous-même quelles étaient vos pensées et vos joies... par quelle secrète miséricorde le Seigneur vous a poursuivi... ramené... Car enfin qui êtes-vous?... Dites-nous, nous avons le droit de le savoir, pourquoi vous entrez dans nos biens comme dans

vosre héritage ? Qui vous a introduit parmi nous ?... »

« Oh ! ici, je dirai tout, car je sais quelle joie je donnerai à votre cœur, en racontant vos misères, les célestes miséricordes... Vous n'aimiez pas la vérité, mais la vérité vous aimait... O Dieu, vous êtes bon, infiniment bon !... Quand vous ne venez pas vous-même, vous envoyez vos anges... Que dis-je ! vous envoyez vos anges ? Quelle est celle-ci ?... Je ne puis le dire et cependant je ne puis le taire... »

« Marie, je vous salue ! Marie, je ne puis suffire à raconter vos amabilités et vos grandeurs, et c'est ma joie de succomber sous tant de gloire ! A votre nom, ô Marie, le ciel se réjouit, la terre tressaille d'allégresse, l'enfer frémit d'un impuissant courroux. Non ! il n'y a pas de créature si sublime ou si humble qui puisse vous invoquer et périr... »

« O Marie ! C'est pour nous un besoin de la redire une fois encore cette prière à laquelle nous devons peut-être les consolations de cette sainte journée... »

« Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à vous et imploré votre assistance ait été abandonné. Gémissant sous le poids de nos péchés, nous venons, ô Vierge des vierges, nous jeter entre vos bras. O Mère du Verbe, souvenez-vous de nos misères et de votre miséricorde. Je ne vous dirai pas : Souvenez-vous de ce jeune homme, car il est votre enfant, et la douce et glorieuse conquête de votre amour ; mais je vous dirai : Souvenez-vous de ces têtes si chères pour lesquelles il vous offre en ce jour les prières de son cœur catholique ; rendez-les lui dans le temps, rendez-les lui dans l'éternité !... »

Le Saint-Sacrifice commença. Marie-Alphonse le

suivit, anéanti dans une prière intense. Quand vint le moment solennel où le Cardinal, d'une main tremblante d'émotion, déposa sur ses lèvres l'Hostie sainte, lui, jusque-là si calme dans sa ferveur, si maître de ses impressions, ne put tenir au sentiment inconnu de cette félicité nouvelle ; il éclata en sanglots... Enfin le *Te Deum* jaillit de tous les cœurs ; ce n'était plus un chant grave et modéré ; c'étaient les vives acclamations d'une multitude, saisie d'un enthousiasme religieux.

L'abbé Ratisbonne n'avait pas ignoré le départ de son frère pour l'Orient, mais, sans relation de correspondance avec lui, il ne savait rien de son voyage improvisé à Rome. Il n'en continuait pas moins de prier et de faire prier pour cette âme si chère, avec l'insistance qu'inspire le sentiment chrétien à l'égard de ceux par qui on a souffert.

Il écrit dans ses *Souvenirs* :

« C'était dans la soirée du 1^{er} février 1842, veille de la Purification de Marie et de la Présentation de Jésus au Temple. Cette fête m'avait retenu assez tard au confessionnal, et, en rentrant au presbytère des Missions étrangères, j'étais seul à souper, quand j'aperçus devant moi plusieurs lettres à mon adresse. Je me hâtai de mettre de côté l'une d'elles dont l'écriture m'était connue. Elle était de M. Théodore de Bussierre, qui m'avait confié le soin de revoir un de ses ouvrages alors sous presse. Je n'ouvris sa lettre qu'après toutes les autres. »

M. de Bussierre mandait à l'abbé Ratisbonne : « Vous avez peut-être été étonné du laconisme de ma dernière lettre, mais vous allez le comprendre.

J'ai à vous relater la plus admirable des histoires. »

Après le récit des principales circonstances de l'évènement du 20 janvier, le narrateur terminait en disant : « Rome entière crie au miracle ; déjà un grand nombre d'esprits sont frappés ; et tout fait pressentir que cette merveilleuse conversion en amènera beaucoup d'autres... Marie (car votre frère ne s'appelle plus Alphonse) est dans un état de joie qui est un avant-goût du paradis. Il parle de vous avec une inexprimable tendresse. »

A ce langage ému, l'heureux converti joignait des lignes ardentes. On y sent, avec l'accent d'une affection renouvelée et surnaturalisée, le brûlant désir de prévenir les interprétations humaines, le besoin de faire passer dans tous les cœurs la foi en l'intervention puissante et miséricordieuse par laquelle il a été subjugué et conquis.

« Mon très cher frère, Dieu a permis que toute ma vie, jusqu'à l'instant de ma conversion, ne fût qu'une série d'actes anti-chrétiens. Dieu a permis que je fusse dans un concours de circonstances telles, qu'il est impossible à qui que ce soit d'expliquer cette conversion subite autrement que par une force divine, par un miracle... »

L'impression ressentie par l'abbé Ratisbonne à cette lecture est indescriptible. « Le lendemain, dit-il, je me rendis comme à l'ordinaire à la maison de la Providence pour y célébrer la messe. Je devais y prêcher, parce que c'était la fête de la Purification. Mais, malgré mes efforts pour dompter mon émotion, j'étais brisé et mes larmes inondaient l'autel... Je sentais les inquiétudes de l'assistance. Pour les calmer, je révélai la cause de mon trouble, et je racon-

taï avec simplicité l'histoire de la conversion miraculeuse. Ce récit provoqua une attention sympathique. Mais le nom que je ne voulais pas prononcer, s'échappa malgré moi de mon cœur ! Alors un frémissement souleva l'assemblée, et d'une voix unanime, toutes les orphelines entonnèrent le *Magnificat*. Je ne rappellerai pas les défaillances que j'ai éprouvées pendant que j'achevais ma messe. J'espère que Dieu me les a pardonnées. »

La nouvelle ne pouvait tarder à s'ébruiter, et déjà les journaux en publiaient les échos. Le dimanche suivant à N.-D. des Victoires, M. Desgenettes exigea que, pour glorifier le Seigneur et honorer la sainte Vierge, le sous-directeur en fit le récit à l'archiconfrérie.

Ce soir-là, l'église était comble. « Quand, dit M. Desgenettes, l'abbé Ratisbonne, après avoir raconté les circonstances de cette étonnante conversion, ajouta : « *Et ce converti, c'est mon frère !* » un cri prolongé traduisit ce que les cœurs ne pouvaient plus contenir d'admiration et de joie » — On eût dit qu'une secousse électrique ébranlait l'immense auditoire. Des larmes bien douces furent répandues. Depuis un an, la famille du néophyte était l'objet de supplications ferventes ; et naguère encore, lui-même avait été recommandé par son frère, aux prières de l'Archiconfrérie. Rien ne saurait rendre l'enthousiasme du *Magnificat* qui jaillit des rangs de la multitude et qui se répercuta rapidement dans toutes les âmes chrétiennes de la capitale.

« Ce qui me touchait le plus, a dit l'abbé Théodore, c'était la vive éclaircie répandue sur la grande

question du retour des Juifs. L'intervention visible de la sainte Vierge, dans l'évènement de Rome, me paraissait un présage de l'accomplissement prochain des promesses concernant ce peuple. Cette pensée, qui me dominait depuis le commencement de ma vocation, s'empara aussi de mon frère dès l'heure du miracle. »

Marie-Alphonse arriva, à Paris, aux premiers jours de mars. L'abbé Ratisbonne accueillit avec une émotion moins facile à dépeindre qu'à concevoir, ce frère que Dieu rendait à son amour sacerdotal. Il l'avait à peine revu depuis la pénible scène qui les avait séparés, il le retrouvait chrétien et comme transfiguré dans la lumière divine. « Je m'abstins de le questionner sur le miracle de sa conversion, dit-il; je savais combien les mystères de la grâce se complaisent dans le silence. » Une seule fois, le néophyte essaya de prévenir le désir fraternel en retraçant l'ineffable vision de S. André *delle fratte*. L'intensité du souvenir fit expirer la parole sur ses lèvres; les deux frères confondirent dans les bras l'un de l'autre, leurs larmes et leurs actions de grâces; et l'entretien interrompu ne fut jamais repris.

Bientôt le converti eut à se défendre contre l'empressement d'une foule de visiteurs; aux honneurs qui le recherchaient, il préférait l'obscurité de la pauvre maison de la Providence où sa vue seule était une prédication pour les enfants et pour les sœurs. Sa famille lui avait rendu toute sa liberté; et cette liberté, il voulait la consacrer, avec sa vie entière, à servir Dieu et ses frères sous la protection de Marie. Sa conduite était dès lors, au témoi-

gnage de l'abbé Théodore, encore plus miraculeuse que sa conversion ; c'était la vie évangélique d'un vieux chrétien, consommé dans les pratiques du cloître. « Selon toute apparence, ajoutait-il, je dois m'attendre à le voir entrer au noviciat des Jésuites. »

Un moment, les deux frères avaient eu la pensée d'aller ensemble à Jérusalem, pour apporter au tombeau du Sauveur le tribut de leur reconnaissance. Mais d'une part, l'appel d'en haut, effectivement entendu par Alphonse, ne souffrait pas de délai ; de l'autre, le ministère de l'abbé Ratisbonne s'opposait à la longue absence qu'eût exigée alors la visite des lieux saints. Pour celui-ci, le pèlerinage de Rome s'imposait d'abord. Il fut décidé, avec l'assentiment de M. Bautain, qu'il accompagnerait M. Desgenettes, dont le départ pour la Ville éternelle était fixé au 16 juin. Vers le même temps, Marie-Alphonse partirait pour Toulouse où devait s'écouler son temps de probation. En s'abritant dans la Compagnie de Jésus comme dans un Cénacle, il allait se préparer à la mission qu'il avait reçue de travailler au salut de son peuple.

L'abbé Ratisbonne ne pouvait arriver à Rome en des circonstances plus favorables ; c'était le moment où le décret, constatant l'authenticité du miracle, venait d'être rendu, et c'est en présence du Souverain Pontife, Grégoire XVI, qu'il en apprit la nouvelle. Après avoir décrit les pompes d'un triduum d'actions de grâces célébré à S. André, il ajoute : « Comment exprimer ce que j'ai senti moi-même, en offrant le saint Sacrifice à cet autel, entouré de la famille de Bussière et de beaucoup d'âmes pieuses qui avaient voulu communier avec nous ! Que dire

de l'accueil que je reçois partout ! Oh ! que je suis confus de ces honneurs auxquels je suis si peu habitué ! »

A Rome, une grande pensée le dominait : Non, la conversion du 20 janvier n'était pas une merveille suscitée de Dieu pour le salut d'un seul. C'était l'appel de la miséricorde divine à tout un peuple. Le but, si longtemps entrevu par l'ainé des deux frères, cessait d'être l'aspiration isolée d'un cœur sacerdotal, anxieux de communiquer à d'autres la lumière conquise. C'était une impulsion émanée du Cœur de Jésus par le Cœur de Marie, impulsion dont Marie-Alphonse était l'organe et dont Marie-Théodore allait devenir l'instrument.

Ite potius ad oves quæ perierunt domus Israël !

Cette parole, c'est de la bouche même du Vicaire de Jésus-Christ que l'abbé Théodore devait l'entendre. A sa première audience particulière au Vatican, il allait se prosterner pour baiser, selon l'usage, mais avec une foi ardente, les pieds du successeur de saint Pierre, quand le Pape, entr'ouvrant les bras, le pressa quelques instants sur son cœur avec une tendresse paternelle. La confiance de l'abbé Théodore se sentit encouragée par un tel accueil et, après avoir ouvert son âme au Pontife, il lui demanda la mission positive de travailler à la conversion des Juifs.

Se levant avec solennité, Grégoire XVI posa ses deux mains sur la tête du descendant de Lévi, revêtu pour le salut de ses frères du sacerdoce de la loi nouvelle ; puis il le bénit longuement, comme pour

* Allez d'abord aux brebis perdues de la maison d'Israël

l'investir d'une plénitude de grâces correspondant à l'apostolat qu'il lui conférait. Les vœux de l'abbé Théodore étaient comblés; il se releva rempli d'un courage que, ni les contradictions, ni les épreuves ne devaient ébranler.

Le projet des deux frères ayant obtenu de Rome la sanction qui vivifie et la bénédiction qui féconde, Marie-Alphonse insista pour que son exécution commençât sans retard. Il s'agissait, pour répondre à l'impulsion du miracle, de procurer l'éducation chrétienne aux enfants israélites qui seraient spontanément amenés par leurs familles. L'abbé Ratisbonne, de retour à Paris, avait beaucoup et longtemps prié; il recourut encore à Celle par qui nous vient le secours. « Je me tournai avec une certaine confusion vers la sainte Vierge, écrit-il, et je lui dis : « Si c'est vous, ô Marie, qui avez inspiré cette pensée à mon frère, faites-moi connaître la volonté de Dieu par un signe auquel je puisse la discerner. Je demande, avant de mettre la main à l'œuvre, qu'une enfant israélite me soit présentée et que je puisse la baptiser avec l'autorisation de ses parents. »

« J'avais fait cette prière le matin, continue-t-il, et avant la fin du jour, je reçus le signe demandé. On me remit une lettre de M. Aladel, procureur des Lazaristes; elle était datée du 8 août et contenait ces lignes : « Une bonne Sœur de charité (elle n'était autre que la célèbre sœur Rosalie) a découvert deux jeunes filles dont la mère se meurt et sur lesquelles le père ne s'occupe guère de veiller; elles sont israélites comme leur père et leur mère; la Sœur leur a donné la médaille miraculeuse, elles savent quelques prières; les parents les céderaient volon-

tiers s'ils avaient l'espérance qu'elles seraient instruites. La pensée de la Sœur, qu'elle regarde comme une inspiration, s'est aussitôt portée sur MM. Ratisbonne; elle espère si fort que vous ferez recevoir ces enfants à la Providence et que cette bonne œuvre sera suivie de leur conversion, qu'en attendant, elle les a placées chez une dame pieuse. L'une a quatorze ans, l'autre onze ».

L'assentiment ne pouvait être douteux, car, dit l'abbé Théodore, « il me semblait, en lisant cette lettre, que la sainte Vierge elle-même répondait à ma prière. Je la remerciai avec ferveur, et dès le lendemain, j'allai, avec M. Aladel, chez M^{me} Wurmser, l'Israélite dont il était question. » Bientôt après, la pauvre malade, touchée par la grâce divine, demanda le sacrement de la régénération qui lui fut conféré le 7 novembre. La néophyte eut pour marraine M^{lle} Clémentine Desjardins, dévouée paroissienne de N.-D. des Victoires, où elle secondait volontiers les bonnes œuvres du sous-directeur. La première communion fut fixée au lendemain.

« Jamais je n'oublierai ce lendemain, poursuit l'abbé Ratisbonne. Après la sainte communion, faite avec une ferveur extraordinaire, j'étais resté près de la malade. J'étais debout à l'un des côtés de son lit, quand tout à coup, je vis entrer son mari, Juif hongrois fanatique, qui alla se placer de l'autre côté, vis-à-vis de moi. Je m'attendais à tout, non sans quelque crainte; mais, ô merveille inexplicable! le pauvre homme pleurait en parlant à sa femme, il ne me vit pas, bien que je fusse en face de lui; ses larmes l'en ont-elles empêché, ou bien Dieu m'a-t-il momentanément rendu invisible? Tout semblait si

extraordinaire dans cette conversion qu'un miracle me m'eût pas étonné. »

« La situation se dénoua d'une manière touchante. La nouvelle chrétienne avait gardé un silence grave et calme. D'un mouvement énergique, elle saisit ma main, la mit dans celle de son mari et lui dit d'un ton pénétrant : « Voici le protecteur de nos enfants, je désire qu'il les garde pour les élever chrétiennement. Jure-moi sur mon lit de mort, que tu ne cesseras jamais de respecter les dernières volontés de leur mère. » Le pauvre Israélite répondit en sanglotant : « Je le jure » ; et jusqu'à la fin il a gardé son serment. »

« Notre néophyte est morte comme une sainte, mandait l'abbé Ratisbonne, le 19 avril 1843, à M^{lle} Desjardins, alors à Rome. Sa mort sera la semence de nouvelles catéchumènes. » En moins de six mois, on en comptait dix à la « Providence ».

Tout en dirigeant leur éducation religieuse, l'apôtre avait dû s'employer à la réalisation d'une pensée de son frère. « Il faut qu'en mémoire du 20 janvier 1842, avait dit Marie-Alphonse, un sanctuaire dédié à la très sainte Vierge s'élève à la « Providence ». Et au moment où commençaient les constructions de cet *ex-voto* de sa reconnaissance, il écrivait de Toulouse : « Je pense que l'inauguration devra se faire au mois de mai... et si M^{sr} l'Archevêque daigne présider cette cérémonie, il donnerait en même temps la confirmation aux catéchumènes qui auraient reçu le baptême. » Déjà huit petites filles étaient prêtes à le recevoir.

Comment Dieu les avait-il rassemblées ? — Par l'intermédiaire d'une associée de N.-D. des Victoires,

la brochure qui raconte la conversion miraculeuse d'Alphonse Ratisbonne, était tombée entre les mains d'une Israélite, M^{me} Marx Mayer. Celle-ci l'avait fait lire à sa sœur, M^{me} Franck ; et leurs filles avaient rejoint Éliisa et Anna Wurmser.

Le 1^{er} mai 1843, M^{sr} Affre, assisté de M^{sr} de Forbin-Janson, vint bénir les murs extérieurs et l'intérieur de la chapelle où retentit encore, chaque jour, le chant du *Memorare*. Il conféra le baptême aux catéchumènes qu'une brillante assistance entourait. Les noms du comte de Laferronnays, des marquis de Clermont-Tonnerre, de Dampierre et de Malicie, des comtes de Melun et de Villeneuve, de M^{me} la baronne de Barante, de la duchesse de Lorges, des comtesses de Laferronnays, de Gontaut-Biron, de Caraman, de Chastellux, etc., figurent au mémorial, et reparaissent avec bien d'autres, à titre de parrains et marraines, dans l'énoncé des baptêmes qui ont suivi ; comme si les fils des croisés tenaient à honneur de se porter caution pour les enfants d'un peuple arraché à la réprobation séculaire.

Hâtons-nous de le dire : les nouvelles chrétiennes¹ n'ont pas forfait à leurs promesses. Plusieurs ont propagé leur foi sur les plages les plus lointaines. D'autres, sans quitter le sol où elles avaient reçu la divine lumière, ont travaillé sans relâche, sous l'habit religieux ou au milieu du monde, à répandre autour d'elles la connaissance et l'amour du Rédempteur

¹ Deux d'entres elles, la Mère Lucie Marx Mayer et la Mère Marie Pierre Franck, ont laissé dans la Congrégation de N.-D. de Sion, qu'elles ont édifiée pendant plus de soixante ans, une mémoire particulièrement bénie.

CHAPITRE VI

L'Œuvre de Notre-Dame de Sion

1843-1847

La voie de l'abbé Ratisbonne et celle de M. Baultain avaient dû, sous l'empire des circonstances, s'écarter peu à peu l'une de l'autre. Toutefois rien n'avait encore détendu le lien de dépendance hiérarchique qui les unissait, lorsqu'en septembre 1842, le Supérieur de Juilly avait fait appeler l'abbé Théodore et lui avait dit de se tenir prêt à prononcer, le lendemain, ses vœux perpétuels avec les autres membres de la Société de Saint-Louis. A cette annonce imprévue, il était resté atterré et, pour la première fois, avait osé résister à la volonté du maître, demandant au moins le temps de faire une retraite pour se préparer. Pouvait-il, sans mûre réflexion, contracter des engagements peut-être incompatibles avec ce que Dieu demandait de lui ? La retraite qu'il fit ensuite le confirma dans son abstention ; et les faits lui donnèrent bientôt raison, puisque, dans l'intervalle de 1844 à 1850, la Société, à peine fondée, se désagrégea complètement.

A défaut de la vie de communauté, l'abbé Ratisbonne voulut se rapprocher davantage des saints prêtres, dont Paris s'édifiait alors. Deux foyers devinrent, à cette époque, chers à son cœur : celui qui s'était formé rue Cassette, sous l'égide de l'abbé de Ségur et celui que le P. Libermann avait créé sous

le patronage de S. Jean l'évangéliste. Il entra avec empressement dans cette dernière milice, dont les membres s'engageaient à vivre d'une vie de foi et d'oraison, et s'entr'aidaient, par la prière et les entretiens spirituels, dans l'accomplissement de tous leurs devoirs. Mais il demeurait libre de donner tous ses soins à la chère œuvre que le Seigneur lui avait confiée.

Les catéchumènes croissaient en nombre, et l'impossibilité d'un séjour plus prolongé à la « Providence » devenait manifeste. D'ailleurs, il fallait des soins particuliers à ces enfants, nouvellement régénérées en Jésus-Christ, et par conséquent des âmes consacrées à ce dévouement spécial. Mais ces âmes, où les chercher ? A part le catéchuménat, autrefois établi à Rome par S. Ignace de Loyola, aucune œuvre, dans l'Eglise, ne s'était encore proposé un tel but, et aucune sans doute ne pouvait s'y arrêter. Toutefois, ce qui n'existait pas, Dieu pouvait le susciter.

Sous l'inspiration d'une foi vive, l'abbé Ratisbonne se tourna, pour les associer aux secrets desseins du Seigneur, vers deux âmes d'élite, attachées depuis plusieurs années à son ministère. C'étaient M^{me} Sophie Stouhlen et M^{lle} Louise-Catherine Weyvada.

M^{me} Sophie Stouhlen, née à Strasbourg, le 31 mai 1789, était la fille unique de M. Laquiente, dont la famille, très chrétienne, remplissait des fonctions éminentes dans la magistrature et dans l'armée. Elle avait été donnée en mariage à M. Stouhlen, sous-intendant militaire ; mais restée veuve et sans enfants, elle s'était retirée chez sa mère également veuve.

Lorsque commencèrent ses rapports avec l'abbé Ratisbonne, elle était malade et désolée, sans occupations ni distractions d'aucune espèce. L'esprit mondain n'avait jamais pénétré dans sa demeure ; mais l'atmosphère morale en était sombre et morne.

Les prêtres de Saint-Louis n'étant pas réintégrés dans leurs pouvoirs, l'abbé Ratisbonne ne fut pas alors le confesseur de M^{me} Stouhlen, mais il devint son consolateur et son guide. Quand il vit ses forces physiques suffisamment consolidées, il l'attacha aux écoles de Strasbourg ; c'était donner un emploi utile au temps dont elle disposait, et l'exercer à l'oubli d'elle-même en l'occupant des autres. Une fois entrée dans cette voie, M^{me} Stouhlen se consacra tout entière aux bonnes œuvres, résistant avec énergie à ceux de ses parents qui lui reprochaient de compromettre sa fragile santé par des courses matinales à l'église et surtout par son zèle pour instruire les enfants.

Un grand sacrifice lui fut imposé quand l'abbé Ratisbonne quitta l'Alsace. De plus, M. Bautain, lors de la prise de possession de Juilly, décida que la plupart des dames appliquées à la conduite des écoles le suivraient à Paris, pour y établir des œuvres analogues. Restée presque seule, la pieuse veuve n'en continua pas moins sa vie saintement remplie. « Je vous assure, lui écrivait son directeur, que je ressens vivement dans mon âme ce qui se passe dans la vôtre... Mais serions-nous sages de nous plaindre ? Ma fille, demeurez souple et résignée entre les mains du Seigneur. Ne pesez point le poids de la croix, mais embrassez-la et portez-la telle qu'elle est... Je pourrais sans doute, pour vous

consoler, vous communiquer mes pressentiments sur votre avenir, mais j'aime mieux vous laisser marcher dans la pure foi et dans la nuit obscure où l'étoile des Mages ne vous manquera jamais, à moins que vous ne quittiez le chemin du ciel pour demander le chemin aux gens du monde.⁴ »

De loin, il lui prodiguait ses conseils et ses encouragements, sans lui dissimuler la forte dose d'abnégation exigée de ceux auxquels incombe la mission d'élever les âmes, et il cherchait à obtenir de sa parfaite docilité l'union harmonieuse de la vie d'action et de la vie de prière.

L'annonce du miracle de Rome apporta à M^{me} Stouhlen des émotions qu'elle goûtait encore avec délices quand sa respectable mère rendit doucement son âme à Dieu. L'abbé Ratisbonne attendit cependant la fin de cette année 1842, pour s'ouvrir à sa fille spirituelle du projet qu'il nourrissait en silence et pour l'exécution duquel elle semblait être l'instrument préparé de longue main. « J'avoue, dira plus tard M^{me} Stouhlen, qu'au premier abord j'eus de la peine à l'idée de quitter le troupeau qui m'était confié à Strasbourg. J'en avais aussi à la pensée de m'éloigner de ma famille, de mon pays, de mes amis... Pourtant je n'eus pas même l'idée de résister à la voix sacerdotale qui était, pour moi, celle de Dieu. Ah! que le Seigneur a bien récompensé mon sacrifice! Il m'a rendu au centuple ce que j'avais abandonné. »

En lui laissant toute son initiative, l'abbé Ratisbonne l'avait engagée à passer, à Paris, une partie

⁴ Lettre du 14 janvier 1841.

du mois de mai 1843. C'est alors qu'à l'instar du Seigneur, interrogeant par trois fois l'apôtre Pierre, avant de lui confier ses brebis et ses agneaux, le prêtre lui dit : « Êtes-vous disposée à prodiguer tous les dévouements de la charité aux êtres les moins sympathiques ? — Mon Père, je suis prête à un entier abandon à la volonté de Dieu. — Et s'il s'agissait de soigner des lépreux dans les hôpitaux, ne seriez-vous pas arrêtée par les répugnances de la nature ? — Je compte, mon Père, sur la grâce d'en haut et sur le secours de la sainte Vierge, pour ne reculer devant aucun sacrifice. — Eh ! bien, il s'agit d'une œuvre moins attractive encore que le soin des lépreux, il s'agit d'élever de pauvres jeunes filles juives et d'en faire des chrétiennes. »

M^{me} Stouhlen avait alors cinquante-quatre ans ; sa résolution fut irrévocablement prise. Elle s'était donnée à Dieu sans réserve, et ne voulut plus revoir l'Alsace que pour y rompre les derniers liens qui l'attachaient au monde. S'élevant au-dessus de toutes les considérations humaines, elle triompha des efforts inouïs qu'on fit pour la retenir, et revint se fixer à Paris, après avoir disposé de sa fortune en faveur de ceux qui y avaient droit, ainsi que l'avait exigé l'abbé Ratisbonne.

Humble et forte, docile et généreuse, charitable autant que détachée d'elle-même, telle était l'admirable chrétienne dont Dieu avait fait choix pour être la première Mère des religieuses de N.-D. de Sion.

Près d'elle, avec une physionomie toute différente, se place M^{lle} Louise-Catherine Weywada.

Née à Strasbourg, le 25 novembre 1811, elle était l'aînée d'une famille de vingt-quatre enfants, et

avait été élevée dans ce milieu patriarcal avec toute la simplicité et la rectitude des âges de foi. De bonne heure, elle acquit, par l'exercice du dévouement filial et fraternel, les qualités et les aptitudes préconisées par le Saint-Esprit dans le portrait de la femme forte.

Louise-Catherine habitait avec ses parents sur la paroisse Saint-Jean, église dans laquelle l'abbé Ratisbonne célébra sa première messe ; elle y assista. Dieu, qui fait servir toutes choses à ses desseins, permit qu'une heureuse méprise la mît en rapports avec le nouveau prêtre. C'était la réponse inconsciente à une demande formulée par lui au début de son sacerdoce : « Mon Dieu, faites que l'âme sur laquelle j'aurai tout d'abord à épancher les grâces de mon ministère soit une belle âme ! » La jeune fille s'adressa à lui, pensant recourir à son confesseur ordinaire. Quand elle eut reconnu son erreur, elle prit conseil de M. Weywada, sur ce qu'il convenait de faire. « Vous êtes-vous bien trouvée des avis de M. l'abbé Ratisbonne ? » demanda ce vrai chrétien. Et sur la réponse affirmative, il engagea sa fille à rester sous la direction du prêtre dont la piété et les vertus édifiaient tout Strasbourg.

Celui-ci ne tarda pas à discerner en Louise-Catherine un jugement sûr, un grand sens pratique, et par dessus tout un cœur simple et droit. Il fut bientôt convaincu que sa vie, tout à fait éloignée des goûts du monde, resterait sans objet lorsque son dévouement ne serait plus indispensable aux siens. Il conseilla donc à ses parents de concéder à sa culture intellectuelle un temps qui pourrait être utilisé par le complément de son instruction et

par l'enseignement qu'elle donnerait à d'autres.

Ce plan ayant été admis, Louise-Catherine fut envoyée à Arbois, dans un pensionnat chrétien, placé sous une direction séculière. Cette période de son existence devint, entre elle et son guide, le point de départ d'une correspondance de cinquante années, la plus belle, peut-être, de la riche collection épistolaire due à l'abbé Ratisbonne.

Les résultats attendus du séjour de M^{lle} Weywada au pensionnat d'Arbois apparaissent, dans ces lettres, inséparables de l'application qu'elle veut en faire : la science acquise la rendra plus apte à prendre rang parmi les coopératrices des prêtres de Saint-Louis. Elle leur fut, en effet, adjointe après les vacances de 1837. Pour toutes, le foyer de M^{me} Stouhler était devenu un centre de ralliement ; mais le désir de l'abbé Ratisbonne était qu'un rapprochement plus étroit se formât entre la fervente veuve et Louise-Catherine. A son insu et au leur, Dieu les acheminait ensemble vers un avenir encore impénétrable.

Lors de la translation des œuvres auxquelles elle se dévouait depuis plusieurs années, un incident vint faire diversion à l'existence laborieuse de M^{lle} Weywada. On lui offrit d'accompagner en Italie une des directrices du pensionnat, M^{me} Verdier, dont la santé exigeait pour l'hiver un climat plus doux. L'abbé Ratisbonne approuva d'autant plus ce voyage que Rome devait en être le terme. Il y voyait, pour sa fille spirituelle, une précieuse occasion de puiser à sa source l'esprit apostolique dont il souhaitait qu'elle fût animée. Il fut décidé qu'au retour, elle se joindrait aux dames qui déjà déployaient leur activité à Paris et à Jailly.

Les deux années qui suivirent (1842-1843) furent, à plus d'un titre, des années d'épreuves intérieures et extérieures. Sous l'impulsion de M^{me} la baronne de Vaux, une transformation opposée aux statuts qui avaient primitivement régi la Société, s'opérait peu à peu ; les formes de la vie religieuse s'accroissaient ; on parlait de se lier par des vœux, et M^{lle} Weywada redoutait de s'engager plus avant.

Depuis le miracle de Rome, sa pensée s'attachait à la perspective des œuvres qui en seraient la suite ; et quelques services rendus par elle aux premières catéchumènes avaient accru son attrait. Mais l'abbé Ratisbonne ne se prononçait pas. Il se bornait à lui recommander de « marcher dans la foi comme Abraham, dans l'esprit de sacrifice comme Isaac, dans le service de Dieu comme Jacob, dans la tribulation comme David, dans l'humilité comme Marie⁴. »

Le signal définitif dépendait du moment où M^{me} Stouhlen aurait assuré l'avenir des écoles de Strasbourg. La cession qu'elle négocia avec les sœurs de la Doctrine chrétienne ayant été sanctionnée par M^{sr} Raess, successeur de M^{sr} de Trevern, il n'y avait plus qu'à accomplir l'œuvre dont l'abbé Ratisbonne avait façonné lui-même les assises. Il écrivait alors : « Après avoir bien pesé nos projets avec M. Bauptain, le P. de Ravignan et M. Étienne, supérieur des Lazaristes, je m'en suis tenu à ma première pensée qui est de commencer, aussi petitement, aussi humblement que possible. J'ai loué deux petits appartements inoccupés dans la maison qui donne

⁴ Lettre du 31 décembre 1842.

sur la chapelle¹ ; les deux ensemble coûtent neuf cents francs par an, mais je ne loue que pour trois mois en attendant². »

« J'arrivai, à Paris, le 5 septembre 1843, dit dans ses notes M^{me} Stouhlen ; le même jour, presque à la même heure, vint aussi, de Juilly, M^{lle} Louise Weywada. Nous entrâmes, le 10, dans le logement loué au n^o 4 de la rue Plumet. »

M^{lle} Florentine Doutrelepon leur prêta bientôt un concours aussi dévoué que persévérant. Il y avait plusieurs mois qu'après un carême, prêché à Saint-Merri, par l'abbé Ratisbonne, elle s'était mise sous sa direction.

Leur zèle eut à s'exercer, durant deux ans, en faveur d'une douzaine de catéchumènes internes, dont une partie continua d'habiter la Providence. Il dut se déployer simultanément sur des adultes qui, touchés de la grâce, demandaient l'instruction chrétienne et le baptême.

Il importait dès lors de faire connaître le but, les moyens, la portée, l'œuvre, aux âmes qui voudraient s'y consacrer. L'abbé Théodore prit donc la plume pour esquisser, à grands traits, un plan d'ensemble.

« L'œuvre fondée par M. Marie-Alphonse Ratisbonne et par son frère, dit-il, a pour but principal de travailler à la conversion des Juifs... Mais comme la charité qui en fait la base ne connaît pas de bornes, elle s'appliquera aussi à la conversion des hérétiques, des schismatiques et des infidèles. D'autres établissements distincts, mais concourant

¹ Chapelle de la Providence.

² Lettre du 28 juillet 1843, à M^{me} Stouhlen.

au même but, pourront être attachés à l'œuvre principale, tels que pensionnats et ouvroirs. » — La prière est le plus sûr moyen d'action qu'il recommande. Afin de lui donner une irrésistible puissance, Marie-Alphonse avait placé sur les lèvres des néophytes et de leurs mères, la prière de Jésus, mourant pour Israël prévaricateur : *Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font !* On la redisait tout bas et on n'a jamais cessé de la chanter depuis lors chaque matin, à la messe, après l'élévation de la divine Victime.

Les haptêmes se succédèrent, les enfants devinrent plus nombreuses. C'est pourquoi, au commencement de 1845, l'abbé Ratisbonne se mit en devoir de publier, avec l'approbation de l'abbé Dupanloup, vicaire général de Paris, un opuscule intitulé : *Œuvre de Notre-Dame de Sion*. Il contenait, avec des textes de la Sainte Ecriture, d'admirables prières pour la conversion des Juifs, et plaidait en quelque sorte leur cause devant le tribunal de la charité chrétienne, au point de vue trop oublié de leur salut éternel.

Les organes de la presse israélite y répondirent par les pires injures, s'efforçant, mais en vain, d'en flétrir l'auteur. « Que signifiait, disaient-ils, cette Œuvre de N.-D. de Sion que l'on voyait surgir ? » A leur sens, rien de plus anormal que l'alliance de ces deux mots !

L'explication en a été donnée par le Fondateur dans ses *Souvenirs*. L'appellation de sa petite famille l'avait préoccupé dès son origine. « Je ne voulais pas, dit-il, l'exposer à être désignée par un nom d'homme ou par le nom d'une rue. Je fus long-

temps indécis. Je ne savais qu'une chose, c'est que l'OEuvre appartenait à la sainte Vierge et devait lui être consacrée... Un jour, en me rendant de grand matin dans la chapelle des sœurs de Charité pour y dire la messe, je vis sur la crédence devant laquelle j'avais coutume de m'agenouiller pour faire mon action de grâces, un petit livre que j'eus l'impulsion d'ouvrir. Le premier mot qui frappa mes regards fut le nom de *Sion*. Je compris instantanément que ce nom biblique, tant de fois répété dans les psaumes, était celui qui caractériserait le plus exactement une œuvre vouée à ramener au bercail de l'Eglise les brebis d'Israël... Nous consacrâmes donc à Notre-Dame de Sion les dames et les néophytes ; et bientôt j'inscrivis avec bonheur sur les murs de notre premier sanctuaire cette parole du psalmiste : *Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.* »

Il avait fallu, en effet, dès 1844, songer à transférer dans un local moins exigü la jeune famille qui, selon toute apparence, allait grandir encore. Après maintes recherches, le choix s'était arrêté sur une maison située aux n^{os} 9 et 11 de la rue du Regard. Elle comprenait plusieurs corps de logis, une assez large cour, un jardin ; et diverses constructions devaient s'ajouter aux anciennes, à mesure qu'elles deviendraient nécessaires. Rien ne saurait dire le bonheur des néophytes, lorsqu'au mois de juin 1845, l'abbé Théodore bénit cette maison devenue la leur ! Lui-même, cessant d'habiter le presbytère des Missions étrangères, vint demeurer presque en face de son bercail.

A l'autorisation de conserver la Sainte Réserve

dans la chapelle inaugurée le 2 août, M^{sr} Affre joignit celle des saluts pour les dimanches et fêtes, ainsi que pour les cérémonies de baptême, en sorte que M^{me} Stouhlen pouvait dire : « Voilà donc le titre authentiquement sanctionné, et l'œuvre implicitement reconnue par l'autorité diocésaine. »

En jetant un coup d'œil rétrospectif sur cette première phase de la mission, elle écrivait, le 5 septembre 1846 : « Il y a aujourd'hui trois ans que M^{lle} Weywada et moi nous sommes arrivées à Paris, rue Plumet. Peu de jours après, nous avons deux catéchumènes internes. Depuis, leur nombre s'est élevé jusqu'à trente, et celui des catéchumènes du dehors à quatre-vingts ; daignent Jésus et Marie nous envoyer tous les enfants d'Abraham ! »

De nobles sympathies entouraient le néophytat ; on voyait se succéder à son autel les ecclésiastiques les plus distingués, attirés par le renom de son directeur et par le merveilleux ensemble de grâces répandues sur tant d'âmes régénérées. Le nonce apostolique, M^{sr} Fornari, voulut aussi le visiter ; et, profondément édifié de ce qui se révélait à ses regards, il désira en connaître à fond l'origine et l'objet. C'est pour satisfaire à ce vœu que l'abbé Ratisbonne lui remit, le 15 octobre 1846, un mémoire intitulé : *Considérations sur l'état actuel des Juifs en France*¹. Les pensées qui y étaient contenues étaient une semence ; et cette semence, déposée entre les mains de l'envoyé du Pape, ne demeura pas improductive.

¹ Restées d'abord inédites, ces *Considérations* ont été publiées plus tard avec peu de modifications, sous ce titre : *La Question juive*.

Mais, à côté des grâces spirituelles, les difficultés temporelles commençaient à se faire sentir. Il ne pouvait en être autrement dans une maison où, les admissions étant gratuites, il fallait que les offrandes de la charité chrétienne vinsent en aide au labeur personnel pour assurer le pain quotidien. Ces offrandes, discrètement demandées, étaient loin d'être nombreuses; et leur insuffisance, due en partie à l'ignorance du besoin, occasionnait des sollicitudes qui croissaient avec le nombre des néophytes. Loin de songer à le restreindre, le fondateur eût voulu l'étendre. « Ne nous décourageons pas du peu de secours qui nous arrive, disait-il, il est bon que les œuvres de Dieu soient exercées de la sorte. » Toutefois, vers le même temps, M^{me} Stouhlen accusait dans son journal, une pénurie extrême : « Nous manquons d'argent pour payer le boulanger et pour fournir aux premières nécessités de la vie. Que la Reine de Sion nous vienne en aide ! »

Pour alléger autant que possible le fardeau commun, l'abbé Ratisbonne ne s'épargnait en aucune manière. Au mois de novembre, il quitta le petit appartement qu'il habitait et résolut d'occuper deux chambres, basses et étroites, au-dessus de la loge du concierge, dans la maison du néophytat. Dans la situation précaire où l'on se trouvait, il fallait aussi renforcer le travail intellectuel et manuel. « Heureusement que la sainte Vierge est notre protectrice, disait M^{me} Stouhlen. Nulle entreprise n'autorise plus que la nôtre un haut degré de confiance, puisqu'Elle-même l'a inspirée à un de ses fils privilégiés. »

Le moment était proche où le néophytat, comme

tout ce qui est suscité pour devenir l'instrument du bien dans l'Eglise, devait être marqué plus encore du sceau de l'épreuve qui en assure la solidité et la perpétuité.

« Lors de l'acquisition conclue, rue du Regard, relate l'abbé Ratisbonne, je m'étais adressé à un notaire qui passait pour bon chrétien et en qui je plaçai une confiance aveugle... Je lui remis de la main à la main tous les fonds dont je pouvais disposer, afin qu'il soldât comptant le vendeur de l'immeuble. Quelle ne fut pas ma surprise quand j'appris, deux ans plus tard, que ce vendeur n'avait pas été payé!... Le notaire avait tout emporté, sans que j'eusse un papier pour constater ce qu'il avait reçu. Mon embarras fut extrême; jamais je n'avais été aux prises avec des affaires d'argent... Ce notaire avait entraîné un grand nombre de personnes dans sa faillite; il fut traduit en justice et il me fallut comparaître pour donner les explications qui m'étaient demandées. Ne possédant ni quittance, ni pièce quelconque, mon rôle dans cette affaire ne pouvait être qu'absurde.

« Le comble de ma peine était de me voir dénué de toutes ressources, et privé par là, du moyen de pourvoir à l'entretien des enfants que j'avais adoptés... »

Assuré de la constance inébranlable de M^{me} Stouhlen et de M^{lle} Weywada, l'abbé Théodore voulut sonder les dispositions de leurs compagnes. Il le fit, en venant, selon sa coutume, présider leur conférence hebdomadaire. Il leur rappela d'abord saint Vincent de Paul disant aux dames protectrices des Enfants trouvés : « Or, sus, Mesdames, la vie de ces

petites créatures est entre vos mains... » puis il ajouta qu'il avait à tenir un langage analogue aux dames de Sion, car une catastrophe venait de lui ravir son propre avoir et celui de son frère.

Fallait-il, en conséquence, abandonner la sainte entreprise qui s'annonçait si féconde ? Quant à lui, plutôt que d'en venir à cette extrémité, il ne reculerait devant aucun sacrifice. Le plus souvent, au cours de ses prédications, il n'avait point accepté d'honoraires ou les avait abandonnés aux pauvres ; à l'avenir, il recevrait tout, en considération de ses enfants, et tendrait, au besoin, la main pour elles. Les dépenses avaient été réduites, on les réduirait encore. D'ailleurs, il avait la certitude que les œuvres de Dieu s'affermissent d'autant mieux qu'elles sont plus dénuées de ressources terrestres. Mais il ne voulait pas imposer à ses collaboratrices les privations qu'il était disposé à affronter lui-même, et il déclarait libres de se retirer celles qui ne croiraient pas devoir en subir les rigueurs.

Une promesse de persévérance à toute épreuve répondit à ses paroles. A une ou deux exceptions près, les dames se montrèrent fidèles ; et l'adversité devint un ciment indestructible entre ces âmes généreuses.

Le cœur partagé entre la stupeur première et l'espoir que cette fidélité faisait renaître, l'abbé Ratisbonne avait hâte d'aller trouver son frère, et de concerter avec lui les mesures exigées par la situation. Il partit donc pour Laval, le 27 décembre. « J'appréhendais, dit-il, de révéler mon infortune au Frère Marie, qui s'intéressait non moins que moi au néophytat. Je n'oublierai jamais la sérénité

calme avec laquelle il écouta ma lugubre histoire. Il me conduisit au pied de la crèche, et me montrant la paille sur laquelle était couché l'Enfant Jésus, il me dit : « Voici notre trésor ». Il paraissait plus heureux que jamais, en me faisant comprendre que l'œuvre de Sion ne devait pas s'appuyer sur des ressources financières, et que, la sainte Vierge l'ayant elle-même suscitée, nous devons laisser entre ses mains maternelles le présent et l'avenir. »

« Après avoir parlé de ce pauvre notaire, écrivait le Frère Marie à M^{me} Stouhlen, nous sommes allés visiter l'Enfant-Dieu, que nous avons trouvé à peine couvert de quelques langes. Nous l'avons remercié avec de grandes consolations intérieures, de ce qu'il daigne nous dépouiller et nous rendre de plus en plus semblables à lui. Tâchons de lui ressembler surtout par une entière soumission à la volonté du Père céleste. Mon excellent frère m'assure que vous avez été calme et ferme, et je n'en suis nullement surpris. Soyez persuadée que toutes choses tourneront à la gloire de Dieu et à l'honneur de N.-D. de Sion. N'oublions pas que si nous avons pris pour armoiries une croix, nous avons au bas de cette croix un signe des miséricordes infinies⁴. »

De retour à Paris, l'abbé Ratisbonne put se convaincre qu'il n'avait pas épuisé la lie du calice courageusement accepté. On vint lui réclamer une hypothèque de dix-huit mille francs, prise sur l'immeuble, à verser avant la fin du mois, sous peine d'expropriation immédiate.

⁴ Le chiffre de Sion se compose en partie des insignes qui figurent au revers de la médaille miraculeuse : I M surmonté de la croix.

On était à la veille du 20 janvier 1847, l'abbé Ratisbonne ne pouvait, dans sa détresse, effectuer un remboursement à si bref délai. Mais au jour anniversaire du miracle, devenu la fête patronale de N.-D. de Sion, après avoir donné le baptême à six enfants d'Israël, en présence d'un auditoire que les tribulations du moment avaient attiré plus nombreux que jamais, il éleva la voix en faveur de son troupeau. Après le récit de la catastrophe, il ajouta : « Faut-il qu'une œuvre si belle, que Marie a marquée de son empreinte au jour dont nous célébrons l'anniversaire, faut-il que cette œuvre soit détruite ? Je vous en laisse juges ! Regardez les pauvres enfants qui entourent cet autel. Toutes ont été conduites ici par des voies merveilleuses : faut-il qu'elles retournent dans des milieux où elles perdront la foi que nous leur avons inculquée ? Faut-il voir arracher de notre cœur ces enfants pour lesquelles nous ressentons une tendresse inspirée par Dieu même ? Oh ! je vous en conjure, qu'il n'en soit pas ainsi !... »

De tels accents devaient toucher bien des auditeurs ; on y répondit par de généreuses offrandes. Assuré contre la crainte de n'avoir plus d'abri, le néophytat put donc continuer à vivre, mais dans les conditions d'une étroite pauvreté.

Les enfants n'avaient pu ignorer le coup qui venait d'atteindre leur paisible asile. « Dans nos lointains souvenirs, raconte l'une d'elles, je retrouve avec émotion celui du jour où *notre Père* (c'est ainsi que dès lors toutes appelaient l'abbé Ratisbonne) nous ayant assemblées, nous annonça, avec une grande tristesse, qu'il serait peut-être obligé de disperser son bercail, et qu'il fallait prier pour conjurer ce

malheur. Nous fûmes consternées : nous aimions tant notre Sion ! Certes, tout y était bien pauvre ; la nourriture était des moins recherchées ; on devait beaucoup travailler ; la classe n'était qu'un accessoire, encore la manquait-on quand l'ouvrage à livrer au dehors était pressé. Mais nous étions si heureuses dans notre vie de famille, entourées de tant d'affections, si bien encouragées et soutenues par un cœur de père que, pour rester, nous eussions accepté les privations les plus dures. »

C'est alors que le Frère Marie écrivait : « Les grandes infortunes, les grands périls, les grands abandonnements sont, dans la main du Tout-Puissant, des moyens assurés et des voies certaines pour mener aux grandes joies, aux grandes bénédictions, aux grandes victoires ». On allait bientôt expérimenter, en effet, que les biens perdus du côté de la terre sont compensés au centuple par l'effusion des dons du ciel.

CHAPITRE VII

La Première Communauté

1847-1850

Avec la grande épreuve de 1847, la période séculière de l'Œuvre avait pris fin ; l'Institut de N.-D. de Sion était créé.

Toutefois, le recrutement des coopératrices avait été, dès l'origine, l'une des grandes préoccupations de M^{me} Stouhlen. L'éclat du miracle de Rome avait prêté, il est vrai, un prestige attractif au catéchuménat ; mais en face des austères devoirs à remplir, tantôt la force morale, tantôt la force physique étaient défaillantes. L'entrée de nouvelles auxiliaires coïncidait presque toujours avec le départ de quelques anciennes, découragées par la lenteur des développements, « en sorte que, dit l'abbé Ratisbonne, je ne parvenais jamais à en compter une douzaine, ce qui était le comble de mon ambition. » Mais les défections ne le troublaient pas, « car, ajoute-t-il, le Seigneur, avant de marquer ses serviteurs et ses servantes du sceau de l'élection, les agile dans un van ; la paille s'envole, le grain reste. » Il ne songeait pas d'ailleurs à l'organisation d'une communauté proprement dite. « La pensée de former une Congrégation ne m'était jamais venue à l'esprit, affirme-t-il humblement, et si j'avais eu la présomption de m'y arrêter, je l'aurais rejetée comme une chose impossible. »

Cependant la sève fermentait peu à peu, sous l'action de la grâce, et se communiquait des dames aux néophytes. Deux des plus anciennes s'étaient consacrées à la très sainte Vierge, le 21 novembre 1845; c'étaient Elisa Wurmser (qui avait reçu au baptême le nom d'Alphonsine) et Ermance Samuel.

Celle-ci était la fille d'une fervente néophyte de Strasbourg que son mari avait chassée de sa demeure avec ses enfants, dès qu'il avait appris leur conversion. M^{me} Marc Samuel avait trouvé asile auprès de Mme Stouhlen et s'était dévouée dès lors au catéchuménat.

A défaut des vœux que l'abbé Ratisbonne refusait de permettre, Mme Stouhlen et ses compagnes demandaient à se lier par une consécration qui donnât à leur union une garantie de stabilité; et la vie de communauté, avec ses degrés hiérarchiques se formait en quelque sorte d'elle-même. La différence d'éducation première avait promptement marqué deux catégories distinctes. On ne voulait pas de personnes à gages dans la maison de Dieu; il fallait donc, pour les travaux matériels, des coadjutrices qui secondassent les Dames appliquées à la direction et à l'enseignement. Ensuite on en vint à adopter un costume uniforme, bien que séculier, auquel s'ajouta un crucifix suspendu sur la poitrine.

Le 30 mai 1846, vigile de la Pentecôte, la remise de ce crucifix avait été l'objet d'une cérémonie touchante; en la terminant, la nouvelle phalange avait promis, en face du tabernacle, « de mettre tout le zèle possible à la conversion du peuple juif; de vouer son temps, ses souffrances, sa vie entière à lui procurer le salut par la connaissance de l'Évangile,

et de n'avoir d'autre pensée, d'autre mobile, que l'amour et la gloire de Dieu. »

« L'esprit religieux s'introduisait en quelque sorte spontanément parmi ces âmes d'élite, dit leur directeur ; je ne pouvais méconnaître que l'impulsion venait d'en haut ; c'était évidemment la sainte Vierge qui voulait la famille de Sion ; et plus d'une fois, je constatai que les choses s'organisaient d'autant mieux que je n'y mêlais pas mon activité personnelle. »

Quelques années avaient suffi pour démontrer le peu de fonds à faire sur des éléments flottants et disparates ; et les Dames étaient d'avis que les choses changeraient de face si leur petit groupe se constituait en véritable communauté.

L'abbé Ratisbonne consentit enfin à leur donner une suite de conférences pour les initier aux principes de la vie religieuse. Passant en revue les divers instituts fondés depuis le commencement de l'Eglise, il leur montra comment chacun reproduit une des divines vertus du Sauveur et possède une physionomie qui le distingue. « Pour vous, disait-il à ses enfants, ce doit être l'amour compatissant de Jésus pour Israël et son zèle à l'attirer afin de le convertir. Ayez toujours devant les yeux que c'est de ce peuple que Jésus-Christ est sorti ; que la très sainte Vierge est une fille de ce peuple ; que les dix mille hommes convertis par saint Pierre étaient Juifs ; que les apôtres qui ont propagé l'Evangile étaient Juifs, et que l'adhésion des Juifs à la foi chrétienne sera pour l'Eglise, d'après les prophéties, le signal du plus beau triomphe. »

Quelques jours après la banqueroute qui avait mis en péril l'existence du catéchuménat, l'abbé

Ratisbonne recevait une indicible consolation : un Bref apostolique, daté du 15 janvier 1847, lui était adressé par le Souverain Pontife Pie IX ! Ce Bref, qui accordait de précieuses indulgences aux membres actuels et futurs de sa pieuse communauté, devait, seize ans plus tard, à titre de Bref laudatif, accélérer l'approbation solennelle donnée par le même Pontife à l'Institut et à la Règle de N.-D. de Sion.

L'un et l'autre étaient encore en formation. C'est seulement en décembre de cette même année que l'abbé Théodore, ayant présenté la Règle à l'examen de M^{sr} Affre, eut le bonheur de la voir approuvée et la maison de N.-D. de Sion insérée, parmi les communautés autorisées, dans l'ordo diocésain. La fête du 20 janvier 1848 ajouta encore aux grâces reçues par la présence de l'Archevêque qui se dit heureux de célébrer le saint sacrifice, en cet anniversaire, dans la petite chapelle de la rue du Regard, et qui s'invita lui-même à revenir conférer les baptêmes fixés à l'après-midi ; touchant témoignage de bienveillance pastorale de la part du Prélat qui allait, sitôt après, recevoir la couronne du martyr !

Rien ne s'opposait donc plus au désir ardent qu'avaient M^{me} Stouhlen et ses compagnes de s'engager par vœu au service de Dieu ; ces vœux furent prononcés le 8 septembre 1848, entre les mains de leur Père vénéré, à la suite d'une retraite prêchée par le Père de Ponlevoy.

L'année suivante, le cérémonial des prises d'habit fut arrêté, tel qu'il a été observé depuis. Ce ne fut plus alors dans la salle de communauté, mais devant l'autel qu'elles s'accomplirent, toujours dans les conditions de simplicité affectionnées par le fondateur.

La périodicité des vœux apparaît, dans sa première application pratique, en 1850. La Mère Sophie Stouhlen fut seule admise à prononcer des vœux perpétuels ; les autres sœurs émirent les leurs pour cinq ans, ou ne formulèrent que des vœux annuels.

Vers la fin de cette même année, leur Père promulgua, sous le titre de « Pratique du Règlement », un ensemble de sages prescriptions qui eurent force de loi jusqu'en 1865, époque à laquelle le Directoire les remplaça. « Ce Directoire, écrit-il dans une préface datée de 1872, ne contient aucune disposition nouvelle. Il n'est que l'épanouissement de la petite Pratique réglementaire qui a été en vigueur pendant une vingtaine d'années à N.-D. de Sion, alors qu'il n'y avait pour ainsi dire aucune règle écrite. Car, à l'époque primitive de la Congrégation, la simple obéissance tenait lieu de Directoire, et grâce au bon esprit des supérieures, grâce à la soumission filiale des religieuses, un ordre parfait s'était établi. »

Les secousses de 1848, en exerçant, quant au temporel, un contre-coup inévitable sur la situation du néophytat, n'empêchèrent pas son développement au sein de la pauvreté et du silence ; tandis que les enfants offraient leurs prières pour la pacification de la France, l'abbé Ratisbonne s'employait à y contribuer par le dévouement sacerdotal. Ce que fut alors son apostolat, il est facile de le conjecturer par un passage de sa correspondance. « Imaginez, dit-il, un pauvre prêtre placé au milieu d'un millier d'hommes détenus dans les forts ou revenus d'exil, et chargé en même temps de pourvoir au spirituel de

N.-D. de Sion ; puis le collège Stanislas⁴ ; puis N.-D. des Victoires, enfin la station de l'Avent qu'il a dû prêcher à la Madeleine, sans parler des incidents et de l'imprévu !... » Et à son frère, qui l'invitait à aller se reposer auprès de lui, à Laval, il ajoutait : « Je crois qu'un coup d'épéon ferait plutôt partir de la place des Victoires le cheval de Louis XIV que non pas ma personne, tant je me trouve incrusté et enclavé dans mes austères fonctions. »

Une sérieuse atteinte du choléra qui sévissait alors à Paris, vint enrayer ses pieux excès, et ajouter à ses souffrances personnelles l'appréhension du danger qui menaçait ses enfants. L'épidémie ne fit qu'une seule victime : une des plus anciennes néophytes, bonne et pieuse, mais très disgraciée de la nature, fut emportée du matin au soir. L'abbé Ratisbonne, à peine convalescent, vint l'administrer et suivit jusqu'au cimetière le pauvre convoi de la jeune fille. Cette mort, si prompte, bien qu'on n'en dit pas la cause, laissa au petit troupeau une pénible impression et les angoisses du bon pasteur redoublèrent. Peu habituées à voir la tristesse empreinte sur ses traits, les enfants l'interrogeaient du regard ; et répondant à leur pensée, il se bornait à dire : « Ah ! vous ne savez pas ce qu'est le cœur d'un prêtre et d'un père ! »

Les soucis matériels restaient accablants. « L'esprit du monde ne comprend pas l'œuvre de la régénération d'Israël, disait la Mère Sophie Stouhlen. La plupart des personnes qui pourraient nous

⁴ L'abbé Ratisbonne y remplit pendant quatre ans la charge d'Aumônier, lorsque son ami, l'abbé Goschler, en fut devenu directeur.

assister, ont le cœur fermé pour l'ancien peuple de Dieu ; elles n'admettent pas qu'on s'en occupe. » On s'étonnait que la charité et la bienveillance pussent remplacer l'animadversion à l'égard des Juifs et même des catéchumènes. « C'est l'œuvre de Dieu, reprenait la Supérieure avec une foi admirable. Moins nous aurons de secours humains, plus ce Dieu puissant viendra à notre aide. »

En fait, l'assistance d'en haut fut palpable. La Communauté s'exerçait aux futurs sacrifices de l'apostolat par la vaillante acceptation d'une vie pauvre et mortifiée. Aucun genre de dévouement ne rebutait les courages. L'étude était menée de front avec les plus humbles travaux. Une sainte joie animait tout l'ensemble, et, par l'intermédiaire de quelques cœurs amis, la Providence se montrait secourable aux heures de détresse.

On avait commencé, malgré l'étroitesse du local, à réunir plusieurs élèves internes ; on leur adjoignit quelques néophytes, prises parmi les plus intelligentes. Ce pensionnat naissant reçut un costume et un règlement différents de ce qui existait au néophytat ; il devait avoir une formation spéciale, mais un esprit identique.

C'est ainsi que « le Seigneur pose des jalons sur la route des miséricordes, écrivait l'abbé Théodore, le 16 février 1849 ; le moment viendra où les branches de Sion s'étendront de tous côtés. Mais les choses de Dieu ne marchent pas au gré des impatiences humaines ; l'homme est toujours pressé parce que sa vie est courte, Dieu a l'éternité devant Lui. »

La prudence faisait craindre au fondateur de

hâter l'extension des œuvres aux dépens de leur solidité; et, bien que des ouvertures lui fussent venues de Dijon, de Bordeaux et de Bayonne, de Bruxelles et d'Amsterdam, voire même de Tunis et d'Alger, il les avait ajournées, ne jugeant pas assez nombreux ni suffisamment préparé le personnel dont il disposait alors

L'indication attendue pour étendre un premier rayon fut donnée en 1847, par une offre qui n'était en elle-même ni attrayante, ni brillante. L'abbé Théodore l'accepta néanmoins, parce qu'il y vit une entrée à des rapports possibles avec les Juifs d'Alsace auxquels il désirait vivement faire du bien. Il s'agissait de prendre la direction d'une école, ouverte par un riche industriel, M. Kestner, pour les enfants des nombreux ouvriers de ses fabriques. Deux maîtresses étaient demandées. L'abbé Ratisbonne les accrédita auprès de l'évêque de Strasbourg en termes qui montrent clairement le but qu'on se proposait. « Monseigneur, disait-il, je prends la confiance de recommander à votre bienveillance deux de mes filles spirituelles qui vont à Thann, pour y tenir une maison de charité. L'une, M^{lle} Weywada, est de Strasbourg; l'autre, M^{lle} Marie Heumann, est munie d'un diplôme de l'Université de France. Il semble que la Providence nous ait ménagé elle-même cet accès en Alsace. Qui sait si Dieu ne se servira pas de ce faible germe pour offrir un abri à plusieurs enfants d'Israël? »

Cette mission inaugurerait, pour la famille sionienne, l'ère des séparations qui devaient bientôt se multiplier. Le sacrifice était grand pour la Mère Louise Weywada, associée depuis tant d'années aux

travaux de son saint guide ; il l'était aussi pour sa compagne, récemment admise dans l'Eglise et dans la communauté. Toutes deux quittaient l'affluence des biens spirituels, la consolation des fréquents baptêmes, pour aller dans l'isolement d'une campagne instruire des enfants incultes et peu préparés à correspondre à leurs soins. Mais c'était pour sauver ces âmes et neutraliser, s'il était possible, l'action de l'hérésie et de la libre pensée, propagées par ceux-là mêmes qui faisaient appel au dévouement catholique.

Le chef de la fabrique, tout protestant qu'il était, comprenait qu'elles ne pouvaient séparer l'enseignement religieux de l'enseignement scolaire. Mais sa femme, bien que née catholique, avait fait table rase de toute croyance. Ce ne fut donc pas sans peine que les prières, l'histoire sainte et le catéchisme obtinrent leur insertion au programme tracé. La population ouvrière était bonne et simple, et la mission prit graduellement de la consistance. Cependant la patience devint de plus en plus nécessaire ; l'action religieuse exercée par les Sœurs ne cadrait pas avec les intentions des directeurs qui jugeaient leur but outrepassé. La pensée d'interrompre cet essai avait déjà été examinée, lorsqu'une exigence à laquelle il était impossible de satisfaire dans la composition du personnel, amena l'abandon de Thann en septembre 1849.

Un autre champ d'action allait s'offrir.

M. l'abbé Annat, curé de Saint-Merri à Paris, insistait auprès de l'abbé Ratisbonne pour obtenir l'ouverture d'un externat destiné aux enfants de la classe moyenne. Ce projet, loin de s'écarter du but de

l'œuvre, était de nature à y concourir, car le faubourg Saint-Martin, dans lequel est située cette paroisse était, à cette époque, le quartier général des Juifs.

Un établissement déjà formé rue Michel-le-Comte, fut d'abord cédé aux religieuses. La Mère Rose Valentin en devint supérieure.

Née à Strasbourg, le 9 novembre 1816, elle se distinguait par son intelligence et son énergie, unies à un dévoûment que servait une activité très grande. Elle avait puisé au contact d'une mère formée sur le modèle de la femme forte, un sens pratique et organisateur, qui devait rendre son concours utile entre tous au développement de l'œuvre de Dieu. Elle avait environ trente ans lorsque, brisant les entraves qui la retenaient dans sa nombreuse famille, elle vint se joindre aux généreuses chrétiennes groupées au catéchuménat et leur apporta l'entrain d'un zèle que rien ne devait ralentir.

« Tout dépendra de l'humilité de vos débuts, lui dit l'abbé Théodore, en la chargeant de la fondation de Saint-Merri. Organisez le spirituel et le personnel; plus tard, vous penserez au matériel... Les meubles les plus précieux, ce sont de saintes et humbles religieuses. »

La petite colonie quitta la Maison Mère le 24 septembre 1849. Les Sœurs, après l'assistance au Saint Sacrifice, placèrent sur une charrette leurs lits, une petite table, un peu de linge, quelques ustensiles de cuisine, et partirent si simplement et si pauvrement que, selon le désir de leur Père, « personne, rue du Regard, n'eût pu croire qu'elles déménageaient ni, dans le quartier Saint-Martin, qu'elles

emménageaient ». La Supérieure n'emportait que cinq francs pour subvenir aux nécessités premières. Mais son abandon à la Providence fut bientôt récompensé.

« Mère Rose, disait une des Sœurs, possède une force d'attraction qui grouperait à ses côtés une ville entière » Elle acquit sur les enfants un ascendant qui, peu à peu, gagna les familles, et elle se concilia la confiance à tel point que, dès la première année, le nombre des élèves s'éleva de trente-six à une centaine. Trois mois plus tard, l'abbé Annat, ravi du bien qui s'opérait, obtint de l'abbé Ratisbonne l'ouverture d'un second externat, rue Pastourel. Mais cet excellent pasteur étant venu à mourir, les conditions d'existence furent modifiées ; et les Sœurs, privées de secours spirituels, et ne trouvant pas de logement convenable, durent se retirer.

Leurs labeurs de sept années n'avaient pas été stériles ; ils les avaient mises en contact avec plus de quarante familles juives, et ces rapports n'amenèrent pas moins de vingt-six baptêmes.

L'essai des externats fut un acheminement vers des fondations définitives et de plus grande importance. Dieu, qui réservait les missions lointaines au zèle apostolique des Filles de Sion, leur en avait, selon le vœu du fondateur, ménagé l'apprentissage. En dilatant leur sphère d'activité au delà du Néophytat, il entendait leur faire comprendre que l'éducation de la jeunesse chrétienne ferait partie des œuvres de la Congrégation.

Le nombre des religieuses et des enfants réunies rue du Regard s'était, à cette époque, sensiblement accru ; le pensionnat aussi bien que le néophytat

souffrait du manque de place qui rendait tout développement impossible, et on avait cherché un plus vaste espace, sans toutefois aboutir, tant les prix demandés étaient disproportionnés avec les ressources.

Au mois de juin 1850, la Supérieure des Sœurs de Bon-Secours avait confié à la Mère Sophie Stouhlen qu'un homme riche et distingué était venu lui offrir une propriété située près de Corbeil, à charge d'y ouvrir, avec un pensionnat, une école gratuite pour les enfants pauvres du pays. Les Sœurs de Bon-Secours, vouées au soin des malades avaient décliné cette offre, mais avaient tourné vers Sion, avec un bienveillant intérêt, les charitables vues du donateur.

On n'osait guère compter sur une suite à cette ouverture, quand l'abbé Ratisbonne reçut la visite de M. Alexis Revenaz, un des administrateurs des Messageries Nationales. « Je ne l'avais jamais vu, dit-il, et je ne le connaissais d'aucune manière. C'était un homme du monde, dont le langage n'indiquait pas l'habitude des pratiques religieuses, mais qui laissait entrevoir un cœur droit et loyal. Il déploya sur ma table une feuille contenant le plan de ses terres. Je pensai qu'il allait me proposer une vente, et je lui dis que la Communauté n'était pas assez riche pour se payer une maison de campagne. — « Ce n'est pas d'une vente qu'il s'agit, me dit-il, c'est un don que je vous offre. » — Une proposition de ce genre me parut si extraordinaire que je me permis de demander des explications à mon généreux interlocuteur. Il me confia alors que, pressé de fonder quelque œuvre de bienfaisance, en mémoire de la digne femme qu'il venait de perdre, il avait

résolu de donner sa propriété de Grandbourg à une communauté qui eût des garanties de stabilité sérieuses. Il avait consulté à cet égard l'archevêque de Paris, M^{sr} Sibour, et d'après son conseil, concordant avec l'indication des sœurs de Bon-Secours, il s'adressait à N.-D. de Sion. »

Profondément touché de ces paroles, l'abbé Ratisbonne engagea M. Revenaz à parcourir avec lui les classes et les ouvriers du néophytat. Depuis longtemps, on y demandait à Dieu le bienfait d'une maison de campagne ; et ce jour-là même, deux cierges brûlaient à cette intention dans la pièce principale, où le travail s'entremêlait au chant et à la prière.

« Pourquoi priez-vous, mes enfants ? demanda l'abbé Ratisbonne, en entrant avec M. Revenaz.

— Mon Père, répondit l'une d'elles, pour que Dieu nous donne une maison de campagne. — Et pourquoi encore ? — Pour les personnes qui nous la donneront. »

« Rien de tout cela n'avait été préparé, remarque M^{me} Stouhlen qui a noté ces détails ; et M. Revenaz, très satisfait de tout ce qu'il voyait, fut frappé de la coïncidence de sa visite avec l'objet des prières interrompues par son arrivée. »

Vers la fin de juin, l'abbé Ratisbonne se rendit à Grandbourg avec quelques religieuses. Dans un vaste terrain, enclos de murs, étaient les restes d'un ancien château, des bâtiments de ferme, une basse-cour, des champs ensemencés, et deux parties boisées, encadrant une magnifique allée dont l'aspect enchantait les visiteurs. Assis sur un plateau qui domine la Seine, le vieux domaine, dont l'horizon s'étend d'un côté sur des plaines bien cultivées et de

l'autre jusqu'à la forêt de Sénart, reflète dans son ensemble, le calme et la sérénité du ciel. « Dieu aime ce pays », se plaisait à dire l'abbé Ratisbonne. Lui aussi l'aima; et dès sa première visite, il eut l'inspiration d'y fixer le lieu de sa sépulture.

La Mère Louise Weywada, nommée supérieure de la fondation, se montra admirable d'entente et de prudence. La tâche était d'autant plus laborieuse qu'il fallait simultanément créer une maison d'éducation sur un point où les communications avec les centres populeux sont difficiles, et faire face, avec des moyens limités, aux exigences d'une petite exploitation agricole.

« Si j'étais prophète, disait l'abbé Théodore, j'annoncerais que Grandbourg, né de la Providence et soutenu par la croix, prendra un grand essor et se couvrira de fruits. » Désormais, quand la prédication ou de lointains voyages ne le retiendront pas, c'est le plus souvent entre Paris et Grandbourg qu'il partagera son ministère. A dater de 1852, combien de retraites n'a-t-il pas données à ses filles des deux maisons réunies ! « Jamais, disent les souvenirs du temps, sa parole ne semblait plus saintement inspirée; elle laissait dans les âmes une trace profonde, et ces huit jours, enveloppés de silence, étaient des jours de rénovation et de bonheur. »

Trois ans après l'installation, Dieu mit au cœur de M. Revenaz la pensée de compléter son œuvre, en remplaçant par une chapelle, placée sous le vocable de sainte Mathilde¹, le petit sanctuaire provisoire devenu trop étroit; et quand, en 1856, la Mère Louise

¹ En mémoire de M^{me} Mathilde Revenaz.

quitta Grandbourg pour une autre sphère de dévouement, la communauté comptait vingt-trois religieuses, le pensionnat plus de soixante élèves, un nouveau bâtiment s'élevait sur les constructions primitives, l'estime et la confiance du dehors étaient acquis à la maison.

A l'extrémité de la grande allée de tilleuls, une jolie statue de la sainte Vierge avait été posée en témoignage de perpétuelle gratitude; et l'abbé Ratisbonne établit, en souvenir de la fondation providentielle de Grandbourg, que le *Magnificat* serait chanté ou psalmodié, par ses filles, tous les samedis, après la messe, « en l'honneur de Marie et en reconnaissance des grâces reçues par son entremise. »

Une des clauses de la donation avait été que les religieuses ouvriraient une école gratuite et visiteraient les malades pauvres du village. En raison de l'éloignement, M. Revenaz demanda le transfert de l'école dans un autre local, à égale distance entre la communauté et l'extrémité du village d'Evry, et proposa qu'un ouvroir y fût annexé. Cette dernière œuvre ne fut exécutée que plus tard, par les soins de sa fille, M^{me} Lucie Pastré. Elle y adjoignit un asile et enfin, en 1869, un oratoire dans lequel les religieuses obtinrent la faveur de posséder le Très Saint Sacrement. Depuis l'année précédente, la petite mission d'Evry était devenue distincte de celle de Grandbourg.

Restée, par les conditions de son existence, la plus humble maison de la Congrégation, elle eut toujours une part de choix dans les sollicitudes du fondateur. « Ce qu'il y a d'immuable dans mon cœur, c'est la tendre dilection que je vous porte », écrivait-il un

jour aux sœurs attachées à cet asile des petits et des pauvres.

Comme en ces temps lointains, il leur redit encore : « Ma pensée et mes bénédictions continuent de planer sur vous. » Comme jadis aussi, la bienfaisante famille demeure fidèle aux traditions d'une charité que rien ne lasse, et grâce à laquelle le bien se perpétue, sous toutes ses formes, autour des filles reconnaissantes du R. P. Ratisbonne.

CHAPITRE VIII

Période Apostolique

1842-1853

Ce serait donner une idée imparfaite du ministère de l'abbé Ratisbonne que d'en borner l'exposé à la formation de sa famille religieuse. La période de 1842 à 1853 le vit au contraire mener de front, avec les sollicitudes de sa mission spéciale, l'activité d'un apostolat qui eût suffi à l'absorber. « Avant d'être un fondateur d'ordre, témoigne un de ses panégyristes¹, l'abbé Théodore fut un prédicateur infatigable autant que puissant. Dieu avait jeté dans cette intelligence comme dans ce cœur, l'intuition des hautes doctrines. Il s'était levé, en quelque sorte, complètement armé pour la prédication. »

Sa parole, nourrie des textes sacrés, s'allumait au foyer d'une ardente prière, et c'est bien de lui qu'on eût pu dire : « Là où règne le saint amour, il n'y a pas seulement lumière dans l'intelligence et flamme dans le cœur, mais toute la vie de l'homme n'est qu'une image, un éclat de l'amour... »

C'est dans la chaire de N.-D. des Victoires qu'il parut d'abord. Aux fonctions de l'Archiconfrérie, aux conférences dominicales de l'Avent et du Carême, s'ajoutèrent bientôt des prédications simultanées en d'autres paroisses. A qui s'efforçait de

¹ M^{re} Doublet, évêque d'Arras.

modérer son zèle, il répondait : « Vous ne devez pas désirer que je me repose sur la terre, mais que je travaille pour le ciel. » Il passait des journées entières au confessionnal, insouciant de la surcharge, parce que « la joie de l'âme fait la santé du corps », mais avide de prières qui allégeassent sa responsabilité.

L'année 1842 avait donné à son ministère une extension à laquelle le miracle de Rome n'était pas étranger. Dans les dix années qui suivirent, il ne prêcha pas moins de seize grandes stations dans les églises de Paris ; N.-D. de Lorette, Saint-Merri, Saint-Philippe du Roule, Saint-Sulpice, Saint-Roch, Saint-Vincent de Paul, Saint-Etienne du Mont, la Madeleine, Saint-Louis d'Antin, l'entendirent à diverses reprises. « Quand je suis fatigué, la sainte Vierge me relève, assurait-il. Il est vrai qu'en considérant ce que font plusieurs autres prêtres, je rougis d'oser prononcer le mot *fatigue*. Les soldats, les ouvriers, travaillent toute l'année, et ils ne se plaignent guère, tandis que nous, lâches serviteurs de Dieu, nous nous plaignons au moindre surcroît... » — Et celui qui se taxait ainsi de tiédeur au service du divin Maître, ajoutait aux grandes stations de l'année, des neuvaines, des octaves, des triduums, des retraites, de nombreux panégyriques de saints, des sermons de charité plus nombreux encore, sans parler des services qu'il était toujours prêt à rendre aux communautés.

On l'appelle à Tours, puis à Nevers. A Dijon, dans l'église Saint-Michel, il prêche l'Avent de 1844. « Un journal universitaire m'attaque, écrit le prédicateur, un autre me défend, un troisième m'encense.

et rapporte tout au long chaque sermon; c'est une petite bataille à laquelle je reste indifférent ». Les Juifs, mêlés ostensiblement à ses auditeurs, n'étaient pas étrangers à ce déploiement d'impressions contradictoires.

Le carême de 1845 l'amène à Versailles; et le mois de Marie suivant lui est demandé par M^{gr} Raess, évêque de Strasbourg, L'année précédente, ce prélat avait donné à l'abbé Théodore une marque significative de confiance et d'estime en lui conférant le titre de chanoine honoraire de sa ville natale. D'autre part, les procédés délicats de l'évêque n'avaient pas peu contribué à la pacification des cœurs dans la famille du saint prêtre.

A cette époque, le mois de Marie n'était point encore universellement célébré; l'abbé Ratisbonne prit les devants pour qu'il eût lieu avec une pompe exceptionnelle. « Je voudrais, Monseigneur, écrivait-il, que la reine et patronne de votre cathédrale reçût de dignes hommages en cette circonstance. De mon côté, j'apporterai tout mon zèle, ma vie s'il le faut.. Je me propose de prêcher chaque soir, à l'exception d'un jour par semaine. Je compte beaucoup sur Votre Grandeur pour le succès de cette station; à moi seul, je suis bien faible; il faut que les chants, les fleurs, les lumières qui environnent la statue de la sainte Vierge, aient au moins autant d'attraits que les instructions... »

Accueilli par son évêque avec une affabilité paternelle, l'abbé Ratisbonne, qui s'attendait « à être vilipendé », ne rencontra que des visages bienveillants. Son vieil oncle même eut pour lui d'affectueux égards. « J'ai commencé à faire connaître à ma

famille l'œuvre de N.-D. de Sion, écrit-il. Le bien qu'on fait à nos chères enfants l'a touchée. La vocation de mon frère Alphonse opère son effet doucement. L'irritation a cessé; il ne reste qu'une admiration et un étonnement qui augmentent à mesure que le temps et les faits justifient le miracle. »

« Rendez grâces à Dieu, mande-t-il à ses filles le 10 mai, le mois de Marie semble remuer la ville. » Plus tard, rassurant un néophyte qui avait craint l'hostilité des Juifs, il ajoute : « Vous avez donc pensé qu'ils me lapideraient!Au contraire, beaucoup assistent à mes sermons; et si cela continue, je ne désespère pas d'en gagner quelques-uns à Jésus-Christ. »

La clôture de ce mois béni fut des plus ferventes « Il est temps que je m'en aille, écrivait l'orateur après d'émouvants adieux, autrement on ne me laisserait plus partir. » Toute trace des dissentiments anciens avait disparu, au contact d'une charité toute communicative, et de cette exquise amabilité « qui fut en l'abbé Ratisbonne un merveilleux agent d'apostolat¹ »

L'année 1845 s'acheva à Bordeaux avec un succès exceptionnel. L'enceinte de la cathédrale était devenue trop étroite et les Juifs s'y comptaient par centaines. « Je viens d'apprendre que le grand rabbin a fait une défense publique d'assister à mes prédications, annonçait l'abbé Théodore; cela me fait espérer qu'on y viendra en plus grand nombre qu'auparavant². »

¹ Eloge funèbre de M^{re} Ratisbonne, par l'abbé d'Angely.

² Lettre du 4 décembre à M^{me} Stouhlen.

Le fait est que dans chaque ville, une sorte d'aimant mystérieux attirait vers sa chaire, ceux auxquels l'avait jadis uni le lien d'une même religion. On eût dit qu'il leur fallait le contempler de leurs yeux et l'entendre de leurs oreilles, pour se convaincre que l'homme dont la voix proclamait avec tant de conviction et d'amour la divinité de Jésus-Christ, était bien le même qui, naguère, avait siégé au premier rang parmi eux.

M^{sr} Donnet voulut, avant la fin de la station, que le prédicateur fût solennellement installé chanoine honoraire de la cathédrale; et le 29 décembre, l'abbé Ratisbonne quitta Bordeaux, s'arrachant avec peine « à tant d'amis, à tant d'enfants et de belles âmes ». ainsi qu'à la demeure hospitalière de l'abbé de Salinis.

Deux mois après, il prêchait à Cambrai; nulle part, il n'avait vu un si grand concours au tribunal de la pénitence.

Invité par M^{sr} Level, supérieur de Saint-Louis des Français et son ami des anciens jours, l'abbé Théodore eut la consolation de prêcher le carême à Rome en 1851. C'était la seconde fois qu'il s'y rendait, mais il ne connaissait pas encore Pie IX. Lorsqu'il arriva le 1^{er} mars, après un long voyage et une pénible traversée, le Pape avait déjà béni au Vatican, dans la Salle du Trône, les cent cinquante prédicateurs qui parlaient en toutes langues chaque jour et se partageaient la Ville éternelle.

Bien que l'abbé Ratisbonne eût été représenté dans cette assemblée par M^{sr} Level, il n'en tenait pas moins à recevoir plus immédiatement la bénédiction pontificale. Elle lui fut donnée dans l'au-

dience qu'il obtint le 9 mars. La station quadragesimale commençait ce jour-là et paraissait ne pas devoir ressembler à celles qui avaient précédé.

Selon la coutume romaine, le prédicateur français ne se faisait entendre que le dimanche et deux fois par semaine. L'abbé Ratisbonne eut à surmonter, de prime abord, une grande appréhension. « Jamais je n'ai eu plus besoin de secours, mandait-il à son frère ; j'ai à prêcher devant l'assistance la plus distinguée de l'Europe, non point par le nombre, mais par le mérite, la science, la qualité ; je suis effrayé de ma tâche, et je dis avec le prophète¹ : *A-a-a ego puer sum !* »

Mais, dès la seconde semaine, sa parole prit un vivant essor. La belle et vaste église présentait une étonnante diversité de costumes et de conditions, parmi lesquels Frères et frocs de toutes couleurs mêlaient leurs nuances aux brillants uniformes de l'armée d'occupation. « Mais, disait l'abbé Théodore, ce n'est là qu'un coup d'œil extérieur ; l'essentiel, c'est le fruit que les âmes remporteront avec elles. »

Ce fruit fut manifeste au cours et à la fin de la retraite pascale. Le nombre des communions atteignit le double des années précédentes.

C'est à l'autel de Saint-André *delle fratte* que le prédicateur avait sollicité lumière et force pour son ministère, et rarement il avait senti davantage l'assistance surnaturelle. Là encore, il avait prié pour Sion et puisé de nouvelles espérances pour le salut d'Israël. A sa première audience, Pie IX l'avait

¹ Jérémie.

* *Je suis enfant, je ne sais point parler.*

longuement entretenu de ce qu'il comptait faire pour renverser les barrières toujours subsistantes entre les Juifs de ses Etats et la société chrétienne. « Mais, avait ajouté le Pontife, le peuple qui a si longtemps demandé cet affranchissement, n'en a plus voulu quand on le lui a accordé. » De fait, les Juifs, désormais libres de demeurer où bon leur semblerait, continuaient de s'entasser au Ghetto ; ni eux ni les chrétiens de Rome n'étaient mûrs pour ce nouvel ordre de choses.

Le 27 avril, l'abbé Ratisbonne, dans une dernière audience, reçut du Saint Père de grandes bénédictions, accompagnées de paroles encourageantes et se vit confirmer la mission donnée par Grégoire XVI.

Il avait rapporté de son premier voyage la décoration de Saint-Sylvestre ; à ce deuxième séjour, ce fut le titre de *missionnaire apostolique* que Pie IX lui octroya de son propre mouvement. Ce titre était alors très rare, « et, disait le vrai fils de l'Eglise, c'est le seul qui s'accorde avec mes goûts, mes pensées et ma vocation ». Toute sa vie, il le préféra à d'autres, comme le lien qui l'attachait plus étroitement au Saint-Siège.

Sa dernière station quadragésimale, au dehors de Paris, fut pour Amiens en 1852. Deux mois à passer entre M^{sr} de Salinis qui lui donna le titre de Vicaire Général honoraire, et l'abbé Gerbet, futur évêque de Perpignan, c'était une attrayante perspective ; mais dans cette ville si chrétienne, où abondaient les communautés et les bonnes œuvres, où venaient de passer le Père de Ravignan et l'abbé Combalot, la tâche était facile, et l'abbé Ratisbonne eût mieux

aimé l'évangélisation laborieuse de centres moins favorisés.

M^{sr} Dupont des Loges, en 1848, lui avait ouvert le palais épiscopal de Metz, pour la neuvaine de l'Assomption et lui avait exprimé le désir d'implanter l'œuvre de Sion dans son diocèse où les Israélites, bien disposés, fréquentaient les écoles chrétiennes.

On l'avait vu à Boulogne, à Marseille, à Nancy, en Belgique où de nombreux sermons de charité l'avaient amené, à Bruxelles, à Gand, à Namur, à Liège, à Louvain, etc.

L'abbé Ratisbonne n'a pas laissé de sermons écrits. Il parlait de l'abondance du cœur, tout en s'encadrant d'une pensée maîtresse, prévue et méditée d'avance, comme le prouve un recueil de près de deux mille plans laissé dans ses papiers. Pénétré de l'esprit de Dieu, il avait pour ardent désir d'allumer dans les âmes « le feu que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre ». — « Le motif de chaque œuvre de Dieu, disait-il, c'est l'amour ; le mobile de chaque action de l'homme doit donc être l'amour. »

C'est dans la solitude et le recueillement qu'il trouvait le secret de se retremper lui-même et d'enrichir le trésor spirituel qu'il distribuait ensuite sans compter. Tantôt c'est aux retraites ecclésiastiques qu'il s'associe ; tantôt c'est à Saint-Acheul, au scolasticat de Laval, à N.-D. de Liesse, à N.-D. de Verdélais qu'il se retire ; ou bien il se renferme dans un couvent de Trappistes, dans l'espoir, hélas ! déçu, d'y être plus isolé et plus inconnu. Constamment il demande aux prières des Carmélites aussi bien qu'à celles de ses filles, le point d'appui dont il a besoin, car, déclare-t-il, en relevant bien haut la vocation

des âmes consacrées à Dieu : « les religieuses, par leur oraison, prêchent avec le prédicateur, combattent avec le soldat, enseignent avec le docteur, triomphent avec le martyr. »⁴

Baptêmes, abjurations, instruction des catéchumènes, direction des personnes du monde, complétaient à Paris le cadre de son actif ministère. En ces années de grâces, on vit, au témoignage des archives de l'époque, des familles entières demander le sacrement régénérateur. L'abbé Ratisbonne était le ministre ordinaire de ces pieuses cérémonies. Il aimait, dans ses allocutions, à faire ressortir les merveilles de miséricorde qui, par des sentiers différents, amènent les âmes aux pieds du Rédempteur ; quelques-unes arrivaient à Jésus-Christ après de longues souffrances, d'autres après avoir expérimenté l'inanité des biens d'ici-bas.

Parmi les baptêmes qui se succédèrent au néophytat, celui de M^{me} Foa émut le monde littéraire, mais aucun n'eut autant de retentissement que celui du pianiste Hermann Cohen. Devenu chrétien le 28 août 1847, dans la chapelle de N.-D. de Sion, c'est de là qu'il partit, deux ans après, pour se rendre au noviciat des Carmes déchaussés à Bordeaux. La conversion d'Hermann devait être, pour le culte du très-saint Sacrement ce qu'avait été celle d'Alphonse Ratisbonne pour le culte de la sainte Vierge, c'est-à-dire le signal d'une manifestation extérieure plus fervente ; admirable économie du plan divin qui s'est plu à marquer de la sorte l'entrée dans l'Eglise de deux fils d'Israël !

⁴ Mémorandum.

Les grâces de conversion ne se bornaient pas aux Juifs ; elles se répandaient également sur des protestants et des schismatiques. Plus d'un esprit d'élite, attiré par le nom et par la réputation de l'abbé Ratisbonne, venait apprendre, à son contact et par son exemple, de quelle manière on correspond à l'appel de la vérité et avec quelle générosité on se sacrifie pour elle. Entre les conquêtes ainsi faites sur l'erreur, celle du docteur Albert Hetsch, disciple de Hegel, membre de l'université de Tubingen, devait être l'une des plus fécondes.

Le futur supérieur du petit séminaire d'Orléans, l'éminent collaborateur de M^{sr} Dupanloup, mis en rapports avec l'abbé Théodore par une circonstance toute providentielle, trouva en lui le guide prudent et patient dont il avait besoin pour le défendre contre ses découragements, le stimuler quand les lenteurs de son esprit devenaient complices des défaillances de sa volonté. Le jeune protestant, fasciné par le vain espoir de devenir catholique sans avoir à briser ni sa carrière ni son cœur, hésitait à consommer l'œuvre de sa conversion, commencée six années auparavant. Aux heures de crise, son directeur l'envoyait prier à Saint-Sulpice, sachant que pour décider la victoire, la parole sacerdotale elle-même est impuissante.

Enfin l'abjuration fut fixée au 16 avril 1847. « Il y avait, dit l'historien de l'abbé Hetsch, dans un quartier de Paris alors paisible, presque solitaire et enveloppé de grands jardins, une pauvre et fragile chapelle de planches que le temps a emportée, et qui était chère à bien des âmes comme le berceau béni des œuvres de Dieu... Ce fut là que l'abbé Ratis-

bonne reçut l'abjuration d'Albert Hestch... Tout s'accomplit dans la simplicité, presque dans le mystère... »

Les baptêmes et les abjurations associaient ainsi les religieuses et les néophytes à ce qui fait la joie des anges du ciel ; mais nul ne ressentait cette joie plus que leur Père, encore qu'il ne la goûtât point sans mélange. Il connaissait trop bien les pièges et les persécutions que Satan réserve à ceux qu'a transformés la divine miséricorde, pour envisager sans inquiétude les obstacles suscités à leur persévérance, surtout à celle des Israélites.

D'autre part, les organes de la presse juive s'efforcèrent plus d'une fois de stigmatiser son apostolat « à qui rien ne répugnait, disaient-ils, que rien n'arrêtait, ni le soleil, ni la pluie, ni la boue ; que rien ne rebutait, ni les mépris, ni les voies de fait. » Sous des allusions transparentes, ils parlaient de « l'apostat vampire, avide de multiplier les conversions pour faire oublier la sienne », faisant ainsi le plus magnifique éloge de celui qu'ils voulaient flétrir. La Synagogue, qui épiait l'occasion d'incriminer son ministère et de le compromettre, lui et ses œuvres, par quelque coup d'éclat, le eût deux fois devant les tribunaux¹. Il en sortit comme son Maître, innocent mais flagellé. La charité ne soupçonne pas le mal ; la sienne s'était laissée surprendre, et toute sa faute était d'avoir prêté son concours à une bonne œuvre, en recevant gratuitement des enfants indignes de ses bienfaits.

En face de l'animosité dont on le poursuivait, en

retour des outrages dont on le couvrait, sa disposition fut invariablement celle de la mansuétude. « Si les Juifs se conduisent comme ils se conduisaient il y a dix-huit siècles, écrivait-il, nous devons de notre côté agir comme les apôtres de ce temps-là, c'est-à-dire bénir ceux qui nous maudissent, prier pour ceux qui blasphèment, et rendre le bien pour le mal. Qui sait ? Il y a peut-être un saint Paul parmi ceux qui nous lapident ! C'est le cas de répéter plus que jamais : *Pater dimitte illis !* »

Un jour — c'était à dix ou quinze ans de là — un des scribes à la solde des journaux qui l'avaient le plus honni, vint trouver l'abbé Théodore. Cet homme n'était plus agressif mais suppliant : « Monsieur, dit-il au prêtre, j'ai beaucoup écrit contre vous, vous ne l'ignorez pas. Cependant, c'est à vous que j'ose recourir... J'ai perdu ma situation. J'ai des enfants... Je suis dans la détresse. Je vous conjure de ne pas m'éconduire. » L'abbé Ratisbonne venait de recevoir une offrande, destinée à quelque œuvre de charité dont il avait le choix. Immédiatement, en silence, il plaça la somme entière dans la main du père de famille, stupéfait d'une grandeur d'âme qui, sans allusion au passé, ne voyait qu'un titre au bienfait dans l'infortune présente.

Les baptêmes qui s'étaient multipliés avec la création du catéchuménat des jeunes filles, avaient amené de bonne heure le Fondateur et son frère à penser qu'une œuvre analogue s'imposait pour les garçons. Mais les ressources et le personnel manquaient à la fois pour cette entreprise. On commença par placer au petit séminaire de Saint-Nicolas, puis en d'autres institutions chrétiennes, les enfants qui

furent présentés. Cette mesure imposant des charges trop lourdes à soutenir, l'abbé Ratisbonne chercha de pieux laïques animés d'un dévouement analogue à celui qu'avaient apporté, rue Plumet, les premières dames de Sion. Le saint prêtre crut avoir trouvé ce qu'il désirait; malheureusement, la faillite qui le réduisit à la dernière pénurie paralysa tout essor; il fallut recourir à d'autres moyens pour continuer l'œuvre commencée. L'intervention de la baronne de Barante près de M. de Salvandy, ministre de l'Instruction publique, donna un instant l'espoir de fonder un établissement stable; cette fois encore les bons vouloirs échouèrent devant l'insuffisance de l'allocation offerte.

En 1847, des encouragements vinrent de Rome, non seulement pour cette seconde branche du catéchuménat, mais encore pour l'institution d'une famille sacerdotale dont les membres travailleraient, spécialement à Jérusalem, pour la conversion des Juifs. Ce n'était pas le moment d'agir. Mais en cette même année, le rétablissement du Patriarcat de Jérusalem, et, en 1852, la formation de la Société orientale parurent, pour la Terre sainte, les signes précurseurs d'un réveil que N.-D. de Sion aurait à seconder tôt ou tard. Ainsi en jugea le Père Marie Alphonse qui suivait d'un œil attentif les progrès du néophytat. Jérusalem était, à ses yeux, le point culminant où Sion devait dresser sa tente, et vers lequel sa pensée se portait lorsque, encore novice, il écrivait à M^{me} Stouhlen : « Je demande à Dieu, si c'est sa volonté sainte, d'être un jour le dernier des serviteurs de votre œuvre¹. »

¹ Lettre du 26 septembre 1843.

Cette attraction se fit sentir plus puissante encore à la suite de son ordination (23 septembre 1848); il lui semblait que les grâces de son sacerdoce appartiennent à l'œuvre que sa conversion avait suscitée, et à la Ville sainte où une irrésistible impulsion le poussait. Il parut tout d'abord que la destination de son ministère ne serait pas incompatible avec ce vœu de son cœur. Fixé à Paris, rue de Sèvres, il avait, dans une certaine mesure, pris part à la direction du néophytat, et même le plus souvent remplacé son frère, pendant les fréquentes absences occasionnées par les prédications de celui-ci. Il l'aida encore dans les recherches, qui aboutirent à l'installation des jeunes garçons rue Duguay-Trouin, n° 3.

La nouvelle demeure fut placée sous le vocable de Saint-Pierre; et le 16 octobre 1852, l'abbé Ratisbonne quittait, avec deux collègues que Dieu lui avait envoyés, son petit logement de la rue du Regard pour prendre possession de cette maison, occupée par lui et par ses prêtres jusqu'en 1880. Les anges pourraient seuls redire de quelles vertus cet abri fut le silencieux témoin, et quel foyer de grâce il a été pour les âmes!

Le premier enfant admis fut Alphonse Samuel qui, tout jeune encore, avait été chassé de la demeure paternelle avec sa mère et sa sœur. Il y fut bientôt rejoint par les deux fils israélites d'un colonel polonais, mort sur le champ de bataille.

Cependant, le poste de professeur au collège de Vaugirard venait d'être assigné au Père Marie. Ses incertitudes, justifiées par les circonstances, l'assailirent de nouveau. Il s'en ouvrit entièrement à son frère, le conjurant de peser devant Dieu le pour et

le contre de la détermination qu'il lui semblait urgent de prendre. Après avoir consulté des hommes d'expérience dont le sentiment unanime fut favorable à la mutation, l'abbé Ratisbonne résolut d'aller chercher à Rome la lumière dont il avait besoin. « Je m'embarquai le cœur plein d'anxiété, dit-il, en priant le Seigneur de me faire sombrer en pleine mer plutôt que de permettre une démarche qui serait contraire à ses desseins. »

Dans l'audience qu'il obtint le 4 décembre, il commença par développer au Pape ses vues sur l'apostolat de Sion ainsi que sur le concours qu'il attendait de l'une et de l'autre branche de sa famille religieuse. Pie IX reçut avec une paternelle bonté les épanchements de ce cœur brûlant de zèle ; puis, bénissant à son berceau l'Institut sacerdotal, dont son propre désir avait accéléré la naissance, le Pontife voulut, par une faveur exceptionnelle, qu'une lettre d'encouragement et de louange lui fut donnée aussitôt.

L'abbé Ratisbonne aborda ensuite le point plus délicat qu'il avait à traiter, relativement au P. Marie. « Il faut bien constater la volonté de Dieu, conclut le Souverain Pontife, après avoir tout écouté, et l'accomplir ensuite sans aucune considération humaine. » C'était bien ce que cherchaient les deux frères. Du Vatican, l'abbé Théodore se rendit au Gesu où le R. P. Roothan se montra plus affligé que surpris ; car, durant les dix années passées dans la Compagnie, le P. Marie avait souvent entretenu ses supérieurs de son attrait pour l'évangélisation de ses anciens coreligionnaires.

Quel que fût leur regret de le perdre, les fils de

saint Ignace convinrent qu'ils ne pouvaient méconnaître dans l'attrait intime du fervent religieux, les caractères d'un appel venu d'en haut. Sa retraite, d'ailleurs, ne serait pas une rupture, et n'altérerait pas les rapports de confiance et d'estime qui s'étaient formés entre la Compagnie de Jésus et la communauté de N.-D. de Sion.

L'abbé Ratisbonne, fortifié et consolé, revint en France, porteur d'une lettre du général qui rendait au P. Marie toute liberté. Grande fut la joie des religieuses, réunies en assemblée le 17 décembre, quand elles apprirent que l'œuvre de la conversion des Juifs allait recevoir, par la réunion de leurs deux Pères, une extension nouvelle. Le lendemain, de bon matin, le P. Marie, ne se sentant pas la force d'affronter la douleur des adieux, quitta Vaugirard comme s'il se fût agi d'aller dire la messe dans quelque chapelle voisine. A son entrée au parloir de la rue du Regard, il couvrit de ses deux mains son visage baigné de larmes ; et quand il releva la tête, ce fut pour dire : « Jamais je n'aurais eu le courage de quitter la Compagnie, si je n'avais tant aimé Sion. ».

« Cette sortie, comme il fallait s'y attendre, fut diversement jugée¹. Certaines gens en attribuèrent l'initiative et la responsabilité au P. Théodore. Il semble bien qu'il y fut plutôt opposé et qu'il se borna à en être l'intermédiaire. Peu de jours après (12 février 1853) il écrivait à un ami : « Grâce au Seigneur, grâce au général des Jésuites qui n'a

¹ Voir : *La Compagnie de Jésus en France, Histoire d'un siècle, 1814-1914*, par le R. P. Burnichon, S. J. Tome II, p. 414 et suivantes. — Beauchesne, 1916.

d'autre pensée que la plus grande gloire de Dieu, mon frère est devenu mon collègue, mon coopérateur et mon *socius*... Les jugements du monde m'importent peu. Ceux qui critiquaient hautement le P. Marie d'être entré dans la Compagnie, le critiquent hautement aujourd'hui d'en être sorti. Mais il suffit que le bon Dieu sache pourquoi il l'a fait entrer et pourquoi il l'a fait sortir.

« La sympathie de la Compagnie de Jésus était acquise d'avance à une œuvre qui fut l'objet des premières ambitions apostoliques de son fondateur. On sait que saint Ignace et ses compagnons eurent d'abord le dessein d'aller s'établir en Terre sainte et de s'y consacrer à la conversion des Juifs et des infidèles. S'ils ne le firent pas, c'est qu'ils en furent empêchés. Les Jésuites ne pouvaient que s'applaudir de voir l'idée de leur Père reprise et réalisée après trois siècles par la société de Sion. Ils aidèrent assurément à son progrès en formant à la vie religieuse, au lendemain de sa conversion, le P. Marie Alphonse ; ils y aidèrent plus encore en refusant de recevoir parmi eux le P. Théodore qui, lui aussi, eût voulu être Jésuite. »

Au surplus, l'attachement du fondateur de N.-D. de Sion pour la Compagnie de Jésus ne se démentit jamais. Parvenu presque au terme de sa vie, il écrivait dans ses *Souvenirs* : « Jamais je n'ai cessé d'aimer et d'admirer les Jésuites depuis que j'ai appris à les connaître. Comment ne pas les aimer quand on aime l'Église ? Ils sont toujours en butte aux inimitiés et aux persécutions de l'esprit du monde ; car ils sont de ceux à qui le Seigneur a dit : Vous serez haïs à cause de mon nom. »

La bénédiction de la chapelle accordée à la petite communauté de la rue Duguay-Trouin eut lieu le 29 juin 1853 ; quatre des jeunes néophytes firent leur première communion à la messe qui suivit, un autre reçut le baptême ce même jour. Deux années de perfectionnement et d'expérience, au cours desquelles le nombre des collaborateurs s'accrut, précédèrent l'institution canonique par M^{sr} Sibour ; enfin, à dater de 1857, la Société des Prêtres de N.-D. de Sion fut insérée dans l'ordo du diocèse.

On a dit de l'Eglise que sa destinée, sur terre, est d'être une éternelle recommenceuse. Telle aussi semble avoir été celle du P. Théodore dans la formation des prêtres qui devaient partager sa mission. Il y a dépensé trente années sans que les peines aient abattu son courage, sans que les échecs aient prévalu sur sa confiance, sans que son zèle ait souffert de ralentissement, sans que sa foi patriarcale ait défailli. Il a poursuivi son but en redisant jusqu'à la dernière heure : « Je prie, j'attends, j'espère¹ ».

Ses premiers compagnons l'abandonnèrent, se préoccupant de l'avenir au point de vue humain et s'excusant comme de concert, à l'exemple des conviés de l'évangile. Le P. Théodore en fut affligé, mais non découragé. « Une double grâce m'a été faite, disait-il : d'abord je n'ai pas murmuré un instant ; ensuite j'ai accepté la volonté de Dieu sans la comprendre ; je ne veux en toutes choses que cette unique volonté... Mes espérances sont plus fortes que-jamais. »²

¹ Lettre du 14 juillet 1859.

² Lettre du 10 juillet 1859.

Et il s'encourageait aussi par ces paroles tombées des lèvres d'un saint religieux : « Si les fruits d'une œuvre sont proportionnés aux épreuves dont elle a été marquée, on peut beaucoup attendre de l'Institut des Pères. »

Le néophytat des garçons devint à la longue un petit collège qui réunit jusqu'à cinquante enfants répartis en deux groupes, l'un demeurant à Paris, l'autre à Grandbourg, tout près de la propriété des religieuses¹.

Plus d'une fois, le P. Théodore, en face de mécomptes sans cesse renaissants, eut la pensée de rattacher à une congrégation existante ceux de ses collaborateurs qui lui restaient fidèles. M. Étienne, supérieur des Lazaristes, le R. P. Roothan, général des Jésuites, d'autres ecclésiastiques éminents l'en détournèrent et se portèrent garants des bénédictions que Dieu réservait à sa famille sacerdotale. Nul ne fut plus affirmatif que le cardinal Barnabo, préfet de la S. C. de la propagande, lorsqu'en 1870, le P. Ratisbonne fut appelé à Rome par le général des Augustins qui entrevoyait, dans une étroite alliance avec les prêtres de N.-D. de Sion, le moyen d'effectuer la résurrection de son Ordre en France. « L'œuvre de Sion est spécialement l'œuvre de la sainte Vierge, avait dit le Cardinal, elle réclame son complément dans l'œuvre des Pères, et ceux-ci auront une mission qui doit conserver son esprit et son caractère particulier... La mission de ramener les Juifs est la mission personnelle de Jésus-Christ. Les missionnaires ont été envoyés à toutes les

¹ Il cessa d'exister en 1870.

nations de la terre ; Jésus-Christ lui-même a évangélisé les Juifs. C'est une mission réservée ; elle vous est dévolue. Voilà pourquoi je ne suis pas d'avis que vous songiez à fondre votre vocation dans un Ordre qui vous absorberait. »

Confiant en la Providence qui intervient à son heure, le P. Théodore accepta humblement l'apparente stérilité de ses efforts. « Ma pierre funéraire, a-t-il dit, est peut-être, dans les desseins de Dieu, le fondement sur lequel la société des prêtres de N.-D. de Sion devra un jour s'affermir et s'étendre. »

Ainsi en a-t-il été. — Ainsi en sera-t-il de plus en plus. La semence que le vénéré Père préserva jusqu'à la fin, avec tant d'amour et d'espérance, a germé sous le vent de la persécution ; la petite famille a grandi, s'est fortement constituée, a pris son essor. Car les milices religieuses sont comme les flèches mises en réserve dans le carquois du chasseur. Quand la voix de nombreux apôtres aura retenti jusqu'aux extrémités du monde, on verra se dilater davantage encore la phalange destinée à prêcher l'Évangile au peuple qui, le premier appelé, sera le dernier élu.

CHAPITRE IX

La Maison-Mère

1853

« Notre œuvre ne se développera que sous l'enveloppe d'une autre œuvre, » avait écrit l'abbé Ratisbonne en 1851. C'est en effet ce qui se produisait graduellement. Après dix ans d'existence, la Communauté touchait à une phase de transformation où le but, toujours identique, serait poursuivi par d'autres moyens.

Mais avant de quitter le berceau du néophytat, si cher aux premières Mères, il convient d'y jeter encore un regard. Que d'obstacles à surmonter, que de combats à soutenir, dans la prière et la patience, pour les âmes d'élite qui s'y étaient consacrées dès le début !

« Nous avons affaire à des parents exigeants, atteste M^{me} Stouhlen dans son journal ; n'ayant aucune idée de la charité chrétienne, ils s'imaginent qu'un intérêt caché nous porte à désirer leurs enfants. » Sans doute on avait un grand intérêt, celui du salut des âmes ; c'est ce que les familles israélites ne pouvaient comprendre, et force était de se tenir toujours en garde pour ne rien compromettre.

Les catéchumènes arrivaient à tout âge, plusieurs sans savoir ni lire ni écrire. Il y avait beaucoup à faire pour suppléer aux lacunes de ces éducations

tardives, pour éveiller le sens du surnaturel en des âmes rivées à la terre, surtout pour plier à l'obéissance des volontés longtemps indomptables. Mais la grâce du baptême amenait des progrès rapides, sous l'action de l'Esprit-Saint.

Au reste, rien n'était omis de ce qui pouvait favoriser le développement des âmes ; une solide instruction religieuse, la participation fréquente aux sacrements, les retraites annuelles, tout contribuait à faciliter leur avancement dans la voie du bien.

« Ce qui nous frappait au premier abord, disent les anciennes néophytes dans leurs « souvenirs », c'était la dignité et en même temps l'aménité de celui que nous appelions *notre Père*. L'homme en lui disparaissait dans la douce et sereine majesté du prêtre... Il était pour nous un être à part, un être supérieur chargé de nous aimer, de nous éclairer et de nous conduire. « Laissez venir à moi les petits enfants », répétait-il avec le Sauveur. Et quand on relevait sa bonté : « Dieu seul est bon », reprenait-il à l'exemple de son Maître, ajoutant que le prêtre, incorporé chaque jour à Jésus-Christ, qui est la bonté même, doit nécessairement refléter quelques rayons de cette bonté infinie.

« La sollicitude dont nous étions l'objet s'étendait à tout ; elle encourageait nos progrès dans la science aussi bien que dans la sagesse. Chaque dimanche, notre Père présidait l'assemblée où l'on donnait le compte-rendu de la semaine. Indulgent s'il s'agissait de fautes légères, il était inexorable pour les infractions à la charité. La seule punition redoutée était la privation de ses visites... Que d'instances alors, que d'efforts pour obtenir le par-

don ! Qui donc inspira plus de crainte et à la fois plus d'amour filial que ce Père vénéré ? Qui sut allier à un plus haut degré la suavité et la fermeté ?... »

« Ses visites nous stimulaient également dans notre ouvroir et dans nos classes. Chacune pouvait alors lui poser des questions auxquelles il satisfaisait avec une paternelle condescendance. Nulle de ses enfants ne lui était étrangère ; il lisait dans leurs âmes et répondait souvent à leurs pensées les plus intimes, à la grande stupéfaction de plusieurs. »

Il conseillait aux maîtresses de les initier aux beautés incomparables de la littérature sacrée et il aimait à les entendre en réciter des fragments, disant que ces poésies sublimes en même temps qu'elles élèvent la pensée, déposent dans l'âme une substance capable de la nourrir, de l'éclairer, de la fortifier aux heures de disette, de lutte et d'épreuve.

Le bon Père se faisait tout à toutes, proportionnant sa direction à l'âge et à la vertu de chacune. Au cours des stations qu'il prêchait en province, il adressait à son bercail de fréquentes lettres, collectives ou particulières. Plusieurs, écrites à l'avance et datées de contrées ignorées sous le soleil, étaient mises à la poste sur la route, afin que leur arrivée rapide prouvât qu'absent de corps, il restait en esprit au milieu de sa famille.

Cependant les entrées au néophytat se ralentirent à mesure que la Synagogue se montrait plus résolue à paralyser le prosélytisme chrétien. Pour y parvenir, elle avait créé des écoles qui, entretenues par les riches israélites, attiraient les enfants de leurs coreligionnaires pauvres. Leurs classes se peuplèrent vite ; car, à l'empire de préjugés presque

invincibles, s'ajoutait la crainte des vexations réservées à ceux dont le libre choix se fût porté vers l'enseignement chrétien.

Soutenant alors la confiance de ses filles, le père Théodore leur disait : « Abraham n'a pas vu de ses yeux les effets des promesses divines ; mais après avoir tout quitté, il a suivi pas à pas les ordres de Dieu. Il est certain que la miséricorde du Seigneur plane sur les restes d'Israël. Quand l'Esprit soufflera, il y aura des instruments tout prêts pour seconder la grâce ; et les peines préliminaires n'auront servi qu'à augmenter les récompenses. »

Le pensionnat devenait d'ailleurs plus nombreux, et l'eût été sans les entraves qui s'opposaient à son développement. Les bâtiments trop restreints du néophytat n'avaient rien des dehors qui attirent, et le terrain ne se prêtait point à de nouvelles constructions ; un nouveau changement de local était nécessaire. C'était une question vitale ; mais il fallait l'envisager à ce point de vue pour oser la résoudre en ne comptant que sur les fonds de la Providence.

Le Père Théodore et son frère avaient néanmoins fait, dans ce but, bien des recherches infructueuses, lorsqu'un matin du mois d'avril 1853, en traversant la rue Notre-Dame des Champs, alors coupée d'ateliers et de maisons de campagne, leur attention fut attirée par un immeuble d'agréable apparence. Rien n'indiquait qu'il fût à louer ou à vendre, et le propriétaire ne leur laissa aucun doute à cet égard.

« Pourtant, relate la Mère Sophie Stouhlen, mus par une impulsion dont ils ne s'expliquent pas la cause, ou plutôt inspirés par la Sainte Vierge, ils

demandent à visiter les bâtiments et le terrain assez étendu sur lequel s'élevaient en outre trois autres propriétés entourées de jardins. L'inspection se prolonge, tout semble de plus en plus à la convenance des visiteurs. Par un élan spontané du Père Marie, ils se posent en acquéreurs et ne quittent la place qu'après avoir obtenu du propriétaire, étonné du revirement de ses dispositions antérieures, un échange de paroles qui sanctionne la transaction. »

Ce n'étaient que des préliminaires, car il fallait avant tout vendre la maison de la rue du Regard. Les Pères de l'Oratoire s'estimèrent heureux d'en prendre possession. Un cher souvenir se rattachait pour eux à la chapelle du néophytat : en octobre 1852, le R. P. Pététot, entouré du petit groupe de ses premiers disciples, y avait célébré la messe du Saint-Esprit avant leur réunion définitive. La cession fut effectuée avec une pieuse satisfaction de part et d'autre ; et, le 6 août 1853, toute la petite famille de N. D. de Sion entourait pour la dernière fois l'autel du sanctuaire tant aimé, où plus de deux cents israélites avaient été régénérés et où vingt-deux protestants, la plupart distingués par leur situation et leur savoir, avaient abjuré l'erreur.

Bien des larmes coulèrent quand le Père Théodore s'écria : « Je ne sais, mes enfants, si nous devons nous attrister ou nous réjouir. Ces sentiments de tristesse et de joie, bien qu'ils soient opposés, sont légitimes tous deux et ne sont guère séparés l'un de l'autre. La croix, en cette vie, apparaît derrière la consolation ; ou plutôt c'est sur la croix que la consolation se trouve. »

« C'est donc une croix de quitter cet autel, ces

murs témoins d'un si vrai bonheur, cette maison, point imperceptible dans une ville immense et qui néanmoins attirait de si nombreux amis. Mais à la tentation de m'attendrir, j'oppose la volonté divine qui règle toutes choses ; je me dis que si nous quittons cette enceinte, c'est qu'elle est devenue trop étroite ; et un regard vers la Sion qui s'élève tandis que l'autre s'affaisse, dissipe la peine du moment. Il est écrit au livre des Rois, que l'Arche fit plusieurs voyages avant d'être fixée à Jérusalem sur le mont Sion. L'auteur sacré ajoute qu'à chaque halte on immolait des victimes, au milieu des chants d'allégresse. Vous aussi vous avez des sacrifices à offrir avant de vous retrouver dans une demeure stable ; mais je demande que ces sacrifices soient parfumés d'actions de grâces et de joie.⁴ » Et sur son désir, le *Magnificat* fut l'expression de cette joie et de ces actions de grâces.

Quand les néophytes durent s'éloigner, non sans émotion, lui-même donna le signal du départ par cette bénédiction pénétrante :

« Que l'Ange de Sion qui va quitter ces lieux vous accompagne ! Que l'esprit de Sion, cet esprit de paix, de suavité, de dévouement, soit avec vous, quelque part que la Providence vous envoie ! Que la piété et la ferveur, puisées dans ce sanctuaire, se perpétuent d'âge en âge ! Qu'enfin le dispensateur de tout bien vous introduise dans la nouvelle Sion ! Qu'il vous y fasse prospérer bien longtemps et jusqu'aux siècles des siècles ! »

Le sol sur lequel allait s'établir définitivement la

⁴ Recueil des allocutions faites à la chapelle en 1853.

Maison-Mère¹ avait été sanctifié par le passage des saints. Lorsqu'à la voix de saint Denis, une foule de prosélytes vinrent demander le baptême, l'évêque fit transformer le temple de Mercure, bâti au pied du mont Locutitius (depuis montagne Sainte-Genève) en un sanctuaire dédié à Marie, sous le nom de Notre-Dame des Vignes. Les siècles passèrent, laissant dans une solitude relative les vastes espaces fécondés par la prière et la prédication de l'apôtre des Gaules. La culture du froment y remplaça celle de la vigne; et le nom même de Notre-Dame des Vignes se changea en Notre-Dame des Champs. Les Bénédictins, les Chartreux, puis les Carmélites se partagèrent le vaste territoire environnant. Vint enfin la tourmente révolutionnaire qui les jeta tous en exil, en prison ou sur les échafauds; et le nom de Notre-Dame des Champs eût été oublié peut-être, si déjà, au XVIII^e siècle, il n'eût été donné à une rue voisine du Luxembourg, et dont le parcours semble indiquer jusqu'où s'étendait, à l'ouest, la limite de l'enclos des Chartreux.

Sur les tombes des moines, la vie reprit doucement son cours; à cet antique asile de la prière, les arts demandèrent la tranquillité et l'ombrage; la renommée, attirée par le talent, franchit un jour le seuil de leur retraite, pour y chercher Yvan, Signol, Rosa Bonheur, dont le couvent de N. D. de Sion a remplacé peu à peu les ateliers.

L'installation fut laborieuse. Tandis que le Père Théodore s'appliquait à favoriser la régularité et l'esprit intérieur, son frère s'était chargé des travaux d'appropriation; par ses soins, la statue de Marie, ornement du jardin de l'ancienne Sion, eut

¹ 61, rue N.-D.-des-Champs.

une place d'honneur dans celui de la nouvelle ; et grâce à sa parfaite entente, à sa direction toujours active, une chapelle provisoire fut aménagée, « en attendant, disait la Mère Sophie, que la piété de nos Pères puisse être satisfaite par l'érection d'un magnifique sanctuaire¹. »

Durant cette réorganisation, un grand progrès s'effectue : la Maison-Mère, avec la physionomie qui lui est propre, devient le centre d'où partira et où reviendra la vie des missions ; le noviciat recrute les vocations qui permettront les fondations lointaines ; le noyau du pensionnat se développera bientôt sous la main bienfaisante de la Mère Marie Emilie Lagarmitte.

Une des maisons récemment acquises et tout à fait distincte du néophytat, avait été affectée à cette dernière œuvre. La Mère Emilie en devint la directrice, tandis que la Mère Rose Valentin prenait en main, au même titre, le pensionnat de Grandbourg. Toutes deux devaient imprimer à la mission qui leur était confiée une impulsion déterminante.

L'une et l'autre étaient Alsaciennes et douées de ce sens pratique et organisateur qui vise droit à l'utile et au solide. Elles possédaient à un égal degré l'expérience du monde et de la vie où, bien jeunes, elles avaient lutté et souffert. Elles se distinguaient en outre par l'élévation et la pénétration de l'intelligence, plus virile chez la Mère Rose, plus délicatement nuancée chez la Mère Emilie. Dieu leur

¹ La première pierre de la chapelle actuelle fut posée le 29 juin 1864 ; elle fut achevée en 1878, sous la direction de M. Daumet, membre de l'Institut. Les constructions définitives de la Maison Mère avaient été commencées en 1859.

avait départi un ascendant que celle-là exerçait avec la puissance de la volonté, celle-ci avec le charme de son esprit et de son cœur.

La Mère Rose, à qui un plus vaste champ d'action était réservé, ne dirigea le pensionnat de Grandbourg que pendant cinq années. Lorsqu'elle le quitta en 1859, on y comptait cent vingt élèves ; elle étaient venues de près, de loin, attirées par une sorte de courant magnétique.

A Paris, la mission de la Mère Emilie s'accomplit plus lentement ; c'était chose difficile de prendre rang parmi tant d'institutions anciennes et justement renommées. Le pensionnat de la Maison-Mère ne cessa cependant de progresser.

Le Père Théodore, par dix années vouées à l'enseignement ou à la direction des enfants à Strasbourg, était admirablement préparé à communiquer à ses Filles l'amour de leur tâche d'éducatrice et le don de la bien remplir. « De toutes les missions confiées à la femme, leur disait-il, la plus belle, la plus noble, c'est le soin d'élever les enfants. Tout est dans ce mot : *élever*, c'est à dire introduire dans la voie qui mène au ciel. Le monde se méprend sur le sens de ce mot ; mais la religion l'envisage dans toute sa sublimité. C'est la fonction que Jésus-Christ a préconisée et en quelque sorte consacrée, quand il a dit : « Tout ce que vous ferez à l'un de ces petits, c'est à moi-même que vous le ferez. »

« Il y a, remarquait-il, une charité qui s'attache avec fruit à soulager toute espèce d'infortunes et de misères ; mais les dévouements bénis qu'elle suscite n'ont qu'une portée restreinte. Au contraire, le

dévoûment qui s'exerce en faveur de l'enfance, atteint bien des fois, dans ses résultats, les générations les plus reculées. Ce n'est plus seulement le corps qu'on entoure de soins, ce sont les âmes qu'on cultive, ce sont les intelligences qu'on éclaire ; et par là, on ennoblit la famille, on sauvegarde la société, on console l'Eglise, on enrichit le Ciel. De telles considérations suffisent à faire apprécier l'importance et la sainteté du ministère de l'éducation. »

Pour répondre à la pensée du Père Théodore, que doit donc être un pensionnat de N. D. de Sion ? « C'est, dit-il, une famille dont la supérieure est la mère ; une école de sagesse où, par les soins des sœurs parfaitement unies entre elles et subordonnées à l'autorité principale, la piété et les vertus solides sont cultivées dans les âmes ; un sanctuaire de la science, où rien n'est omis de ce que peut comporter le programme le plus complet. »

Selon lui, les enfants de Sion, initiées au secret de la vraie félicité, doivent le révéler moins par leurs paroles que par leurs exemples, exerçant ainsi un apostolat d'autant plus efficace qu'on ne peut s'en défendre. Il insistait pour que leur piété fût bien comprise, c'est à dire aimable et souriante, empreinte d'indulgente charité pour tous.

En lisant le règlement qu'il a tracé pour les pensionnats de Sion, on est surpris de voir que l'article « *Punitions* » n'y est pas traité, non qu'il ne faille prévoir des cas où il y aurait à sévir, mais en principe, le Père Théodore n'a voulu pour ses enfants d'autre crainte que celle d'offenser Dieu ou d'affliger l'autorité qui le représente.

Sans dissimuler à ses filles l'austérité de leur mission, il leur enseignait le moyen de s'en bien acquitter, en leur disant : « C'est l'amour des enfants qui assure le succès de l'éducation ; mais un amour désintéressé, sans retour sur soi-même, car leurs âmes appartiennent à Dieu, et c'est vers lui qu'il faut faire remonter les cœurs et la reconnaissance. Au désintéressement, il importe de joindre le tact et la patience. Il en faut beaucoup pour exercer l'art de corriger et d'encourager... et ne demander que ce que chacune peut produire. . . Quoique vous enseigniez, vous trouverez occasion de faire un bien immense à vos élèves, car vous leur donnerez l'idée de l'abnégation religieuse, et c'est là une impression qui ne s'efface pas. . . »

Fort de sa propre expérience, il racontait ceci : « J'ai connu un prêtre obscur¹ qui, tout jeune encore et brûlant de zèle, aspirait aux fonctions apostoliques. Mais, ô douleur ! son évêque le nomma professeur de sixième au Petit Séminaire. Obligé d'enseigner du matin au soir les éléments du grec et du latin, et, pour comble de malheur, ceux de la minéralogie, il s'écriait : « Hélas ! mon Dieu, est-ce donc pour cela que j'ai fait mes études théologiques ? Je me suis consacré à vous pour sauver des âmes, et ce sont des pierres qu'on me confie ! » — Voici pourtant ce qui arriva. Parmi les élèves de ce pauvre prêtre, plusieurs devinrent d'excellents chrétiens : quelques uns se vouèrent au sacerdoce, d'autres embrassèrent la vie religieuse. Il reçut un jour la visite d'un ecclésiastique humblement vêtu, qui

¹ C'est de lui-même qu'il s'agit.

lui demanda : « Mon Père, me reconnaissez-vous ? — Non, je ne vous reconnais pas, qui êtes-vous ? — J'ai été votre élève pendant deux ans et je m'appelle Kobès — Et que faites-vous maintenant ? Quel est votre ministère ? — Je suis évêque des deux Guinées » — Et ouvrant son manteau de missionnaire, il montra sa croix pectorale. Le professeur de sixième, s'agenouillant aux pieds de l'évêque, se rappela alors avec bonheur la minéralogie qui l'avait désolé autrefois, tant il est vrai que nos fonctions les plus crucifiantes sont d'ordinaire celles que Dieu se plaît à féconder et à bénir ».

Mais la meilleure part de son action, le Père Théodore la devait et la donnait sans mesure à la direction du noviciat. La communauté qu'il avait à constituer, exigeait, et par son but et par les moyens à employer pour l'atteindre, une double base d'action et de prière. Aussi est-ce à la vie active et à la vie contemplative que le Fondateur a demandé les traits dont l'harmonie réalise le type de la Fille de Sion.

Il en voyait l'idéal dans les deux sœurs de Béthanie, Marthe et Marie-Madeleine, en qui l'Évangile a personnifié l'abnégation de l'apostolat et le recueillement de l'amour, l'intrépidité du dévouement et les saintes joies de l'union divine.

L'objet immédiat de cette étroite alliance est de secourir par la réparation et par l'intercession la moins attractive, la plus incomprise et la plus délaissée de toutes les infortunes, celle d'Israël, cet autre Lazare, que les larmes et les prières d'une charité surabondante peuvent seules rappeler de la mort à la vie.

« Les paroles de Jésus-Christ ne passent point, disait le Père Théodore. Or, parmi ces divines paroles qui subsistent comme une semence éternelle, il en est une que le Sauveur a adressée aux Filles de Jérusalem sur la Voie douloureuse. Il leur confie le soin de pleurer et de prier pour Israël. Les saintes compagnes de Marie avaient recueilli cette suprême sollicitude du cœur de leur Maître. Héritières de leur esprit et de leur vocation, les religieuses de Sion se font l'écho de leurs prières, et rappellent au bercail ceux pour lesquels Jésus Christ a prié sur la croix...

« Remarquons d'ailleurs que les restes d'Israël n'ont été miraculeusement conservés à travers les vicissitudes des âges, que parce que le Seigneur leur réserve une large et dernière miséricorde. Le temps doit venir où ces débris se ranimeront et procureront à l'Eglise une gloire nouvelle... C'est l'enseignement des Apôtres et des Pères...

« Mais, demande le Fondateur à ses Filles, est-ce à dire que vous resterez dans l'inaction jusqu'à ce que les Juifs soient délivrés du bandeau qui leur cache la vérité ? Dieu vous en garde ! Notre Seigneur avait donné aux apôtres la mission spéciale de prêcher l'Evangile aux Juifs : *Ite potius ad oves quae perierunt domus Israël*. Mais cette mission n'excluait pas l'apostolat des nations. L'œuvre de Sion s'applique assurément tout d'abord à la conversion d'Israël : mais elle embrasse avec non moins de ferveur les œuvres de charité qui ne l'éloignent pas de son but principal. Ainsi vous ne restez pas oisives dans l'attente des divines promesses. Vous joignez un travail méritoire à vos supplications continuelles ;

et vos sacrifices, aussi bien que vos prières, ont pour but d'attirer d'en haut les grâces annoncées. C'est pourquoi vos Constitutions vous autorisent à diriger des pensionnats, des écoles pour les enfants pauvres, des orphelinats, des ouvroirs. »

Ces mêmes constitutions prévoient pourtant la création d'une maison exclusivement contemplative, pour les âmes appelées à coopérer au salut des Juifs par une vie toute d'oraison et de pénitence.

Ainsi que le remarquait le Père Théodore, on comprend la charité qui s'exerce à l'égard des petits enfants, des pauvres, des malades; on comprend le zèle des missionnaires qui vont porter l'Évangile aux populations idolâtres; mais le dévouement en faveur d'Israël est un secret de l'intimité avec Jésus; c'est le fruit d'une révélation spéciale qui crée, entre Jésus et l'élue de son cœur, un lien d'une profondeur exceptionnelle.

Pour le monde, cette vocation est aussi une énigme quand elle n'est pas un scandale. De là, le nombre assez restreint des élues. Mais par suite quelles doivent être la ferveur, la fidélité, la tendresse des âmes qui penchées sur le cœur du Maître, ont entendu son appel en faveur de « ses frères » ?

Quoi d'étonnant dès lors que le Père Théodore ait donné pour fondement à l'édifice sionien cette vertu de charité que Saint Paul appelle « la plus excellente de toutes » ? Il en a imprégné la Règle et en faisait le thème fréquent de ses entretiens. « Je veux, disait-il avec une austère énergie, que dans notre famille religieuse, la charité soit pratiquée au degré héroïque. Je veux qu'on se surmonte, je veux qu'on se vainque, je veux qu'on se supporte, je veux qu'on

s'aime. Plus vous vous aimerez les unes les autres, plus vous aimerez Notre-Seigneur Lui-même... J'en atteste le Seigneur ! J'aimerais mieux voir disparaître en un instant jusqu'aux dernières traces de cette famille naissante, que de la voir dépouillée de la céleste charité... »

Il voulait en effet que la communauté fût une famille dont les enfants vivent d'amour et d'obéissance, que son humilité fût simple et vraie ; il laissait à chacune de ses filles la liberté nécessaire pour répondre à l'attrait qui pouvait les porter vers la pénitence, mais par dessus tout il recommandait la joie au service de Dieu, cette joie sainte qui dilate les âmes et les aide à courir dans la voie des conseils évangéliques.

Pendant trente ans, la Mère Alphonsine Wurmser, signe visible de la volonté divine donné au catéchuménat, lors de sa création, remplit la charge de maîtresse des novices. Un double amour, celui de Dieu et celui de Sion, absorbait les énergies de son cœur et elle servit l'un et l'autre de toutes les puissances de son être. Sa fidèle correspondance à la direction du Fondateur fit d'elle un auxiliaire vigilant dans l'étude et la culture des vocations, une précieuse cheville ouvrière dans le développement de la Congrégation.

A ce noviciat, si saintement ensemencé, la digne Mère Sophie Stouhlen prodiguait aussi ses exhortations maternelles, empreintes d'une tendre dévotion au Cœur de Jésus. Elle les appuyait, à son insu, par le constant exemple de sa charité, de son humilité, de son abnégation.

C'est au noviciat qu'avait été placée la statue de

Marie devant laquelle le Père Théodore avait demandé l'indication déterminante pour la fondation de l'œuvre. Sa vue devait en rappeler l'objet aux aspirantes. Le même motif lui fit choisir saint Jean-Baptiste comme patron spécial des novices, et il en donnait ainsi la raison :

« Saint Jean a été sanctifié à l'aspect de Marie avant sa naissance. C'est aussi l'aspect de Marie qui a inspiré la pensée et l'esprit de notre œuvre.

« Saint Jean a eu mission de réconcilier les cœurs des enfants avec leurs pères. . . Telle est aussi votre vocation. . . Vous êtes chargées de ramener à l'Eglise les descendants des Patriarches... »

« Vous semez les œuvres dans toutes les contrées du monde, parce que les restes d'Israël sont dispersés en tous lieux, et que partout vous devez être prêtes à les accueillir, à les instruire, à leur ouvrir les avenues de l'Eglise ».

« L'important est que les religieuses se forment au dévouement et à l'abnégation, écrivait le Fondateur à la Mère Louise en 1854... Je crois que le moment vient où nous songerons sérieusement à envoyer une colonie en Terre Sainte ».

Bien des espérances surgissaient en effet du côté de l'Orient.

M^{sr} Jules Level, supérieur de Saint-Louis des Français, était sur le point d'entreprendre le pèlerinage de la Palestine et invitait le Père Théodore à se joindre à lui. Celui-ci, dans l'impossibilité de quitter pour deux mois sa nombreuse famille, répondit au Prélat :

« Si vous le voulez bien, mon frère Marie partira à ma place. Depuis le jour de sa conversion, ce cher

frère se sent pressé de se rendre à Jérusalem, persuadé que Dieu l'y appelle pour préparer les voies à l'œuvre de Sion... »

La réponse fut telle que le Père Marie pouvait la souhaiter ; elle fixait le départ au 27 août 1855.

CHAPITRE X

Jérusalem et Constantinople

1856-1858

Notre-Dame de Sion et Jérusalem : tel a été, ee semble, le but de l'élection du Père Marie, l'âme de toute sa vie.

Sa pensée arrêtée, en arrivant dans la Ville Sainte, était d'y introduire les Filles de Sion, auxquelles leur vocation assignait, affirmait-il, une place providentielle à l'ombre du Calvaire. Le Patriarche latin, M^r Valerga, qui avait visité le néophytat en 1850, lui donna toute autorisation de les établir dans son diocèse. Il lui offrit même, dans sa propre demeure, une généreuse hospitalité qui facilita, sous tous rapports, la double fin que se proposait l'apôtre d'Israël : louer provisoirement une demeure où seraient appelées un petit nombre de religieuses ; puis, s'il était possible, acquérir pour s'y fixer quelque une des ruines sacrées qui rappellent un souvenir de la Passion. Mais les fonds lui manquaient, ses recherches demeuraient infructueuses, et le Père Théodore avait cru devoir l'engager à rentrer en France, quand un secours inattendu lui permit d'assurer, pour deux ans, le loyer d'une petite maison, la moins impropre de toutes celles qu'il avait vues, à la destination future. « Notre mission a été si visiblement marquée du sceau de Dieu, écrivait-il à son frère que la confiance devient pour nous une loi im-

périeruse. Envoyez-moi les premières ouvrières de Sion ; tout est prêt pour les recevoir. »

Son pressant appel causa une grande joie à Paris, où il parvint le 4 avril 1856, et quatre religieuses furent désignées pour partir le 20 du même mois.

Au moment du départ, on se réunit à la chapelle pour les adieux. Le bonheur et l'action de grâces l'emportaient sur le sacrifice de la séparation ; et c'est au chant du *Magnificat* que la petite colonie s'ébranla. Le Père Théodore marchait en tête, car il avait tenu à guider les débuts du voyage. « Il ne m'est pas donné d'entrer dans la Terre Sainte où je conduis mes enfants, écrivait-il en arrivant à Marseille ; comme Moïse, je reste sur la rive et je lèverai mes mains vers le ciel. »

A défaut de sa présence, il leur avait ménagé des conseils et des encouragements pour les étapes du voyage. « Bientôt, leur disait-il, vous contemplez la Terre Sainte, objet des désirs de tant de pèlerins ! Vous marcherez sur les traces des Patriarches, des Prophètes et des Apôtres ! Vous vous trouverez dans la patrie de Jésus et de Marie ; que cette perspective vous soutienne et vous console ! Dites au Seigneur que vous venez auprès du Calvaire pour vous unir étroitement aux anciennes Filles de Sion, pour imiter leur généreux exemple, pour demander la conversion d'Israël. . . Placez-vous sous la protection de S. Joseph ; c'est à lui qu'il a été dit : « Retournez en la terre d'Israël avec l'Enfant et sa Mère... » C'est un grand événement pour notre communauté que l'arrivée des Filles de Sion dans la Terre Sainte. C'est le commencement d'une vie nouvelle, c'est l'accomplissement de nos vœux. »

Le Père Marie attendait les voyageuses à Jaffa. « Est-ce un rêve ? Est-ce la réalité ? écrivait-il. Je n'en sais rien. Je suis tout tremblant d'émotion. Que Marie est bonne ! Qu'elle est puissante ! *Memorare, o piissima mater !* » Le chant des cantiques, alternant avec la récitation des psaumes, abrégé le trajet de Jaffa à Jérusalem. Descendant de leurs montures à l'aspect de la Ville Sainte, les Sœurs se prosternèrent le front dans la poussière. C'était le soir du mardi 6 mai. Vingt-huit ans plus tard (1884), cette même date marquera la mort du Père Marie à S. Jean *in Montana*.

La demeure provisoire que la Communauté allait occuper pendant six ans, non loin des bazars qui avoisinent la porte de Damas, avait un aspect des plus tristes. Les six pièces dont elle se composait, ouvraient sur un très petit jardin, planté de safran et de quelques cyprès. Les murs en étaient dénudés, les chambres sans meubles ; et, même après les réparations essentielles, on était loin encore du simple aménagement qu'autorise la plus stricte pauvreté. « J'aime que les œuvres de Dieu commencent ainsi, écrivait le Père Théodore. Il faut se rappeler que dans cette terre où coulaient autrefois des fleuves de lait et de miel, Notre Seigneur ne posséda pas une pierre où reposer sa tête ».

A cette époque, une chaise était un objet de luxe et des plus rares, à Jérusalem. Prévenues de la visite prochaine du Patriarche, les sœurs durent s'excuser de n'avoir point de siège à lui offrir. « Eh bien ! Je suis missionnaire, repartit le Prélat, je m'assiérai sur une caisse ! » Mais aussitôt, passant en revue ce qu'il possédait lui-même, il leur envoya

quatre chaises, les seules dont le Patriarcat pût disposer.

Au règne béni de la sainte pauvreté se rattachent les temps héroïques de toute fondation. Elle en présage la fécondité et prédispose les âmes aux effusions de la béatitude qui lui a été promise. Les sœurs l'expérimentèrent quand le premier *Pater dimittite* retentit à la messe d'inauguration dite par le Père Marie dans leur oratoire. Ce cri miséricordieux était bien la raison d'être de leur présence dans la Ville Sainte. De cette pensée allait jaillir la source de leur bonheur.

C'était une tâche d'expiation et de régénération qu'elles venaient y remplir : d'expiation par la prière et le sacrifice ; de régénération par l'éducation gratuite des enfants de la Palestine que convoitaient déjà le schisme et l'erreur. Sans ressources assurées, sans moyen d'en recueillir au sein d'une population très pauvre, leur œuvre ne pouvait être qu'une œuvre de charité vivant elle-même des offrandes de la charité. Une telle perspective exigeait une foi, un abandon humainement téméraires, mais Dieu s'était réservé de justifier ses voies par un miracle de perpétuelle assistance.

L'Histoire de la Mission de N. D. de Sion en Terre Sainte l'a prouvé dans tous ses détails. Elle raconte comment le Père Marie fut amené à découvrir la place choisie dans les conseils divins pour répondre à l'idée de l'œuvre expiatoire qui dominait son esprit. Depuis son arrivée à Jérusalem, une des visites les plus chères à sa piété avait été celle de la Voie douloureuse suivie par Notre Seigneur depuis le prétoire jusqu'au Golgotha. « Je n'ai jamais oublié,

dit-il, ce que je ressentis devant les ruines du tribunal de Ponce Pilate où Jésus Christ fut condamné à mort. »

Nulle station, à l'exception du Calvaire et du S. Sépulcre, ne m'avait plus vivement pénétré... « Dès qu'il eut appris qu'il n'était pas impossible de faire passer en des mains chrétiennes ce précieux souvenir de la Passion, il n'eut plus de doute. « L'œuvre d'expiation doit s'accomplir, pensa-t-il, là où Pilate, montrant aux Juifs celui dont ils demandaient la mort, leur dit solennellement et prophétiquement : *Voici votre Roi !* là où la cause de la condamnation de la divine Victime fut attachée à la croix dont elle est inséparable : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs !* C'est là, sur la Voie douloureuse, que Jésus Christ rencontrera de nouveau les Filles de Sion pour leur dire : *Pleurez sur les enfants d'Israël !* C'est là enfin que s'élèvera le sanctuaire expiatoire où le sang de Jésus Christ coulera encore, non plus pour la réprobation et la perte, mais pour la grâce et le salut ».

Sur le champ, le Père Marie promit à Dieu de ne plus goûter de repos qu'il n'eût réalisé ce qu'il venait de concevoir à la lumière d'en haut. Et quand il se releva, bien que ne possédant rien, il se sentit fort contre tous les obstacles.

Ils allaient surgir en grand nombre; et tout d'abord le prix d'achat monte de 17.000 fr. à 30.000, puis à 70.000 frs. ! Le Père Marie qui était allé quêter de par le monde les sommes nécessaires, connut dès lors, et plus tard à maintes reprises, toutes les alternatives réservées à quiconque s'est fait le champion d'une sainte cause et tend la main pour lui

venir en aide. Mais le 24 novembre 1857, les ruines du Prétoire furent acquises à la Congrégation.

Bientôt on découvrit, enfoui sous une montagne de décombres et par cela même conservé intact, le petit arc latéral faisant partie de l'arc de triomphe ou entrée d'honneur de la citadelle Antonia et du Palais de Ponce Pilate ¹.

Le Père Marie s'occupa d'abord de fermer le saint enclos par une muraille provisoire. « Nous étions à la veille du 20 janvier 1858, raconte-t-il, les sœurs me demandèrent de dire la S^{te} Messe, pour la première fois, ce jour-là, dans l'oratoire qu'elles avaient disposé sous l'Arc récemment découvert.

« A quatre heures du matin, huit religieuses de N. D. de Sion sortaient sans bruit de leur pauvre couvent provisoire. Chacune d'elles portait sous les plis de son manteau quelque objet nécessaire à la célébration du Saint Sacrifice. Je les précédais, tenant à la main une lanterne bien nécessaire, car la nuit était obscure et les rues à traverser très accidentées. Nous ne rencontrâmes âme qui vive, et nous arrivâmes sans encombre. La porte fut soigneusement fermée derrière nous, et aussitôt les sœurs disposèrent tout pour l'accomplissement des saints mystères.

« C'était comme une scène de la primitive Eglise. Il nous semblait être revenus au temps des catacombes de Rome. Après la consécration, le chant du *Pater dimitte illis* ne se fit entendre qu'à demi

¹ Cet endroit sacré, auquel l'Eglise a attaché une indulgence plénière, marque l'entrée de la voie douloureuse ou chemin de la croix — Voir le *Livre liturgique des Pères franciscains*, p. 55, édit. 1865 Jérusalem.

voix, *propter metum Judeorum*; et au moment de la sainte communion, nos religieuses eurent l'inspiration de renouveler leurs vœux; elles en prononcèrent la formule avec une ferveur indicible.. Et quand, après notre action de grâces, nous rentrâmes à N. D. de Sion, nous étions encore tellement éblouis des consolations célestes dont nous venions d'être inondés qu'il nous paraissait étrange d'apercevoir de nouveau ce qui est de la terre ».

En cette même année 1858, le Père Marie se vit l'objet d'un insigne privilège : il fut désigné par le Patriarche pour prêcher la Passion au Calvaire, le Vendredi Saint. « Pendant que je suivais la procession solennelle, à travers une foule immense et pressée, écrit-il, je sentis tout à coup une petite main se glisser dans la mienne; c'était celle d'un jeune israélite dont les deux sœurs étaient élevées chez les Religieuses de Sion. Effrayé de se trouver seul dans une telle cohue, Abraham Mourad avait eu l'idée de se mettre sous ma protection. Très touché de cette rencontre en pareil lieu et en semblable circonstance, je tins le cher enfant par la main jusqu'au Calvaire où je fus obligé de le laisser pour me placer près de l'autel de la Crucifixion... »

« Depuis le jour à jamais exécrationnable où les Juifs, mes ancêtres, avaient fait entendre au Calvaire leurs imprécations déicides, jamais la voix d'aucun enfant d'Israël n'y avait plus retenti. Que pouvais-je donc dire là, tout tremblant et le cœur plein de larmes? Que pouvais-je dire sinon : « Père, pardonnez-leur!... » Mon discours ne fut pas long; et j'allai bientôt reprendre la main de mon petit Abraham... Plusieurs fois depuis j'ai été invité à parler encore en

cet anniversaire, mais j'ai toujours décliné cet honneur trop accablant pour moi. Il m'a semblé qu'il suffisait une seule fois dans la vie d'un pauvre prêtre. »

Aussitôt après les fêtes de Pâques, le Père Marie quittait de nouveau Jérusalem pour se rendre à Paris. La possession des restes du Prétoire était « un pas immense pour la fondation de Terre Sainte et un événement considérable pour la Congrégation entière ». Mais bien que beaucoup eût été fait, on peut dire aussi que tout restait à faire.

L'année 1856, qui avait marqué l'arrivée des religieuses à Jérusalem, avait vu se succéder plusieurs autres offres de fondation : l'une à Alger, l'autre à Madrid, la troisième à Constantinople. On n'aurait pu répondre à toutes à la fois. Mais Constantinople, métropole de l'empire ottoman, était un poste désirable ; et en raison de sa suprématie administrative sur Jérusalem, il importait de s'y établir.

Ainsi en jugea le Père Théodore, qui y voyait aussi le moyen de travailler au salut d'Israël sur un nouveau théâtre. « Il y a, écrivait-il, des villages entiers peuplés de Juifs autour de Constantinople ; et on nous assure qu'ils sont plus abordables que ceux de France ».

A cette époque, les Prêtres de S. Lazare et les Filles de la Charité avaient à leur tête M. Etienne qui, résolu de circonscrire l'œuvre de S. Vincent dans la sphère que lui avait assignée le Fondateur, songeait à remettre à une congrégation enseignante les pensionnats de jeunes filles dirigés par les sœurs dans le Levant. Les souvenirs attachés à la médaille

miraculeuse et à la chapelle de la Providence, devaient naturellement incliner sa pensée vers la Communauté de Sion dont il aimait le Père.

Les négociations aboutirent à la cession désirée ; et le 8 septembre 1856, la lecture du *status domus* ¹ qui termine la retraite annuelle, fit connaître les noms des douze religieuses destinées, sous la conduite de la Mère Louise, à la mission de Constantinople.

Leur intrépidité joyeuse émut si fort le curé d'Evry, présent à la séance que sur le champ, il s'offrit au P. Théodore pour être l'amônier du futur établissement. Une telle proposition, venant d'un ecclésiastique plein de piété et de savoir, réunissait trop d'avantages pour n'être pas agréée. En la personne de l'abbé Renard, Dieu assurait à la famille de N. D. de Sion un dévouement non moins apprécié que fidèle dont la durée s'étendit au delà de cinquante ans ².

Le P. Théodore, bénissant Dieu du saint courage de ses filles, voulut encore les conduire jusqu'à Marseille. Il ne tarda pas à donner en ces termes l'annonce de l'embarquement effectué le 29 septembre : « J'ai dit la messe le matin même et j'ai communié nos voyageuses apostoliques avec une émotion toute paternelle. Dans l'après-midi, nous sommes transportés au port où nous attendait, superbe et majestueux, un vaisseau sur lequel brillaient en lettres d'or, ces mots : *le Sinai*. Ses cordages, comme de puissantes racines, le tenaient

¹ Etat de la maison ; en d'autres termes : énumération du personnel réparti entre les diverses maisons.

² Le R. P. Renard mourut à S. Jean in Montana, le 12 Juillet 1911, à l'âge de 91 ans.

immobile dans l'eau, mais il lançait en frémissant des bouffées de vapeur vers le ciel... Je bénis les cabines, et je restai sur le pont jusqu'au moment du départ... Mais enfin le signal est donné; c'est le moment de la séparation, moment douloureux que nulle résignation ne saurait braver; les sœurs m'entourent; je lève la main pour les bénir, et je quitte en toute hâte le navire... »

« Je demeurai au rivage, à la même place que j'avais occupée lors du départ pour Jérusalem. Je vis la formidable montagne secouer ses flancs, avancer avec lenteur, comme si, elle aussi, disait adieu aux rives de France. Mais bientôt elle fendit la mer avec hardiesse et disparut dans le lointain de l'horizon. . Que mille bénédictions l'accompagnent ! »

« Le sacrifice est grand, écrivait-il ensuite à la Mère Louise, mais plus grand est le saint amour qui nous l'a fait accomplir. Ne pensons point à nos peines; pensons à l'œuvre de Dieu, à la gloire de Dieu, à la providence de Dieu. » ⁴

Les premiers jours de la traversée ne laissèrent rien à désirer. Mais un terrible abordage se produisit dans la nuit du 3 au 4 octobre, et la violence du choc fut telle que le navire agresseur sombra en un moment sans qu'il fût possible de lui porter secours. Le *Sinai* avait subi de fortes avaries, et l'émotion à bord était indescriptible. Quelques impies, parmi les passagers, attribuaient le malheur commun à la présence des religieuses; d'autres plus nombreux, venaient en pleurant se recommander à leurs prières.

Le supérieure récita avec calme les litanies de la

⁴ Lettre du 4 octobre 1856.

Sainte Vierge et le chapelet. Cette nuit d'angoisse était celle du samedi au dimanche, fête du S. Rosaire. L'imminence du danger se prolongea durant cinq mortelles heures ; mais grâce à Dieu, tout péril fut conjuré, et le *Sinai* arriva à Constantinople sans autre catastrophe.

Une déception y attendait les sœurs. L'Archevêque comptait les employer à d'autres œuvres qu'au pensionnat dont les Filles de S. Vincent avaient fait la prospérité. Il eût voulu restreindre leur zèle à la seule ouverture d'un néophytat ; c'eût été les réduire pour longtemps à une inactivité complète. Le Père Théodore averti partit aussitôt pour Rome. « Les épreuves sont tristes au moment où elles éclatent, écrivait-il, mais elles présagent des fruits abondants. Il fallait bien que la croix précédât la bénédiction. »⁴

Le cardinal Barnabo, Préfet de la Propagande, accueillit le Fondateur avec une grande bonté. De son côté, M. Etienne déclara qu'il laisserait plutôt tomber le pensionnat que de le remettre en d'autres mains. Le R. Père put donc écrire à ses filles le 21 novembre : « J'ai reçu hier l'heureuse dépêche qui annonce le terme de vos premières tribulations. Je dis que ce sont les premières, car vous en aurez sans doute beaucoup d'autres : c'est le partage des œuvres de Dieu. Mais celui qui vous a si parfaitement soutenues jusqu'à présent, vous donnera chaque jour les secours dont vous aurez besoin, et ma confiance est plus grande que jamais. »

L'Archevêque s'était en effet rendu à l'évidence ; et les religieuses de Sion, pleines de gratitude envers

⁴ Lettre du 18 octobre 1856.

les Sœurs de charité, qui les avaient fraternellement accueillies dans leur maison de Galata, les quittèrent pour s'installer au Pensionnat, situé au quartier de Pancaldi, dans le voisinage de l'église catholique du Saint-Esprit.

Il restait à conquérir les cœurs des élèves, très légitimement attachées à leurs anciennes maîtresses. On y réussit peu à peu et d'abondantes bénédictions se répandirent bientôt sur les ouvrières évangéliques. Mais les sœurs ne tardèrent pas à reconnaître combien il avait été sage de prendre d'abord racine dans la population chrétienne; l'éloignement pour les Juifs était tel qu'à l'arrivée il eût été imprudent de chanter le *Pater dimitte illis*, même dans la petite chapelle intérieure. Au reste, cette abstention dura peu. « Si nos espérances ne se réalisent pas de notre vivant, disait le Père Théodore, nous les lèguerons, avec l'esprit de Sion, à notre humble communauté. Les uns plantent et arrosent, les autres récoltent, mais tous auront la même consolation et la même récompense. »

Dès ce temps, le Père Marie insistait pour que son frère visitât les maisons d'Orient; et le Père Théodore en donnait l'espérance, lorsqu'il écrivait à ses filles : Je sens par les profonds mouvements de mon cœur que je ne résisterai plus longtemps au désir d'aller à Constantinople. « Toutefois il attendit que le Père Marie, obligé de revenir en Europe, pût le remplacer à la Maison-Mère ».

Dans la matinée du 5 août 1858, il faisait ses adieux à ses enfants, fortifiées par ses recommandations paternelles, et s'éloignait plein d'espoir en l'appui divin. Les premières nouvelles, datées de

Messine, laissent percer sa préoccupation dominante d'escale en escale : « Pourrons-nous descendre pour communier ? — C'est là, écrit-il, le grand besoin du cœur de l'homme, le remède à tous les maux possibles et la consolation sur terre et sur mer. » ¹

La veille de l'Assomption, le bateau entrait dans le port de Constantinople. Le bon Père se rendit tout d'abord à l'Archevêché pour rendre ses devoirs à M^{sr} Mussabini. « Après cette visite, il était temps de voir nos sœurs, poursuit-il. Elles étaient réunies dans leur gracieuse chapelle. Mon cœur battait bien fort quand j'y suis entré, au son de l'Angelus, de l'orgue et du Magnificat. Il ne m'était pas possible de parler ; j'étais trop ému à la vue de cette nombreuse famille de Sion sur la terre étrangère. Chaque tête me rappelait des souvenirs ; chacune de ces âmes avait fait de grands sacrifices ; toutes ensemble avaient donné à Notre-Seigneur des preuves héroïques d'obéissance et d'amour. Et si nulle part je ne puis contempler sans émotion une assemblée de missionnaires, qu'on juge de mon impression dans cette chapelle ! ² » .

« J'ai des sympathies pour les enfants d'Ismaël, avouait-il quelques jours plus tard ³. Mais ils tiennent plus d'Agar, leur pauvre mère, que d'Abraham. Ce ne sera pas une petite affaire que de les arracher à Mahomet pour les conduire à Jésus Christ. Cependant tout est possible à Dieu ; prions pour Ismaël et pour Israël. Quel triste phénomène que la déchéance de ces deux races ! »

¹ Lettre du 18 août 1858.

² Lettre du 16 août 1858 à la Maison Mère.

³ Lettre du 24 août.

Le R. Père Théodore donna les exercices de la retraite, d'abord à la communauté, puis aux élèves. » Ces vives natures orientales étaient tout yeux et tout oreilles pendant les instructions, dit une relation contemporaine. Nulle n'a perdu le souvenir reconnaissant des grâces reçues par le ministère de celui qui, à l'exemple de son Maître, a passé en faisant le bien. »

De son côté, il écrivait : « Il y a ici des Athéniennes, des Valaques, des Moldaves, des Samosates, des Smyrniotes, des indigènes de Chio, sans compter les Constantinopolitaines, les Italiennes, les Anglaises et les Allemandes. Mais tout cela ne forme qu'un seul bercail, rempli de charité et pratiquant l'obéissance... Je vais les quitter pour bien longtemps ; et si elles pouvaient lire dans mon cœur, elle seraient bien surprises des émotions que j'y comprime ! »

Le 1^{er} octobre, il s'embarquait pour la Palestine avec le Père Renard, son compagnon de pèlerinage. Après Smyrne, on atteignit heureusement Beyrouth où l'on s'arrêta trois jours. « Le chemin de la Terre Sainte me paraît long, disait-il, et je ne m'étonne plus des impatiences de ceux qui ont mis quarante ans à le parcourir. » Enfin, le 15, on était à Jaffa ; et le Père Théodore s'écriait : « Après dix-huit siècles d'absence, je suis enfin revenu dans mon pays ! Mais quels changements ! quels bouleversements !

« Le lendemain, dès 4 heures du matin, je montais à l'autel. C'était ma première messe en Terre Sainte. Ce que j'ai éprouvé n'est pas à dire. . . Je portais en moi tout Sion : les Pères, les Sœurs, les enfants, les amis, tout ce que je bénis, tout ce que j'aime... J'ai supplié l'inspirateur de toute bonne pensée de me donner les dispositions que je dois avoir pour

entrer dans la cité de Dieu ; car je veux y aller non pour me scandaliser mais pour m'édifier ; et cette édification, je veux la puiser, non dans mes rapports avec les hommes, puisqu'ils sont partout des hommes, mais dans les lieux, dans les souvenirs, dans les espérances. J'ai pris la résolution de ne voir dans les hommes que ce qu'ils ont de bon. Je veux les regarder comme des élus. Si je me trompe, Dieu redressera mon jugement dans la vallée de Josaphat ; en attendant, je les aimerai tous, quels qu'ils soient lors même qu'ils seraient terribles comme les enfants de Gog et de Magog ¹ »

A six heures du matin, par une chaleur déjà assez forte, la caravane montait à cheval ; il était cinq heures du soir, quand on aperçut les dômes grisâtres de Jérusalem. « Je voulais m'arrêter pour me prosterner devant « l'escabeau des pieds de Dieu », mais mon cheval m'emporta jusqu'à l'entrée de la Ville Sainte. J'avais laissé loin derrière moi mes compagnons de route... Je les devançai à la porte de Jaffa. Il y avait là une multitude de Juifs, le visage tourné vers Bethléem. Je demandai l'explication de leur présence. On me dit que c'était leur coutume de se rassembler tous les soirs sur la route pour attendre le Messie qui, selon les prophéties, devait sortir de Bethléem. Pauvres aveugles ! Quand donc se tourneront-ils vers le Calvaire et le S. Sépulcre ? Quel mystère que cette foi opiniâtre dans une religion pétrifiée ! » ²

Les deux pèlerins descendirent au Patriarcat. Le

¹ Lettre du 17 octobre, 1858.

² Lettre du 17 octobre 1858.

lendemain, le Père vint dire la messe dans l'oratoire où les religieuses de Sion, entourées de leurs petites filles arabes et israélites, étaient assemblées. Ce fut une heure de touchant revoir dont il disait ensuite : « Le cœur de l'homme n'est pas organisé pour des émotions trop profondes, et la langue n'est pas capable de les exprimer. »

Ces émotions d'ordre supérieur, et que sa foi rendait intenses, le mirent hors d'état, pendant plusieurs jours, de visiter aucun sanctuaire. « La ville entière, dit-il, n'est qu'une silencieuse nécropole, une vaste agrégation de sépulcres, rangés autour de la Tombe d'où sont sorties la résurrection et la vie. C'est ee qui frappe tout d'abord ; et la première voix qu'on entend est celle-ci : Jérusalem n'est plus ici bas ; elle est là haut ! »

Quand il put s'orienter seul à travers la cité de Dieu, ce fut vers le saint Sépulcre qu'il se dirigea le plus souvent. « Son seul aspect provoque un religieux frisson, disait-il. A voir la foule empressée qui trépigne autour du Golgotha, tant d'âmes pieuses qui se prosternent à l'envi sur le tombeau et qui baisent avec amour les traces de Jésus Christ, on dirait que le sang coule encore, et que les contrastes, les contradictions, les phénomènes étranges que l'Évangile nous raconte, se perpétuent. »

Avec quelle sainte terreur le Père Théodore n'a-t-il pas contemplé ces autres lieux qui rappellent la prédiction du prophète Joël : « En ces jours-là, je rassemblerai tous les peuples, et je les amènerai dans la vallée de Josaphat, pour entrer en jugement avec eux. » Cette vallée des angoisses de la mort où rien ne se meut, où rien ne respire, commence à la grotte

de l'Agonie et se termine à la mer Morte. « J'ai voulu, poursuit le Père Théodore, me hasarder à y faire une promenade solitaire ; mais après une heure de marche au milieu des tombes brisées, les pieds commencèrent à me brûler. Je me suis ému de mes émotions, et je suis revenu d'un pas grave sur la terre des vivants. Toutefois, en regardant avec anxiété à droite et à gauche, et en cherchant à marquer d'avance la place que je viendrai occuper au dernier jour, j'ai été touché d'une pensée qui rassure l'âme craintive et la remplit d'espérance. Cette pensée, la voici : à l'entrée de la vallée de Josaphat, tout près de la grotte de Gethsémani, se trouve le tombeau de la sainte Vierge. Je me suis dit : cette tombe sera un trône de grâce au jour du jugement. Ceux qui aiment la sainte Vierge, ceux qui mettent en Elle leur confiance, les enfants de Marie, ne périront pas... ils auront une protectrice tendre et puissante qui les couvrira de son égide... Donc, j'ai marqué ma place et celle de ma famille sionienne auprès du tombeau de Marie, et je suis revenu plein de consolation. » ¹

« Au pied du Temple qui n'est plus, dit-il ailleurs, il y a un autre spectacle de mort : ce sont les Juifs qui, tous les vendredis, y reviennent prier et pleurer. En m'y rendant pour vérifier cette tradition, je m'attendais à quelque chose de ridicule ; mais j'avoue que j'ai été touché de la foi inébranlable, de la dévotion patiente, humiliante de ces malheureux aveugles qui étaient là, en pleine rue, hommes et femmes, les uns assis par terre, les autres appuyés

¹ Lettre du 8 novembre 1858 à la Maison-Mère.

sur les murs et criant vers le ciel. Ils baisaient ces murs, ils y appliquaient leur tête, ils enfonçaient leurs mains dans les crevasses; ils trépignaient comme des enfants terribles qu'un père irrité a mis à la porte et qui veulent absolument rentrer. Pauvres juifs ! leur présence à Jérusalem et leur endurcissement sur cette terre des miracles, est le fait le plus inexplicable de toute l'histoire humaine... Puisse le sang de Jésus-Christ retomber sur les enfants d'Israël, non plus en malédiction mais en bénédiction ! »

Sous l'empire de telles pensées, le R. Père devait ressentir une impression profonde en face des restes du Prétoire devenus l'apanage des Filles de Sion. Avec quelle ardeur ne formula-t-il pas ses prières en immolant la divine Victime en ce lieu auguste, au matin du 24 octobre ! Mais les ruines n'étaient pas encore habitables; et c'est dans le modeste oratoire des religieuses qu'il eut la consolation de conférer le baptême à un jeune Israélite, en présence des consuls de France et d'Espagne, des prêtres du Patriarcat, de plusieurs Pères Franciscains et des sœurs de S. Joseph de l'Apparition, seules communautés que possédât alors la Ville Sainte.

Il se donna à tous, sans exclure les dissidents des prévenances de sa charité ; mais rien ne put empiéter sur la retraite qu'il se proposait de faire au Calvaire.

« Heureuse, lisons-nous dans une de ses lettres, l'âme solitaire qui s'est laissé enfermer pendant la nuit sous les voûtes sombres et imposantes du Saint Sépulcre ! A peine si, dans les premiers instants, on ose respirer et regarder autour de soi. On se fond dans un silence qui peu à peu s'anime et reproduit

bientôt les scènes suprêmes de l'Évangile... On ne sait plus où l'on est, ni dans quel temps on vit; on est revenu au monde, comme un des morts ressuscités. »

Mais près de cinq semaines s'étaient écoulées; le Père Théodore n'était sorti de la Ville Sainte que pour se rendre à Bethléem. Le moment du départ approchait. D'avance il avait envisagé « les peines qui, en ce monde, s'entremêlent aux joies les plus pures, et songé que le bonheur de revoir ses Filles de Jérusalem se terminerait, comme tous les bonheurs de la vie présente, par un inévitable adieu. »

Le 8 décembre, il atteignait Marseille; et deux jours après, il se retrouvait à la chapelle de la Maison-Mère. Ce fut en vain qu'avant de commencer le saint Sacrifice, il essaya d'adresser quelques mots à l'assistance. « Mes chères enfants, se borna-t-il à dire, il y a dix jours que je n'ai offert la sainte Messe. En ce moment, je ne vois plus que la consolation de remonter à cet autel qui est la vie du prêtre. Plus tard, je vous dirai celle que j'éprouve à me retrouver parmi vous. »

Il écrivait ensuite: « Les impressions que m'a laissées la malheureuse cité de Dieu sont inoubliables. Telle qu'elle est, avec ses tombeaux, son Calvaire, ses ruines sacrées, j'aime Jérusalem; et si Dieu me permettait de suivre la voie des consolations, c'est là que je voudrais mourir. Mais il faut porter plus haut ses pensées. »

« Les apôtres devaient aussi fortement tenir au chemin de la croix, au saint Sépulcre, à la montagne des Oliviers; et cependant, ils durent se disperser dans toutes les directions pour répandre l'Évangile en tous lieux. Vivons comme eux d'obéissance, de dévouement et d'amour.

CHAPITRE XI

L'Angleterre et la Roumanie

1860-1872

« Au mois d'octobre 1837, raconte M. Desgenettes, curé de N.-D. des Victoires, un vénérable prêtre, le R. George Spencer, autrefois ministre de l'église anglicane, vint m'inviter à prier pour sa patrie. Je lui parlai de l'Archiconfrérie, des grâces qu'elle avait déjà obtenues, et je lui promis d'accomplir son pieux désir. »

Dès lors, il n'y eut plus en France un village où, si la paroisse était agrégée, la voix du prêtre ne s'élevât chaque semaine pour redire aux associés : « Prions pour la conversion de l'Angleterre. »

L'abbé Ratisbonne, devenu peu après l'actif auxiliaire du saint curé, s'intéressait vivement à ce retour ; et, sous le regard de N.-D. des Victoires, il avait eu le bonheur de nouer, avec les illustres convertis que furent les Newman, les Faber et les Manning, des rapports que ne brisa point la création du catéchuménat.

Les premières offres de fondation qui lui furent faites, en 1852, venaient de l'Irlande ; mais la communauté de Sion, encore peu nombreuse, n'était pas en mesure de les accepter. Plus tard, le Cardinal Wiseman l'entretint d'un autre projet. Enfin, cédant à de nouvelles instances, le Père Théodore s'était rendu en Angleterre, en 1858, et y avait trouvé un

accueil empressé. « J'ai appris à Londres que je suis une célébrité, écrivait-il à ses filles, et à ce titre, on me fête. Aujourd'hui, j'ai été invité à dîner au Palais de Cristal; c'était l'élite des catholiques qui offrait ce meeting au Cardinal Wiseman auprès duquel j'étais assis. Le Cardinal a porté plusieurs toasts : le premier au Pape, le deuxième à la Reine, le troisième aux Lords commissaires de l'assemblée, le quatrième à l'abbé Ratisbonne. Il m'a fallu faire un speech. J'ai porté un toast « à l'Angleterre », catholiques et protestants; — aux catholiques, pour que le Seigneur les affermisse dans la foi, dans la charité et dans l'espérance, et qu'il les multiplie comme les étoiles du ciel; — aux protestants, pour qu'ils arrivent à nous et goûtent avec nous les joies saintes de l'union. »

« Je ne sais, continuait-il, quand je pourrai quitter Londres. J'écoute, je médite, je laisse tout entre les mains de Dieu. Il faut du temps pour que les affaires mûrissent et se décident; je veux en toutes choses suivre pas à pas les indications d'en haut. »

Les pourparlers restèrent suspendus près d'une année; puis se renouvelèrent lors de quêtes faites par le Père Marie pour ses orphelines de Terre Sainte à travers l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande. Par une remarquable coïncidence, c'est dans l'église de S. André delle fratte que le Dr Manning avait adressé, à la colonie anglaise de Rome, la première série de ses prédications. De là, puis des visites échangées à Paris, datèrent des relations dont le Cardinal disait longtemps après aux religieuses de N.-D. de Sion : « J'ai connu intimement et j'ai beaucoup aimé vos deux Pères. Nous avons

la même manière de voir en bien des choses. »

« Je suis touché des sympathies de M^{sr} Manning, écrivait le Père Théodore en 1860. J'avoue que c'est sous les auspices de cet homme de Dieu que je voudrais voir surgir notre chère Sion en Angleterre.. Une fois que nos religieuses y seront établies, et quand elles verront se multiplier les vocations du pays, elles répondront à tout appel qui sera conforme à l'esprit de leur Institut. »

Il entra dans les desseins du divin Maître que la fondation, ne progressât que lentement. Sans doute, un précieux appui moral lui était acquis, mais les moyens pécuniaires faisaient défaut; et il n'y avait pas à compter sur les catholiques anglais qui, en cette période de renaissance, devaient tout d'abord leurs secours aux églises et aux paroisses qui se constituaient. Une très petite maison, humble comme l'asile de Bethléem, fut louée à Londres, Westmoreland Place, près de l'église de Sainte-Marie des Anges. « Je tiens beaucoup à ce que vous commenciez le 19 Mars, fête de S. Joseph, avait dit le Père Théodore, n'eussiez-vous qu'une seule élève. »

Quelques mois après, en la fête de l'Immaculée Conception, M^{sr} Manning, voulut déposer lui-même l'Hôte divin dans l'oratoire. « Aujourd'hui, dit-il aux religieuses le salut est entré dans cette demeure; et s'inspirant du nom de « Sion », il commenta les promesses et les espérances attachées à leur vocation spéciale. Il traduisait ainsi la pensée du Père Théodore qui mandait un peu plus tard à la Supérieure: « Vous connaissez le désir qui repose dans mon âme et que vous devez tendre à réaliser: c'est celui d'un catéchuménat où vous recevrez de

jeunes Juives et protestantes, œuvre difficile et délicate qui demande beaucoup de prudence et de charité, mais œuvre bénie de Dieu et chère à l'Eglise. Il faut prier, il faut y penser, il faut en parler aux personnes capables de vous comprendre et de vous assister. » ¹

« Votre œuvre débute comme les plus grandes œuvres de Dieu, disait-il d'autre part. Les formes de la croix et du calice ne sont jamais les mêmes ; mais le fond, c'est toujours l'humiliation et le sacrifice... Je n'envie pas les communautés qui se posent richement ; la pauvreté évangélique m'inspire plus de confiance. L'important est que le bon esprit anime votre maison, que la vie religieuse y soit bien réglée, que vos élèves deviennent pieuses et instruites, que la charité règne dans tous les cœurs. A ces conditions, le succès est certain. » ²

Une année s'était à peine écoulée depuis la fondation de Londres, lorsque M^{er} Grant attira l'attention du P. Ratisbonne sur la petite ville de Worthing, située au bord de la mer, dans le Comté de Sussex. Près de cette ville, habitait, au château d'Offington, l'honorable Major Gaisford, un des récents convertis au catholicisme. Cet homme de bien avait conçu la pensée de faire bâtir à Worthing, dont la population était toute protestante, une église qui répondît aux besoins des catholiques, attirés en été par le charme de la plage. L'Evêque songeait à faire de cette église le point central d'une mission que le concours d'une communauté enseignante seconderait avec fruit. Sur

¹ Lettre du 20 février 1861.

² Lettres du 27 mars 1860 et du 27 août 1861.

ces entrefaites, le Père Marie arrivant en France, fut chargé par son frère d'étudier sur place le parti à prendre. Et dès qu'il eut émis un avis favorable, on conclut l'acquisition en commun du terrain où M^r Gaisford a fait construire le presbytère et l'église, tandis que les religieuses ont élevé le couvent avec son pensionnat et ses écoles. « Nous choisissons sainte Thérèse pour patronne de la nouvelle Sion, avait dit le Père Théodore, j'espère que l'installation pourra se faire le 15 octobre, si l'on y met une sainte activité. »

Son désir fut accompli. Mais il ne se dissimulait pas que le développement de cette création serait lent et difficile. « L'Église catholique n'est sortie de son obscurité qu'après trois cents ans, écrivait-il le 25 décembre suivant. Il faut suivre Jésus Christ et non pas marcher plus vite. Cette vérité doit constamment nous dominer dans la croissance providentielle de Sion. Pour les œuvres, comme pour les âmes, la condition de la grandeur, c'est l'humilité. La prospérité ne viendra qu'à la suite d'épreuves inévitables. »

En 1863, le Père Théodore fit un rapide voyage à Worthing; et le 4 mai, le saint évêque de Southwark posait solennellement la première pierre de l'église. Catholiques et protestants l'entouraient dans un profond silence, pressentant la haute signification de ce qui allait s'accomplir. C'était en la fête de sainte Monique. Etendant à l'Angleterre les paroles d'espérance tombées autrefois des lèvres d'un saint évêque, au sujet d'Augustin, une des religieuses écrivait: « Il est impossible qu'une nation, objet de tant de supplications ardentes,

ne rentre pas tout entière dans la voie du salut. »

Dirigées par les conseils du Père Théodore, soutenues par ses encouragements, les maisons d'Angleterre furent encore consolées par sa visite en 1867; ou commençait à constater les résultats dus à une courageuse persévérance, dans ce pays où toute œuvre, pour réussir, doit d'abord s'implanter fortement.

A Worthing, à côté du pensionnat, difficilement recruté dans un milieu protestant, un ouvroir s'était formé. La résidence des religieuses de Londres avait été transférée à Colville Terrace, où elle resta fixée jusqu'en 1872, sous le bienveillant patronage des Pères Oblats de S. Charles.

Une admirable régularité régnait dans l'humble Cénacle où l'esprit de prière et l'union fraternelle aidaient un nombre très limité de sœurs à mener de front une grande diversité d'œuvres : instruction des converties, abjurations, baptêmes d'israélites, réunions d'enfants de Marie externes, formation de trois classes de jeunes élèves répondant aux castes si distinctes en Angleterre, assemblées de charité pour les pauvres avec l'aide de ferventes catholiques. C'était en germe ce qui devait se développer ensuite à Powis-Square, puis s'épanouir définitivement dans l'important établissement de Chepstow Villas.

Le Père Théodore fut heureux de retrouver à Rome, en 1870, M^{sr} Grant et M^{sr} Manning. Le premier y était venu à bout de forces, répondant à ceux qui le dissuadaient de partir : « Mieux vaut mourir en obéissant au Souverain Pontife, que de me dispenser d'obéir pour prolonger ma vie. » Il

s'éteignit le 1^{er} juin. Huit jours avant, il avait désiré voir le Père Théodore et avait voulu réciter avec lui « trois Ave Maria pour Sion. »

M^{sr} Manning, dans ses entrevues avec le Fondateur, n'avait pas été moins sympathique aux œuvres de la Congrégation; et bientôt après, il prouvait ses sentiments par des actes, lorsque le blocus de Paris eut forcé la Supérieure Générale à passer en Angleterre. « Venez, venez ! lui dit l'Archevêque, bénissant en sa personne les autres réfugiées. Jamais il n'y aura trop de religieuses dans mon diocèse. » Et bientôt après il désignait celles de N.-D. de Sion pour diriger les écoles de la paroisse créée par le Père Keens, à Holloway.

Ce quartier, situé dans la partie nord de Londres, n'appartient pas aux régions aristocratiques de la ville. La population commerçante ou pauvre y domine. La réapparition du costume religieux dans ce faubourg, où depuis Henri VIII aucune communauté n'avait été admise, y causa une surprise non exempte d'hostilité. Mais les encouragements du clergé se joignaient à l'appel de M^{sr} Manning : « Allez à Holloway, disait-on. C'est un bien pour une communauté d'être associée au ministère du P. Keens. Il est aimé de Dieu et des hommes, et béni dans tout ce qu'il fait. » Et le P. Théodore ajoutait : « C'est parce que Dieu vous chérit avec prédilection qu'il vous a placées au milieu d'une terre hérissée de ronces et d'épines. Quel privilège pour une âme apostolique d'avoir à cultiver un pareil champ ! »¹ De fait, les conversions furent nombreuses de tout temps à Holloway.

¹ Lettre du 11 novembre 1871.

La pauvreté que les sœurs y pratiquèrent, n'était rien en comparaison de celle qu'elles trouvèrent à Drury Lane, lorsque le P. Keens, mis en possession de ce nouveau poste, leur demanda de prendre en mains les écoles autrefois fondées par le P. Faber. Elles réalisaient au plus haut degré, ce que le mot *ragged schools*, écoles en haillons, dépeint expressivement. Installées en une sorte de donjon privé d'air, ces classes étaient fréquentées par 350 des plus pauvres enfants, si nombreux dans la riche métropole. Les religieuses, tant qu'elles les dirigèrent, c'est-à-dire jusqu'en 1892, furent astreintes à revenir passer deux jours chaque semaine à Holloway pour renouveler leurs forces et se retremper dans la vie de communauté.

Le P. Théodore applaudissait au travail obscur de ses filles; et la récolte d'âmes à faire parmi les déshérités de la terre réjouissait son esprit de foi plus que n'eût fait le succès en des milieux brillants. A ses encouragements se joignaient ceux de M^{sr} Manning qui les félicitait « d'avoir entrepris la conquête de cette portion notable du royaume du diable. »

Trente ans après, le R. P. Dolan qui avait succédé au Père Keens à Holloway, ne savait comment louer Dieu des fruits obtenus dans ce quartier où douze églises avaient surgi, ayant chacune sa communauté et ses écoles. Sion avait frayé la voie aux congrégations venues ensuite. Nombreuses étaient les âmes qui, instruites et préparées par les religieuses, rentraient au vrai bercail. « Soyez bénies, leur disait le Père Dolan, car dans les progrès de la mission, je sais quelle part revient à celles qui n'ont cessé d'y prodiguer leur zèle. »

Après l'Angleterre, ce fut la Roumanie qui appela les Filles du Père Ratisbonne.

En 1864, le Père Joseph Salandari, supérieur des Frères Mineurs conventuels à Constantinople, avait été nommé Visiteur apostolique de la Moldavie. Ses relations avec les religieuses de N.-D. de Sion établies à Péra, lui firent souhaiter d'en obtenir pour diriger les œuvres qu'il se proposait de créer à Jassy et à Galatz, principaux centres de son Vicariat. Il ne s'agissait en principe que d'ouvrir une école catholique pour une colonie composée en majeure partie d'Allemands ou de Polonais parlant allemand. Mais M^{sr} Salandari prévoyait qu'un pensionnat serait promptement demandé par l'aristocratie roumaine, désireuse de procurer à ses enfants une bonne éducation dans un pensionnat français.

« La Moldavie est un pays neuf, écrivait le Père Théodore ¹, il ne s'y trouve aucune communauté, on n'y connaît pas de religieuses catholiques. Le bon Dieu veut les y implanter sous la bannière de Sion. Je suis plein d'espérance; les enfants d'Israël abondent dans ces contrées... L'amour de Jésus-Christ, l'évangélisation des âmes, l'extension des œuvres de l'Église, les destinées de Sion; voilà les seules pensées qui doivent nous préoccuper et faire tressaillir nos cœurs : *Delectare in Domino et ipse faciet* » ²

Les missionnaires, parties de Constantinople le 12 mars 1866, furent reçues à Jassy par M^{sr} Salandari. « C'était, assurait-il, l'unique consolation qu'il eût

¹ Lettre du 1^{er} décembre 1865 à la Mère Théodorine Randon.

² Délectez-vous en Dieu et Il agira.

goûtée depuis sa venue en Roumanie » ; son courage se retrempait à la pensée du bien dont la petite communauté deviendrait l'instrument. L'école s'ouvrit pour 21 enfants catholiques ; en moins d'un mois, ce nombre avait doublé ; les physionomies étaient rayonnantes. « J'ai grande confiance, assurait le Père Théodore ; mais la confiance doit marcher entre ses deux sœurs, la prudence et la patience. Je ne dis pas qu'il faut craindre, ou douter, ou reculer ; je dis seulement qu'il ne faut pas se hâter. »¹

Ces dernières paroles s'appliquaient à l'ouverture du pensionnat bientôt sollicité ; en très peu de temps, cette œuvre devint des plus prospères. Mais les religieuses avaient une ligne de conduite aussi difficile à tracer qu'à suivre pour répondre à la confiance des familles, appartenant pour la plupart au schisme grec. Au sens humain, leur tâche était ingrate, elle serait sans résultats appréciables, en dehors de ceux que promettaient, dans la sphère de l'enseignement, la brillante intelligence des jeunes Roumaines et leurs aptitudes pour les arts. Mais M^{sr} Salandari avait foi en la rénovation qu'amène, avec le temps, l'influence du dévouement et de l'exemple.

« Les âmes religieuses ne deviennent fécondes, affirmait le Père Théodore, que lorsqu'elles font abnégation d'elles-mêmes et sacrifient généreusement les consolations humaines. Le Seigneur saura les dédommager au centuple. Mais que le zèle soit accompagné de prudence ! Vous ne pouvez exercer

¹ Lettre du 2 juin 1866.

qu'un apostolat de prière et d'édification. Dieu fera le reste quand le temps sera venu. Les paroles de propagande entraveraient votre œuvre et paralyseraient votre avenir. Donc, évitez le prosélytisme; et dans le doute, consultez l'évêque. »

Mais il ne sauvegardait pas moins formellement la question de principe. « Je n'admets pas un catéchisme tronqué, avait-il répondu à une hésitation exprimée. Seulement on permettra aux infidèles et aux schismatiques de pas assister aux leçons qui ne leur plairont pas. Il ne faut pas faire de propagande; mais en matière de doctrine, il ne faut pas non plus faire de concessions. Je ne voudrais pas, pour tout au monde, qu'un pensionnat de Sion pût être qualifié de schismatique. La charité est pleine de condescendance, mais la foi catholique est inflexible. »

Avec son cœur d'apôtre, le Révérend Père n'en ressentait pas moins les sacrifices imposés par cette situation, et il ajoutait : « Je comprends les souffrances d'un zèle qui doit se contenir : c'est la soif de Jésus-Christ. Mais il faut apprendre de Jésus-Christ lui-même à laisser mûrir les épis avant de commencer la moisson. J'admire les trente années de silence, de prière et de travail que Notre Seigneur a passées à Nazareth; et j'admire encore plus la longanimité avec laquelle il attend les fruits de l'Évangile depuis près de 2000 ans. Voilà ce qu'il faut sans cesse méditer... Les laboureurs qui sèment ne sont pas toujours ceux qui récoltent; mais les uns et les autres auront part à la même récompense. » ¹

¹ Lettre du 2 septembre 1867.

A la rentrée d'octobre 1867, deux cents enfants se pressaient au pensionnat et dans les écoles. Celles-ci étaient dirigées par la Mère Electa Valentin qui avait dû, pour y donner son dévouement, quitter les Lieux Saints où, depuis dix ans, sa vie se partageait entre Jérusalem et S. Jean in Montana.

« Le vrai amour ne demande qu'à suivre Jésus Christ, n'importe par quel chemin, lui mandait le Père Théodore. Votre Terre Sainte, en ce moment c'est la Roumanie. Votre Terre Sainte future, c'est le ciel. »

Cependant on n'avait pas perdu de vue la fondation de Galatz. Ce fut la Mère Jean-Baptiste Lagarmitte, détachée elle aussi de la mission de Jérusalem, qui reçut la charge de supérieure de la nouvelle colonie. « Ce sont les intérêts de Dieu que nous devons chercher, lui écrivait le Père Théodore, et non pas nos pieuses jouissances. La Terre Sainte est, pour les bonnes religieuses, la terre de la sainte obéissance. » En juger autrement eût été, selon son expression, « aimer les Lieux Saints plus que le Saint des saints. »

La Communauté fut bien accueillie; Galatz, ville de commerce, comptait beaucoup d'Israélites, disposés à confier leurs filles au futur établissement. Les consuls de France, d'Autriche et d'Italie se montraient pleins de bienveillance. Enfin M^{sr} Salandari donnait à la fondation un bon ange visible en la personne du curé de Galatz, le R. P. Pietrobono, Mineur conventuel. « J'aimerais mieux une toute petite maison aux portes de l'église, avait dit le P. Théodore, qu'un vaste pensionnat avec une chapelle sans aumônier. La chose est tellement impor-

tante qu'il ne faut pas en ce point se reposer sur de vagues promesses... »

L'année 1867-1868 s'écoula au milieu de bien des vicissitudes. La rumeur circula même que « les religieuses françaises étaient venues remplir un mandat politique », ce qui n'était pas de nature à leur concilier la confiance ! Mais ni les obstacles suscités par les hommes, ni les secousses de tremblements de terre n'étaient capables de déconcerter leur courage ; et après avoir été grandement éprouvée, leur mission prit un élan imprévu.

« Avancez doucement, écrivait pourtant leur Père vénéré ; ne vous chargez pas plus de besogne que vous n'en pouvez porter. Ayez soin surtout que les excès de travail et d'occupations n'altèrent pas l'esprit religieux ; faites une grande part à la régularité ; sans elle, la vie religieuse s'évapore dans une activité fébrile. Je sais que cela est difficile, surtout dans la presse d'une fondation. Cependant le temps accordé à l'office, à l'oraison, aux exercices n'est jamais un temps perdu ; il vivifie les autres devoirs. »

Et, plein de sollicitude pour les inévitables peines de l'acclimatation, il ajoutait : « Le froid me fait beaucoup penser à vous. Je voudrais savoir si vous êtes suffisamment chauffées et vêtues... Parlez-moi du climat de Galatz, de l'esprit général du pays, de vos enfants, des relations extérieures. Les mortifications ne vous manquent pas. Ma sensibilité naturelle voudrait parfois gémir de vos privations et de votre pauvreté ; mais au point de vue supérieur, je veux me réjouir et vous féliciter. Tout ce qu'on enlève à la nature est un gain pour la grâce ; et pas

un seul sacrifice ne restera sans récompense. »¹

« Courage, disait-il encore ; poursuivez votre marche au milieu des contradictions et des oppositions que rencontrent inmanquablement les œuvres de Dieu. Il y a deux armes victorieuses qui ne s'usent jamais. C'est d'une part la prière, et d'une autre part la patience. La patience s'appuie sur le temps, et la prière sur l'éternité. »²

Au mois de mars 1869, le Père Théodore annonçait à ses Filles sa prochaine visite. « Quand vous verrez mes cheveux blancs, écrivait-il, vous serez étonnées de mes téméraires entreprises ; c'est que je compte uniquement sur Dieu. Je ne considère pas la fatigue. Ce qui me pèse, c'est d'abandonner pour longtemps notre cher foyer... Je crois devoir néanmoins réaliser mon plan de voyage, en déposant entre les mains divines bien des sollicitudes. »

Au passage, il revoit Strasbourg après 24 ans d'absence : « Mes impressions, dit-il, sont, à des proportions différentes, celles qu'on éprouve partout en ce monde, elles se composent de joies et de tristesses ; mais ici, ce sont les tristesses qui dominent. La génération que j'ai connue a disparu ; je me sens comme dans un pays étranger. Il n'y a que la belle cathédrale qui soit toujours debout dans sa majesté ; et c'est là ma consolation. »³. Des membres de sa parenté, il ne retrouve qu'un frère et une sœur. « Ce débris de mon ancienne famille est presque chrétien, remarque-t-il ; mais ce « presque » est une barrière qui me serre le cœur. »⁴

¹ Lettre du 31 octobre 1868.

² Lettre du 30 octobre 1867.

³ et ⁴ Lettres des 11 et 16 avril 1869.

A Munich, il prêche à l'église de la S^{te}-Trinité, devant un très nombreux auditoire. Enfin il arrive à Jassy. « Que de bien il y aurait à faire en Roumanie ! s'écrie-t-il bientôt. Mais il faudrait rester ici plusieurs mois, tandis que je dois repartir dans quelques jours. » Non content de donner une retraite aux sœurs, il en ouvre une pour les enfants ; il prêche plusieurs fois à l'église paroissiale, entre autres le Vendredi Saint où, par une impulsion étrange, les parents des élèves israélites lui firent demander « s'il leur serait permis de venir l'entendre *ce jour là*. » — « Je voudrais, écrivait-il, les inviter tous, au risque d'être lapidé. » Là, comme partout, sa charité cherche à rapprocher les distances que les divergences de pensées établissent entre les cœurs. Enfin il s'éloigne, bienheureux de tout ce qu'il a vu. « Ma pauvre âme, plus encore que mon corps, avait besoin de repos, écrit-il trois jours après, car les adieux, bien que très calmes et chrétiennement simples, m'avaient brisé au fond du cœur et je m'étais contenu plus qu'assez. Le bon Dieu seul sait ce qui se passe, en ces circonstances, dans une âme de père et de pasteur. »

« Me voilà maintenant à Galatz où toutes les émotions recommencent : la première entrevue des sœurs à la chapelle, les petites fêtes de bienvenue, la connaissance de nouvelles enfants de Sion.. » Les Juifs attireraient là encore son attention. « Ce sont des momies ambulantes, remarquait-il. Pour les convertir, il faudrait avoir le don de ressusciter les morts. Cependant tout est possible à Dieu, et ils se convertiront. Déjà ils confient à Sion leurs petites

filles dont les têtes sont ravissantes... Partout la grâce travaille et fermente. »¹

De Galatz, il se rendit à Constantinople, par la mer Noire : « Je m'étais uni d'avance à toutes les pensées et intentions de Jonas, écrit-il, et je suis entré dans ma cabine comme dans les entrailles du poisson. Mais quelle joie de sortir de cet abîme sur les rives du Bosphore !... Je m'étonne vraiment de pouvoir soutenir les impressions qui se succèdent depuis deux mois. J'ai beau m'endurcir et me regarder comme mort, je sens un dégel de larmes sur la glace de mon cœur ; et je crie vers Dieu, pour qu'il me préserve de la tentation des attendrissements. »

Dix ans s'étaient écoulés depuis sa première visite, le Père Théodore retrouvait la maison de Constantinople en plein essor, elle comprenait un pensionnat, une école gratuite, un ouvroir interne également gratuit, des réunions de persévérance pour les anciennes élèves, etc.

Pour répondre au vœu de M^{sr} Brunoni, le Délégué apostolique, une institution semblable avait été fondée, en 1863, à Cadi Keuï (l'antique Chalcédoine) sur la côte d'Asie. La Mère Lucie Mayer, l'une des filles privilégiées du Fondateur, en avait pris la direction. « C'est de notre Sion asiatique que je viens vous entretenir, lui avait-elle écrit. On vous a déjà dit combien sa situation est ravissante. Au spectacle grandiose de la mer et du port de Constantinople s'ajoute l'aspect du plus gracieux paysage. De quelque côté que se tournent nos regards, nous admirons les beautés de ce magique pays. »

¹ Lettre du 3 juin 1869.

Toutefois le recrutement des élèves ne pouvait se faire que doucement, dans la vieille cité devenue un gros bourg. Aux sœurs qui eussent souhaité des accroissements plus rapides, le Père Théodore disait : « Aucune marche ne semble plus lente que celle de la patience ; et cependant, selon l'Écriture, c'est par elle que nous courons dans les voies du Seigneur » ... « Quelle joie, reprenait-il, que celle de fonder une maison de Marie dans un pays infidèle. Mais que ce soit une vraie maison religieuse où règne l'esprit de Dieu. »

Docile à ses enseignements, la Communauté, encore peu nombreuse en 1869, faisait du moins revivre toutes les traditions de la Maison-Mère.

Après l'avoir encouragée et bénie, le bon Père se remit en route.

« Non, mes chères enfants, je ne me sépare pas de vous, répétait-il. Je retourne au foyer sionien où Dieu a marqué ma résidence, je reviens au centre d'où part l'impulsion et où convergent les artères vitales qui font circuler un même esprit d'amour et de charité dans les âmes de mes enfants. »

Et quelques jours après son retour à Paris, s'arrêtant au regret de n'avoir pu reprendre encore l'activité de sa correspondance, il disait : « Je voudrais écrire à chacune en particulier. Mais pour cela, il me faudrait retrouver deux choses : mon temps et mon cœur. Mon temps, je le demande à Dieu, car les journées s'envolent sans m'apporter la tranquillité après laquelle je soupire. Mon cœur, hélas ! je l'ai laissé par morceaux et lambeaux à Constantinople, à Jassy, à Galatz. » ¹

¹ Lettre du 19 août 1869 à la Mère Rose Valentin.

CHAPITRE XII

L'Archiconfrérie des Mères chrétiennes

1850-1867

Le P. Ratisbonne, toujours docile aux indications providentielles, était devenu, presque malgré lui, le fondateur d'une congrégation religieuse qui, peu à peu, se répandait à travers le monde. Presque simultanément avait grandi, sous sa pieuse direction, une œuvre toute différente dont les nombreux rameaux n'ont cessé de s'étendre, œuvre « parfaitement appropriée aux besoins de la situation actuelle, disait M^{sr} Guibert dès 1868 ¹, et qui peut devenir le remède le plus efficace aux maux que souffre la religion. »

En 1850, la prédication d'une neuvaine avait appelé le P. Théodore à Boulogne-sur-Mer ; son ministère y avait été particulièrement béni, mais le prédicateur ne prévoyait pas qu'à sa mission temporaire dussent se rattacher les origines d'une institution permanente. Cette mission avait cependant pour objet, dans l'économie des plans divins, sa rencontre avec une âme travaillée dès lors par une pensée féconde.

M^{me} Louise Josson de Bilhem, dont le nom per-

¹ M^{sr} Guibert, alors archevêque de Tours, puis cardinal archevêque de Paris. Lettre du 30 novembre 1868.

sonnifie en quelque sorte l'archiconfrérie des Mères Chrétiennes, était née à Paris le 8 juillet 1804. Cette femme, si distinguée par l'élévation de son esprit et de son âme, non moins que par sa piété solide, avait reçu une éducation soignée. Elle fut mariée à 17 ans ; et les enfants dont Dieu bénit son union durent à leur mère leurs principes religieux et la constance qu'ils mirent à leur rester fidèles. La position de son mari, président du tribunal civil de Lille, la fixait dans cette ville où elle devint le moteur de toutes les bonnes œuvres.

La rencontre d'une mère qui pleurait la mort spirituelle de son fils inspira un jour à M^{me} Josson, avec une compassion profonde, la pensée d'unir, dans une fervente communauté de prières, les chrétiennes anxieuses de sauvegarder le salut éternel de leurs enfants. Quelques mères pieuses se réunirent quotidiennement pour faire en commun, à cette intention, une prière à la Vierge Immaculée, et la petite association, qu'on croyait ne pas devoir s'étendre au-delà de Lille, se plaça sous le patronage de N.-D. des Douleurs.

C'est alors que la neuvaine prêchée à Boulogne mit M^{me} Josson en rapports avec le supérieur de la Congrégation, presque ignorée encore, de N.-D. de Sion. Elle crut entrevoir en lui l'interprète des volontés divines sur le dessein qui l'occupait ; et de son côté, il se sentit vivement intéressé par l'essai, assurant que « ce petit grain de sénevé grandirait et porterait des fruits de bénédiction. » — « Oui, écrivait-il un mois plus tard à M^{me} Josson, j'ai reconnu une Providence manifeste dans notre rencontre... mais je veux laisser à Dieu le soin de justi-

fier ses voies, de les développer et de les faire fructifier pour sa gloire. »¹

Il ne se hâta pas de multiplier les relations commencées à Boulogne, et ne put même accéder au désir de M^{me} Josson qui le pressait de venir à Lille prêcher au moins un sermon de charité. Mais, étant à la veille de partir pour Rome, il se prêta de grand cœur à solliciter, en faveur de l'association des Mères, les bénédictions du souverain Pontife. En réponse à la supplique présentée par lui, Pie IX donna un Rescrit² par lequel « avec une grande effusion de cœur, il accordait aux consœurs de l'Association une indulgence plénière applicable aux âmes des fidèles défunts, aux fêtes de la Nativité de la bienheureuse Vierge Marie, de N.-D. des Sept Douleurs, du patriarche saint Joseph et de sainte Monique, aux conditions ordinaires. »

« La fête de la Compassion approchait, écrira plus tard M^{me} Josson ; les associées, au nombre d'une quarantaine, désiraient se connaître et faire offrir le saint Sacrifice, pour déposer dans les cœurs de Jésus et de Marie leurs chers enfants. Le précieux rescrit arriva à Lille le 10 avril 1851, veille de la fête. Dès lors, tout contribuant à favoriser la réunion désirée, les associées furent convoquées pour le lendemain à la chapelle de N.-D. des Sept Douleurs. La messe fut dite pour la première fois à l'intention de l'œuvre ; et après une allocution, faite par un Père de la Compagnie de Jésus, on donna lecture du rescrit de Rome. »³

¹ Lettre du 12 septembre 1850.

² En date du 15 mars 1851.

³ Rapport du 19 mars 1853.

L'association, autorisée par le premier pasteur du diocèse, compta bientôt plus de soixante membres à Valenciennes ; Cambrai ne tarda pas à dépasser ce nombre. Mais les espérances se fondaient sur Paris ; et le moment d'y implanter l'œuvre arriva en 1852, lorsque la délégation de M. Josson de Bilhem, comme député du Nord, l'obligea à transférer dans la capitale sa résidence et celle de sa famille.

En la fête de sainte Monique, les mères qui formaient le noyau de la nouvelle confrérie s'assemblèrent, avec l'autorisation de M^{sr} Sibour, dans la chapelle de Sion, désormais siège de l'œuvre dont le R. P. Ratisbonne devenait le directeur. M^{me} Josson avait, de droit, le titre de présidente qu'elle garda jusqu'à sa mort.

Les associées de Paris atteignirent, en moins de trois années, le chiffre de onze cents.

« A chacune de nos réunions, après le saint Sacrifice offert pour l'œuvre, disait dès lors la Présidente, notre Directeur veut bien nous adresser des paroles d'encouragement et des conseils qui se rapportent à notre propre sanctification aussi bien qu'au salut de nos enfants. Ses instructions nous révèlent l'intérêt qu'il porte à notre union de prières. « Elle est, nous dit-il, une des plus vives consolations des Cœurs de Jésus et de Marie. » A la réunion de novembre, la messe a été célébrée pour les associées et les enfants décédés. En cette circonstance, le R. P. Ratisbonne est entré dans quelques détails d'organisation. Il a engagé les dames à rendre compte par écrit à la Présidente ou au Directeur de l'œuvre à Paris, des faveurs accordées à leurs

prières. Il importe que ces faits soient connus, afin d'en rendre grâce à Dieu, de procurer l'édification des associées, d'augmenter ou de justifier leur confiance et d'obtenir du Souverain Pontife de nouveaux trésors spirituels. »

La diffusion de ces trésors ne se fit pas attendre ; par un Bref, daté du 11 mars 1856, l'association qui réunissait déjà, tant à l'étranger qu'en France, environ quatre cents confréries, fut érigée en archiconfrérie, et placée sous la direction du supérieur des prêtres de N.-D. de Sion.

C'était un grand pas accompli par une association qui n'avait guère que cinq à six ans d'existence. Aussi la promulgation du Bref fut-elle entourée de toute la solennité possible. M^{sr} Sibour vint présider à l'institution de la nouvelle Archiconfrérie ; et le P. Théodore, en sa qualité de directeur, fit connaître aux associées éloignées la haute prérogative obtenue. « Que d'espérances se rattachent à cette archiconfrérie ! écrivait-il dans une circulaire. On connaît la force de la prière, même quand elle est isolée. Quelle action irrésistible exercera-t-elle désormais sur le cœur de Dieu, quand ce seront des mères chrétiennes, si tendres et si ardentes, qui uniront leurs vœux, leurs sollicitudes, leurs larmes, pour implorer la Reine de toutes les grâces ! L'influence de cette archiconfrérie s'est déjà manifestée par des effets merveilleux. Mais aujourd'hui qu'elle a reçu la sanction du Saint-Siège, elle combattra plus vaillamment contre l'esprit du mal. La prière, jointe à la charité, est, selon l'Évangile, une arme toute puissante, la seule d'ailleurs qui convienne à la femme, qui lui donne des triomphes et qui lui

« assure en tout temps des consolations et des joies maternelles. »¹

A cette circulaire, étaient joints les statuts rédigés par le P. Théodore et approuvés par l'Archevêque. Ils font connaître le but, le siège, les exercices de l'archiconfrérie, les conditions d'admission et de participation à ses avantages, le personnel de son administration, les formalités à observer pour les demandes d'agrégation, enfin les fêtes auxquelles le Souverain Pontife a concédé les indulgences plénières. Ce qui frappe dans ces statuts, c'est leur grande simplicité. Nulle surcharge dans les pratiques de piété ; le sage directeur entend que la mère chrétienne s'attache au sens élevé de la religion et place sa perfection dans l'accomplissement généreux du devoir.

Parvenue à la fin de cette année 1856, mémorable dans les fastes de l'archiconfrérie, M^{me} Josson se plaisait à citer, dans son rapport, ces paroles du P. Théodore : « Quand je vois cette association si modeste, si récente, et que je considère la bénédiction abondante qui est tombée sur elle, je ne m'étonne pas que, dès aujourd'hui, la chapelle de Sion soit trop étroite pour contenir l'affluence de ses membres. C'est la voix du Pontife suprême qui a fait cela ; c'est elle qui donne la fécondité à tout ce qui doit se produire dans l'Eglise. »²

Le R. Père fut, pendant vingt ans, le prédicateur dévoué autant qu'apprécié des mères fidèles à se réunir aux pieds de N.-D. de Sion. Il présidait leurs assemblées et dirigeait leurs retraites. Dieu lui

¹ Circulaire du 1^{er} mai 1856.

² Rapport du 13 décembre 1856.

avait donné, avec l'intelligence de leurs besoins, une grâce spéciale pour les instruire, les encourager, les surnaturaliser. Toutefois, ses conseils ne pouvaient atteindre les associées réparties dans les provinces ou dans les pays éloignés, et qui eussent souhaité se pénétrer du même esprit. C'est pourquoi, cédant à de légitimes instances, le Directeur fit paraître, au commencement de 1859, un livre très justement intitulé le *Manuel des mères chrétiennes*¹.

« Le R. P. Ratisbonne, dit le vicomte de Melun, a voulu, en publiant le *Manuel des mères chrétiennes*, leur enseigner comment remplir la mission que Dieu leur a confiée... Dans cet enseignement si doux, si touchant, l'auteur ne dissimule rien des devoirs et des efforts qu'impose la maternité selon l'Évangile ; il dit combien est difficile le chemin qu'il faut parcourir pour en atteindre la perfection. Mais une pensée se rencontre à chaque page du *Manuel*, et peut servir de devise à l'archiconfrérie : « Dieu récompense même ici-bas la peine que se donne une mère pour devenir meilleure, en accordant une plus grande puissance à la prière qu'elle fait pour ses enfants. »²

Autant que ses multiples occupations le lui permirent, le P. Théodore se prêta toujours à propager, par des retraites prêchées aux confréries de province, l'esprit de l'archiconfrérie-mère. Au cours de ses voyages en Orient, en Roumanie, en Angleterre, voire même à Rome, il eut la consolation de pro-

¹ Arrivé en 1914 à sa 21^e édition.

² Article du 28 mai 1859 dans le *Journal de tout le monde*.

mouvoir de nouvelles affiliations et de déverser sur elles les trésors de son cœur sacerdotal.

Les évêques couvrirent de leur égide les progrès de l'archiconfrérie, comme ils avaient béni les origines de la Congrégation près de laquelle était dressée sa tente. Sans parler des archevêques de Paris, M^{sr} Sibour, le cardinal Morlot, M^{sr} Darboy, qui honorèrent ses réunions de leur présence, on y vit venir M^{sr} Gerbet, le cardinal de Bonald, M^{sr} Gay, M^{sr} Mermillod... Comme ces princes de l'Eglise, M^{sr} de Ségur et M^{sr} Level favorisèrent plus d'une fois les assemblées de leurs exhortations, dictées par l'esprit de S. François de Sales ; nombre d'ecclésiastiques distingués s'y firent entendre.

La vie de l'archiconfrérie était débordante, son accroissement inespéré. Dès cette époque, elle ne comptait pas moins de soixante mille membres ; à présent on les évalue à plus de deux millions répartis entre deux mille sept cents confréries. Les fils du P. Théodore ont gardé pour cette œuvre la sollicitude active qu'il leur a léguée, et leur supérieur demeure le directeur général de l'archiconfrérie.

Le souvenir des grâces sans nombre obtenues par cette armée suppliante s'est perpétué dans la chapelle où elles ont été implorées. M^{me} Josson écrivait en 1868 : « Plusieurs directeurs des confréries de province et beaucoup d'associées de divers pays sont venus en pèlerinage à N.-D. de Sion pour assister à nos assemblées si édifiantes. Ils ont lu nos actions de grâces, inscrites en lettres d'or sur le marbre. Qu'il serait touchant de voir les murs du sanctuaire de Sion disparaître en partie sous ces ex-voto de la piété maternelle ! » — L'archiconfrérie n'a pas

cessé de tendre à la réalisation de ce vœu. Chaque année voit s'ajouter de nouveaux chants à ce poème de la prière et de la reconnaissance : aspirations intimes du cœur des mères, épanchements de larmes, actions de grâces, instances réitérées, l'ex-voto a tout symbolisé.

M^{me} Josson avait appelé de tous ses désirs une publication périodique qui, par des communications fréquentes, relierait les filiales à leur centre. Le moment arrivé, le vénéré directeur apporta à la composition des *Annales* le soin consciencieux que méritait cette nouvelle forme d'apostolat. Leur plan est des plus simples : les principales allocutions prononcées, soit à Paris, soit à l'étranger, aux réunions des associées ; quelque épisode édifiant ; les nouvelles des confréries, dues à la plume de leur présidente ; la nécrologie de l'une ou de l'autre des mères ; enfin une revue bibliographique. Quelques-unes de ces nécrologies ont été tracées par M^{me} Josson de Bilhem, aussi bien que plusieurs stances, toutes d'inspiration religieuse, et qui décèlent le goût délicat de leur auteur.

Mais la mission de la pieuse Présidente ne devait pas se borner à l'archiconfrérie. Dès l'origine de la Congrégation, on avait souvent exprimé le regret de ne pouvoir entretenir, avec les néophytes, des relations qui permettraient de compléter leur instruction religieuse et de les guider au début de la vie chrétienne. Sous ce rapport, les adultes étaient loin de rencontrer les mêmes avantages que les enfants élevés dans les catéchuménats.

« Personne plus que moi, disait le P. Théodore en 1849, ne désire former un petit noyau de chrétiens

charitables et pieux, qui voudraient bien recevoir sous leur patronage les néophytes, enfantés par l'œuvre de N.-D. de Sion. Ces nouveaux chrétiens, de la race patriarcale, brisent toutes leurs relations de famille et d'amitié pour entrer dans l'Eglise ; et leurs anciens coreligionnaires leur ferment à jamais la porte.

« Mais à cette épreuve s'en joint une autre bien plus cruelle : c'est que, dépourvus de fortune, ils voient aussi que, parmi les chrétiens, nul ne s'intéresse à eux. Nul ne les soutient ; nul ne s'informe si ces âmes, conquises et purifiées par le sang de Jésus-Christ, ne se perdent pas faute d'amis, faute de bons exemples, faute de charité. »

« Il n'en était pas ainsi dans la primitive Eglise... Je songe donc depuis longtemps, et je médite encore et toujours sur les moyens d'inspirer à quelques familles catholiques un véritable intérêt pour cette œuvre de salut... »

Cette pensée donna naissance, en 1855, à l'institution des *Dames agrégées de N.-D. de Sion*. Elles se recrutèrent en principe dans le cadre des mères chrétiennes et M^{me} Josson de Bilhem en devint également la présidente.

« Je ne multiplierai ni vos pratiques ni vos prières, avait dit le P. Théodore. Vous vous bornerez, pour le moment, à réciter chaque jour le *Sub tuum præsidium*, et, à l'élévation de la messe, le *Pater dimitte* en union avec les Filles de Sion.

« Le samedi, jour de votre assemblée hebdomadaire, vous direz l'office de l'Immaculée Conception ; puis vous travaillerez pour les catéchumènes et les éo phytes, tout en écoutant une pieuse lecture... »

Au mois de mai 1856, une religieuse fut chargée de présider ces réunions¹. « Elle sera, disait le Révérend Père en la présentant aux dames agrégées, l'anneau vivant qui vous rattachera à la Communauté, le canal qui vous en transmettra l'esprit. » Ce groupe d'élite dépassait rarement le chiffre de dix ou douze membres. « Avec douze apôtres, rappelait le P. Théodore, Jésus-Christ a converti l'univers. Sur une moindre étendue et dans des proportions plus humbles, que ne ferait pas l'influence de douze femmes vraiment chrétiennes ! » S'animant à cette pensée, il demandait : « Sommes-nous donc chrétiens ? Sommes-nous réellement disciples de Jésus-Christ ? Sans doute, et fréquemment peut-être, on s'approche des sacrements ; on tournoie dans le cercle de pieuses habitudes dont l'ensemble éblouit et fait illusion. Mais les vertus évangéliques germent-elles à leur suite?... On prétend allier l'esprit chrétien avec l'esprit mondain. On oublie que la terre est un exil, et l'on y cherche le paradis... De nos jours, on ne comprend plus guère ni l'abnégation ni le sacrifice ; le prêtre même qui encourage une vocation religieuse, passe pour un ennemi de la famille et de la société. »

A ces femmes, entourées des jouissances de la fortune, il donnait de graves conseils pour l'éducation de leurs enfants, insistait sur la prédication de l'exemple et proposait, à l'ouverture du carême, un règlement d'une austérité vraiment chrétienne pour suppléer aux rigueurs de la pénitence et du jeûne des temps primitifs. Il joignait à ses enseignements

¹ Ce fut la Mère Marie Paul Hibon, devenue, en 1885, la quatrième Supérieure générale de la Congrégation.

la prière qui attire la grâce, et ainsi se vérifiait ce que le bon Père avait dit au début de leurs réunions : « Il en est des communautés comme des grands navires, qui, à l'abri de la tempête et du naufrage, ont jeté l'ancre au port. Une foule d'embarcations les abordent et leur offrent des services de toutes sortes, en échange de la riche cargaison qu'ils apportent. Vous venez, Mesdames, comme ces petites barques, près du grand vaisseau sionien ; et en retour de votre sympathie, de votre dévoué concours, vous avez part à ses richesses spirituelles. Oui, vous êtes associées aux prières, aux travaux, aux sacrifices des servantes de Jésus-Christ. Vous le dites avec raison, l'échange est à votre avantage. Courage donc ! Gravissez la sainte montagne, et répétez avec celles qui l'habitent : *In Sion firmata sum !* »

Neuf ans s'étaient écoulés depuis que l'œuvre des Dames agrégées avait pris naissance, lorsque M^{me} Josson perdit son mari. La pieuse veuve avait trois enfants, tous établis déjà. Son penchant l'eût dès lors inclinée vers la vie religieuse, si la prudence du P. Théodore ne l'eût retenue. Il jugeait qu'un attrait de cette nature devait être éprouvé dans la réflexion et dans la prière, et il savait d'ailleurs le bien que peuvent réaliser dans le monde les âmes détachées du monde. Entrant dans sa pensée, M^{me} Josson, après avoir abandonné à ses enfants la moitié de sa fortune, vint s'installer dans une maison de l'avenue Vavin, adossée au jardin de N.-D. de Sion.

Elle avait alors soixante ans, et avait quitté une opulente demeure pour occuper cette modeste retraite. Dans son désir de se rapprocher le plus

possible des allures religieuses, elle ne garda que des femmes à son service, et commença, par l'essai d'une activité plus grande, l'exercice d'une vie étrangère à ses habitudes. Sa frêle santé en rendait l'apprentissage d'autant plus méritoire. Mais son exemple fut efficace; deux autres veuves vinrent bientôt se joindre à elle. L'ordre et l'emploi de la journée furent alors réglés par le P. Théodore; elle se partageait entre la prière, le travail intellectuel et manuel, la visite des pauvres et les sorties indispensables. Chaque samedi, les habitantes de l'avenue Vavin se mêlaient aux Dames agrégées que leurs devoirs de position retenaient dans le monde; favorisées d'instructions plus fréquentes, elles étaient mieux pénétrées de l'esprit que toutes devaient propager.

L'occasion de travailler à leur apostolat spécial ne tarda pas à se présenter. Elles furent mises en rapports avec une famille israélite pour laquelle ce contact devint une semence de salut. Deux jeunes filles¹ furent les prémices des conversions qui allaient s'y multiplier. Reçues dans l'intimité de la maison, elles s'y virent entourées d'affection et de prévenances; et la céleste charité leur apparut sous un aspect qu'elles ne soupçonnaient pas. L'instruction de ces intéressantes catéchumènes, leurs luttes victorieuses, leur adhésion progressive à la vérité catholique et enfin leur baptême furent une grande consolation pour M^{me} Josson, dont la sollicitude avait été et resta pour elles celle d'une mère.

Mais à mesure qu'elle les guidait plus assidûment

¹ M^{lles} Frank.

dans la pratique des devoirs chrétiens, les désirs de vie religieuse, si fortement ressentis au commencement de son veuvage, se réveillaient dans son âme avec une intensité croissante. A la fin de 1866, à peine remise d'une maladie douloureuse, elle réitéra ses instances ; le P. Théodore n'avait pas le droit d'y fermer plus longtemps l'oreille. Cependant il refusa de prendre seul une décision à laquelle le titre de présidente générale des mères chrétiennes attachait un certain éclat. Il exigea que M^{me} Josson de Bilhem soumit son dessein à l'archevêque de Paris, M^{sr} Darboy, qui, tout bien examiné, conclut à une approbation pleine et entière.

« Que dites-vous, Mesdames, de cette détermination ? demandait ensuite le P. Ratisbonne aux Dames agrégées. Vous pensez peut-être que je l'ai provoquée ? Détrompez-vous, je n'y suis pour rien ; j'ai cherché à la combattre... La vocation religieuse vient de Dieu ; c'est pourquoi, de moi-même, je n'y attire personne. Il n'en est pas moins vrai que le prêtre, chargé de la conduite des âmes, a l'obligation de seconder les vues du Seigneur quand Il veut ces âmes dans une vie plus parfaite... Le monde s'étonnera ; le monde critiquera... Et moi, je m'étonne de ces étonnements. Ils prouvent combien nous sommes loin des siècles de foi où, sans remonter plus haut que S. François de Sales et S. Vincent de Paul, nombre de grandes âmes abandonnaient les jouissances d'une vie facile, pour servir Jésus-Christ en la personne des pauvres. »

M^{me} Josson entra au noviciat de Sion le 25 mars 1867. Son départ modifia nécessairement les conditions d'existence au cénacle de l'avenue Vavin. Toutefois

les réunions du samedi en perpétuèrent l'esprit ; et jusqu'en 1884, une chaîne non interrompue de chrétiennes d'élite en conserva l'impulsion première.

« Il est rare, a dit M^{sr} d'Hulst ¹, qu'une âme appelée à doter l'Eglise d'une institution nouvelle, ne porte pas ses vues au-delà du champ qu'elle ensemeuce ; Dieu l'entretient par là dans une ardeur de zèle qui tourne au bien de ce qu'Il lui a donné d'accomplir ; en attendant que d'autres viennent, avec une mission renouvelée, produire au dehors ce qu'elle a dû renfermer dans le secret de ses espérances. »

¹ Vie de la M^{re} Marie-Thérèse.

CHAPITRE XIII

Vie intime de la Congrégation

1856-1870

Les fondations effectuées depuis 1856 avaient considérablement accru les soins de toutes sortes qui incombait au R. Père Théodore. De l'ensemble de la Congrégation, sa sollicitude devait fréquemment descendre dans les détails, car les forces de la Mère Sophie étaient entrées dans leur phase décroissante. Sa vue affaiblie ne lui permettait pas de diriger la correspondance, cette partie vitale de l'administration, et elle appelait de tous ses vœux une organisation plus forte qui d'ailleurs se préparait peu à peu.

En 1859, la Mère Rose Valentin avait été donnée comme assistante à Mère Louise, supérieure de Constantinople; et elle avait été prévenue qu'elle ne tarderait pas à la remplacer. « La bonne Mère Sophie se fait très vieille, lui écrivait le Fondateur; sa main faiblit au moment où la Congrégation augmente et réclame un moteur plus vigoureux. Je suis moi-même de plus en plus absorbé par la Communauté des Pères et par d'autres travaux. En un mot, il nous faut une supérieure générale capable de visiter les maisons, de centraliser l'administration et de veiller maternellement sur toute la

famille. L'ensemble des voix, d'accord avec la mienne, appelle Mère Louise à ce poste. »¹

Les sœurs, réunies à Grandbourg pour la retraite de 1860, apprirent à la fin des exercices que la « Bonne Mère », si aimée de toutes, déposait sa charge entre les mains de sa plus ancienne fille. « J'ai admiré en cette circonstance le bon esprit de la Congrégation, rapporte le P. Théodore. Il y avait à l'assemblée du *Status* plus de cent religieuses, et pas une ne s'est trouvée en désaccord avec moi dans cette grave détermination. Tout était dit, quand j'ai annoncé que telle était la volonté de Dieu ». ²

L'humble démissionnaire prit soin de manifester elle-même cette volonté sainte à celle qui lui succédait. Elle le fit en ces termes :

« Ma bien chère fille,

« Arrivée à l'âge de 70 ans, j'ai déjà demandé plusieurs fois à notre Père de me libérer du poids de la supériorité, maintenant trop lourd pour mes faibles épaules.

« Notre famille religieuse a pris, grâce à Dieu, un grand développement ; elle a besoin, pour la conduire, d'une supérieure plus jeune, plus active, plus intelligente que moi ; je crois qu'à mon âge, j'y ferais moins de bien ; et j'aime trop notre Congrégation pour ne pas lui procurer une supérieure plus à même de contribuer à sa prospérité. Notre Père a bien voulu accéder à ma demande, et le Conseil vous a nommée à l'unanimité pour me remplacer. Vous rendrez, j'en suis sûre, de très grands

¹ Lettre du 12 septembre 1860.

² Lettre du 26 septembre 1860.

services ; l'expérience que vous avez acquise et le bon jugement qui vous a toujours guidée, vous désignaient pour remplir des fonctions qui deviennent de jour en jour plus compliquées et par conséquent plus difficiles.

« Je vous offre cependant le concours de mes humbles moyens, pour tout ce qui pourra vous être utile ; car ce que l'âge ne peut m'ôter, c'est le grand amour que j'ai pour la Congrégation et pour ses membres. Je tâcherai surtout de vous aider de mes prières ; ce sont celles d'une mère et j'espère que Dieu les exaucera.

« J'espère aussi être une de vos filles les plus dévouées et les plus obéissantes. Recevez donc, très chère Mère, l'expression de ma grande affection et de mon entière soumission.

« Sœur Marie-Sophie de Sion. »

Aux côtés de celle qui, depuis 1843, avait porté comme elle le poids du jour et de la chaleur, la Mère Sophie ne cessa pas d'être le cœur et l'âme de la famille dont la Mère Louise devenait la tête. « Je reste toujours votre bonne Mère par les tendresses que j'ai pour vous, avait-elle écrit aux maisons éloignées. Notre Père me donne l'assurance que je le serai même au ciel. C'est là que je vous attends, mes chères et bien-aimées filles, pour contempler et aimer toutes ensemble Jésus et Marie. »⁴

Une préoccupation dominante s'accroissait alors dans l'esprit du P. Théodore : celle de demander au Saint-Siège l'approbation de l'Institut. Il avait

⁴ Lettre du 31 octobre 1860.

obtenu, du Gouvernement impérial, le 24 juin 1856, la reconnaissance légale ; mais de sages considérations l'avaient détourné de solliciter trop prématurément la sanction du Pontife suprême. Après avoir élaboré la Règle au souffle de l'Esprit de Dieu et l'avoir mûrie dans la prière, il avait voulu, avant de l'écrire, qu'elle eût été observée. Mais quand la Congrégation eut commencé à s'étendre en Orient et en Angleterre, la nécessité s'imposa d'en appuyer la base sur le roc immuable de l'Eglise, et c'est à cette fin qu'il était résolu de travailler dès l'ouverture de l'année 1863.

« Nous voilà majeurs, lui avait écrit le Père Marie, en rappelant les vingt-et-un ans écoulés depuis l'apparition miraculeuse. Les Constitutions vont être terminées. Rome dira une parole et Sion prendra un nouvel essor. »

Ce fut le 25 mars que le Fondateur arriva dans la Ville éternelle ; et tandis que Pie IX, sur son désir, remettait à la S. C. de la Propagande le soin d'examiner la Règle de la Congrégation, il acceptait avec empressement l'offre de M^{sr} Level, en prêchant le mois de Marie à Saint-Louis-des-Français, heureux de glorifier la Vierge dont il sentait le maternel appui.

Toutefois, le R. P. Ratisbonne, comblé des bénédictions du Souverain Pontife, ignorait à quelle sorte d'approbation il pouvait prétendre. Dans la sanction donnée par l'Eglise aux familles religieuses, il existe trois degrés, accordés le plus souvent à d'assez longs intervalles. Le premier est un Bref d'encouragement et de louange ; le second est un Décret d'approbation de l'Institut et de son but ; le troi-

sième est l'approbation de la Règle Constitutive. Or, le bon Père apprit que, par un insigne privilège, on admettait comme Bref de louange celui qui, en 1847, avait concédé à la Communauté les premières indulgences, et que le cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, l'autorisait à postuler pour les deux derniers degrés à la fois.

Certes, la marche s'annonçait rapide. Pourtant, il y avait de nombreuses formalités à remplir. A la suite de contre-temps qui avaient fait ajourner plusieurs fois la réunion des Cardinaux, le P. Théodore sentait la vérité de cette parole de l'Écriture : « L'espérance différée afflige l'âme. » Il avait mis sa patience au niveau de la patience romaine et mandait à ses Filles : « Il paraît que le Seigneur nous prépare de grandes grâces, car les épreuves préliminaires sont longues et pénibles ; mais aucun Cardinal ne met en doute notre approbation solennelle. » Les Constitutions, par leur clarté et leur simplicité, avaient plu au Consulteur, le chanoine Cossa, homme de Dieu, fort estimé à Rome pour sa science, son expérience et sa sainteté. Les cardinaux étaient tous sympathiques à la cause.

Cependant les jours, les semaines et les mois s'écoulaient. « Quand pourrai-je annoncer mon départ ? écrivait le solliciteur, le 30 juillet. J'ai posé cette question au cardinal Barnabo. Mais ce bon Cardinal me répond comme tout le monde : Patience ! patience ! — Ce mot est la devise de Rome : toute la sagesse, toute la politique, toute la force de la cour romaine est dans ce mot. Je n'avais jamais douté que Rome ne fût le centre de la foi ; j'ai cru aussi qu'elle était le foyer de la charité et de

l'espérance. J'apprends actuellement qu'elle est la haute école de la patience. J'étais bachelier dans cette vertu ; je reviendrai docteur. »

Cependant de grandes consolations lui étaient accordées. « *Sion est un paradis* », lui avait dit le saint Père Pie IX, avant même que la sanction tant désirée eût été accordée. Et, racontant cette mémorable audience du 18 août 1863, le P. Théodore poursuivait : « Le Saint Père me témoigna une bienveillance tellement paternelle que je perdis instantanément toute crainte. Je n'avais rien à répondre à la première parole du Pontife. Il la répéta pour me l'expliquer : « Sion doit être le ciel sur la terre. » — Je lui dis : « Très saint Père, c'est la charité qui opère ce prodige »... Puis je repris : « Saint Père, les œuvres de Dieu vont bien lentement. Il y a cinq mois que j'attends la conclusion de ma grande affaire : mais je ne me plains pas, car j'ai pu voir de près les hommes de Dieu, les ministres du Saint-Siège et j'ai appris beaucoup de choses ». — Le Pape souriait, il ne comprenait pas que cinq mois me parussent longs et me dit : « Ah ! que les Français ont besoin de patience ! »

« Du reste, ajoutai-je, mes affaires sont bientôt terminées, grâce à la bonté du cardinal Préfet de la Propagande et du cardinal Panebianco, le rapporteur de notre cause. » Le Pape était visiblement satisfait d'entendre, au lieu de plaintes, des témoignages de reconnaissance. Il reprit, toujours souriant : « Ah ! c'est le cardinal Panebianco qui est le rapporteur de la cause ! Je ne m'étonne pas que vous trouviez que c'est une longue affaire ! Ce bon Panebianco est un peu scrupuleux ; il examine les

« choses de très près ; il veut que tout soit parfait, il ne finira pas de sitôt. » — « Pardon, très saint Père il a fini depuis longtemps. Son rapport, déposé à la Propagande, est tout favorable à l'Institut de Sion. »

« Le Pape parut content... « Je vais vous donner un souvenir pour les sœurs de Sion », me dit-il. Il se rendit dans une grande pièce attenante à son cabinet et chercha longtemps. Enfin il mit la main sur deux camées très beaux, représentant en relief les têtes de S. Pierre et de S. Paul. En me les remettant, il m'exprima le vif intérêt qu'il porte aux œuvres que je dirige. « Mais, ajouta-t-il, je ne crois pas que nous soyons arrivés au temps de la conversion des juifs. — Saint Père, s'il m'était permis de prolonger cette audience, j'aurais bien des choses à vous dire sur cette question ». — Le Pape reprit : « Vous comprenez que je m'y intéresse : S. Pierre et S. Paul étaient israélites. — Et l'Immaculée Vierge aussi, très saint Père ! » — Je craignais d'abuser de tant de bonté, et je me mis à genoux pour baiser le pied de ce grand et saint Pape. Alors, Pie IX m'imposa ses mains et me donna une bénédiction qui me pénétra jusqu'à la moelle des os. »

Le jour fixé pour le Congrès arriva enfin. C'était le 31 août. Après une longue station à Saint-André *delle fratte*, le P. Théodore alla droit au Palais de la Propagande. « Dussions-nous obtenir seulement l'approbation de l'Institut, le but serait atteint et je serais content », avait-il dit. Le cardinal Barnabo le reçut immédiatement et lui donna lecture de la décision prise par la Sacrée Congrégation. Elle statuait : que l'Institut de Sion était confirmé et approuvé — que la Règle Constitutive était également approuvée,

avec permission de la présenter à nouveau dans dix ans, pour demander les modifications que l'expérience pourrait suggérer. C'était bien là ce que le bon Cardinal avait souhaité lui-même.

« Quelle grâce, quelle bénédiction, quelle triple faveur ! s'écriait le P. Théodore. Nous avons reçu en une seule fois les trois degrés d'approbation. Nous possédons la plénitude de l'approbation du Saint-Siège. »

Et quelques jours plus tard, après l'adhésion du souverain Pontife, il télégraphiait au Père Marie, alors à la Maison-Mère :

*Roma locuta — causa finita — letitia magna
Sion fundata supra Petram. Magnificat*

Le P. Marie répondit aussitôt :

Soli Deo gloria ! Memorare.

Le Décret fut signé le 8 septembre, et ce jour devint à jamais pour Sion un jour d'allégresse et de reconnaissance. A la veille de quitter enfin la ville pontificale, ayant eu au Vatican son audience de congé, le P. Théodore se plaisait à noter les dates principales de son bienheureux voyage :

« Départ de Paris : le jour de S. Joseph ;

« Arrivée à Rome : le jour de l'Annonciation ;

« Première délibération des Cardinaux : en la fête du saint Cœur de Marie ;

« Et je pars demain sous les auspices du saint Nom de Marie.

« Marie au commencement. Marie au milieu. Marie à la fin.

« Toujours Marie ! Partout Marie ! surtout à Rome. »

Deux ans plus tard, le premier Chapitre Général de la Congrégation s'ouvrait à Grandbourg. Il ne comptait que 16 membres. Son premier acte fut l'élection qui confirmait la Mère Louise dans la charge de Supérieure générale, remplie par elle depuis cinq ans déjà. Puis on procéda à la formation du Conseil central. Enfin, la plupart des séances furent consacrées à la lecture du Directoire, lequel a pour objet d'appliquer les règles générales aux détails de la conduite journalière.

« Il n'est pas un point de ce code spirituel, même le plus minime, disait le Fondateur à ses filles, qui n'ait été pesé, médité dans la prière, et pour ainsi dire arrêté dans un intime cœur à cœur avec Notre-Seigneur... J'ose dire que Dieu a beaucoup fait pour vous. Maintenant, c'est à vous qu'il appartient de vivifier la Règle, en l'observant avec bonne volonté et de tout votre cœur. » ¹

Rien de plus patriarcal et de plus imposant à la fois que ces assises des premières Mères, s'essayant à traiter, sous l'œil du Père et du législateur, des intérêts spirituels et temporels de la famille entière. Avant la clôture des séances, le P. Théodore, en des paroles pleines de force, s'attacha à caractériser l'esprit qui doit présider au gouvernement de la Congrégation et aux rapports des maisons avec l'administration centrale : « Il faut, dit-il, se rappeler au loin ce qui se fait à la Maison-Mère, recourir à elle dans les incertitudes et la considérer comme le foyer permanent de l'unité sionienne. »

Cependant des bruits d'orage grondaient de toutes

¹ Procès-verbal de la XVIII^e séance.

parts. Le P. Théodore faisant allusion aux préparatifs de l'exposition universelle, écrivait le 25 octobre 1866 : « Une crise est imminente. Je suis frappé de voir d'un côté la Tour de Babel qui s'élève orgueilleusement au Champ-de-Mars, et de l'autre, les profondes humiliations de l'Eglise. C'est ce contraste qu'on nous prépare pour 1867 ; double exposition significative. Sera-ce le moment que Dieu choisira pour dire aussi son mot ? » — Et il ajoutait un peu plus tard : « On lit dans le discours impérial que l'Italie surveille les Etats de l'Eglise : voilà l'Eglise bien tranquille ! Mais qui surveillera Paris ? » ¹

Il rassurait pourtant ses filles, en disant : « Il faut éloigner les appréhensions de l'avenir. A peine si nous suffisons au présent ; nous ne pouvons pourvoir au lendemain qui ne nous appartient pas encore... L'Eglise avance d'un pas ferme et incessant au milieu des difficultés de toutes sortes. Faisons comme elle, marchons en avant comme si le chemin était sans péril. On manquerait de courage, si on se laissait dominer par l'appréhension des tempêtes...

« Nous n'avons qu'à aimer ; et le Seigneur fera tourner à notre avantage le cours des événements. Chaque alarme, chaque orage, chaque épreuve, doit exciter en nous un surcroît d'amour ; et dans cet amour, nous trouverons, avec la grâce du moment, des motifs de confiance et de courage. » ²

A la veille des cataclysmes qui, sur les champs

¹ Lettre du 15 février 1867, au R. P. Renard.

² Lettre du 14 mars 1867, à la Mère Rose Valentin.

de bataille ou dans les horreurs de la guerre civile, allaient violemment emporter tant d'existences, celle de la Mère Sophie Stouhlen était sur le point de rentrer doucement dans le sein de Dieu.

Il y avait trente ans que, répondant à l'appel divin, elle était sortie de son pays et de sa parenté, pour coopérer de tout cœur à la création d'une œuvre humainement irréalisable, puisqu'elle avait pour fin la conversion des Juifs. Ferme en face du blâme et des contradictions, patiente dans les épreuves de la pauvreté, naturellement douce, timide et modeste, ne prenant d'autre initiative que celle d'une parfaite obéissance, son humilité était si grande qu'elle semblait avoir été choisie pour servir de modèle à toutes celles qui, après elle, entreraient dans la Congrégation.

Lorsqu'elle eut transmis sa charge de Supérieure générale à la Mère Louise, elle écrivait : « Je vais être sur la montagne comme Moïse, occupée à prier pour mes bien-aimées enfants. Mais rappelez-vous qu'on était obligé de tenir élevés les bras de Moïse, car ils tombaient dès qu'on ne les soutenait plus. Je compte donc sur le secours de vos prières, pour aider votre vieille Mère à bien finir son pèlerinage, afin d'obtenir la miséricorde de Dieu à l'entrée de la Sion céleste. »⁴

Les assistances dont elle avait besoin, elle les reçut avant tout du P. Théodore. Il lui parlait en ces termes de la perte progressive de sa vue. « Les choses d'ici-bas ne valent pas la peine d'être regardées. L'essentiel est que l'œil intérieur s'ouvre et

⁴ Lettre du 31 octobre 1860, à la Mère Rose Valentin.

s'habitue à considérer les réalités immortelles... Tobie a subi la même épreuve ; mais grande a été sa patience, et magnifique sa récompense !... Je ne me consolerais jamais de perdre mes yeux, si j'aimais Notre-Seigneur avec mes yeux. Mais comme c'est avec le cœur qu'on aime, conservez soigneusement votre cœur, et abandonnez, s'il le faut, tout le reste. Un cœur qui possède Dieu ne manque de rien ; il est riche, il est heureux. » ¹

Au cours d'un entretien à la Communauté, où perçaient de sages prévisions, le P. Théodore disait un jour : « La Providence a permis que vous eussiez sous les yeux un grand exemple d'abnégation : celui de la bonne Mère. Vous avez été témoins de l'humilité avec laquelle elle a renoncé à sa charge, pour rentrer dans la vie de simple religieuse. Depuis, soit à Paris, soit à Grandbourg, elle ne fait rien sans permission préalable. Toutes vous en êtes édifiées ; et bien loin que votre respect et votre affection en soient atténués, chacune rivalise pour elle de vénération et d'égards.

« Ainsi doit-il en être des autres supérieures. Que nulle ne se croie humiliée ou dépréciée si elle vient à changer d'emploi ; car il n'est pas de place qui ne soit une place distinguée dans la maison de Dieu. Je ne comprendrais pas une religieuse qui envisagerait autrement les choses. » ²

La Mère Sophie chérissait toutes ses filles ; elle avait le don de les consoler, de les encourager, de les affermir. C'était, de ses anciennes attributions, la

¹ Lettres du 3 août et du 1^{er} juin 1862.

² Entretien du 17 septembre 1862.

seule qu'elle eût conservée, et elle l'exerça jusqu'à la fin. Jamais inoccupée, on la trouvait tantôt écoutant une pieuse lecture, tantôt disant le chapelet; ou bien un tricot en mains, guidée dans son travail par la sœur qui l'entourait de ses soins. Souvent on la voyait, dans le recueillement d'une ardente prière, agenouillée à la tribune qui, de sa chambre, lui permettait de contempler le tabernacle.

Si quelqu'une des religieuses se faisait alors introduire auprès d'elle, la charitable Mère, quittant Dieu pour Dieu, venait avec empressement à celle qui la réclamait. Il semblait que sa bienfaisante sympathie allât chercher la souffrance jusque dans les profondeurs du cœur qui la lui exposait. Un mot puisé dans le Cœur de Jésus ou ramenant vers ce Cœur adorable, était le baume qu'elle appliquait à toute blessure, pour ne laisser qu'une impression de paix et d'espérance.

Chose étrange, cette âme si délicate, si généreuse et si fidèle, était fréquemment tentée contre l'espérance. Mais il suffisait d'un mot du P. Théodore pour lui rendre la tranquillité et la confiance; et c'est dans cette disposition qu'elle s'acheminait vers sa fin.

On craignit, dès 1868, que l'heure n'en fût venue; et le P. Marie, qui professait pour la bonne Mère un culte de vrai amour filial, lui écrivait un peu plus tard: « Nous savions que vous étiez malade, et nous nous sommes mis à prier pour vous de toutes nos forces... Nous ne voulons pas encore vous laisser partir. Vous devez voir Sion à Rome. Alors, si vous le permettez, nous nous en irons ensemble. J'aurai

bien besoin de me cacher derrière vous quand Dieu m'appellera. » ¹

La Mère Sophie, non plus que le P. Marie, ne devait être témoin de la fondation romaine ². Mais depuis l'approbation donnée à sa chère Congrégation, elle pouvait dire avec le saint vieillard du Temple : « Maintenant, Seigneur, laissez aller en paix votre servante, parce qu'elle a contemplé de ses yeux les miracles de salut réservés à votre peuple d'Israël. »

Des symptômes inquiétants s'étant manifestés, on voulut que la vénérée malade, parvenue aux extrêmes limites de l'âge, pût faire avec toute sa connaissance le sacrifice suprême, et la Mère Louise lui proposa l'Extrême-Onction et le saint Viatique. C'était le 5 janvier 1870. Le P. Théodore vint lui administrer les deux sacrements, en présence des religieuses. Dominant leur émotion et la sienne, il éleva la voix et dit : « Vous venez, ma chère fille, de recevoir de très grandes grâces, par l'application des mérites de Jésus-Christ ; vous êtes environnée de ferventes prières. Qu'avez-vous à faire, sinon de répéter : Merci ! Répétez aussi : « Mon Dieu, je suis à Vous ! Je vais à Vous ! Je vous offre mon cœur, ma vie ! Je vous offre la famille entière de Sion !... Emportez dans votre âme toutes vos sollicitudes pour cette chère famille. Puis remerciez encore, remerciez toujours ! »

Le 14 janvier vit sa dernière communion ; et le 19, veille du jour anniversaire du miracle de Rome,

¹ Lettre du 12 juin 1863.

² Elle eut lieu en 1837.

au moment où le P. Théodore, célébrant la sainte messe pour elle, commençait le *Memento* des morts, son âme entraît dans les demeures éternelles.

Au soir de l'inhumation, qui eut lieu à Grandbourg, le Révérend Père écrivait à ses filles dispersées dans les missions lointaines : « Je cherche au ciel notre Bonne Mère, entourée de la phalange des Sœurs qui l'ont précédée. Notre Sauveur a dit : « Je veux que là où je suis, là soient aussi mes disciples. » Et quels sont ses disciples, sinon ceux qui, renonçant à eux-mêmes, ont tout abandonné pour suivre les traces du Maître ? La bonne Mère vit en Dieu. Elle a emporté au ciel ses tendresses, ses saintes pensées ; elle conserve sa mission, et c'est au ciel qu'elle affermira les fondements de Sion. Puissions-nous tous la rejoindre un jour ! »

« Le souvenir de la bonne Mère est et restera toujours précieux à nos cœurs », avait dit dès longtemps le P. Marie. Sous l'empire du même sentiment de vénération et de reconnaissance, les Filles de Sion réalisent d'âge en âge ce vœu formulé par leur Père, à la dernière page de la Notice qu'il a consacrée à Mère Sophie Stouhlen :

« Que sa mémoire soit à jamais bénie et honorée dans toutes les maisons de Sion ! »

CHAPITRE XIV

La Guerre et la Commune

1870-1871

Au mois d'avril suivant, le R. P. Ratisbonne, retournait une dernière fois à Rome, pour étudier le projet d'union formé entre sa petite famille sacerdotale et l'Ordre des Augustins qui lui offrait la participation à des privilèges séculaires.

La Ville pontificale présentait alors le plus imposant spectacle, par la réunion des évêques, convoqués des extrémités de l'univers aux assises du Vatican. A peine installé, le Père Théodore se vit pressé par M^{sr} Ræss de prendre auprès de lui, comme son théologien, la place restée vacante par M^{sr} Freppel, promu à l'évêché d'Angers. Le R. Père crut devoir décliner cet honneur ; mais dans l'intimité du Cardinal de Bonnechose, dont le salon s'ouvrait chaque soir à bon nombre de Pères du Concile, il eut maintes occasions de discerner la note caractéristique de chacun.

La sienne, il l'avait fait entendre, dès la fin de 1869, dans un article intitulé : *Le Pape*, qui n'était qu'une profession de foi simple, concise, explicite, de la primauté de Pierre et de son magistère infaillible, perpétué dans son successeur.

De retour à Paris, il disait aux Religieuses et aux élèves de la Maison Mère, avant de monter à l'autel, le 20 juillet : Unissez vos actions de grâces à celles

que je vais rendre à Notre Seigneur. L'infailibilité du Pape, si fort attaquée et contredite de nos jours, a été solennellement proclamée à Rome, le 18, par la grande voix du Concile... Chose digne de remarque : le dogme de l'infailibilité a été promulgué nonobstant les menaces et l'opposition des puissances humaines. Et c'est à l'heure où le trône chancelle, où les bruits de guerre grondent et se rapprochent, où les nations se troublent et se soulèvent, où rien ne paraît stable dans les institutions de ce monde, que l'Église plus vivante, plus compacte, plus forte que jamais, affirme la perpétuelle indéfectibilité du Pontife qui la régit au nom de son divin Fondateur. ¹ »

Une rude secousse venait en effet d'ébranler la France, par la déclaration de guerre faite à la Prusse ; et les évêques s'étaient hâtés de regagner leurs diocèses dont plusieurs étaient déjà cernés par l'invasion.

« Dieu a secoué soudain les chrétiens endormis, écrivait le Père Théodore ; une vocation inattendue et terrible les appelle sur le champ de bataille ; les plaisirs se changent en deuil ; l'échafaudage des fortunes terrestres croule de toutes parts ; c'est une consternation générale. Il faut voir la main de Dieu dans ces événements, et cette main ne frappe que pour guérir. Notre devoir à nous est de prier et d'espérer. Nous aurons aussi à souffrir, si cela entre dans les desseins de Dieu. ² »

Plein de foi en la vertu curative des châtiments infligés aux nations, il ajoutait : « La France vaut mieux que ceux qui la gouvernent. Elle renferme une

¹ Recueil des allocutions de circonstance.

² Lettre du 12 août 1870, à la Mère Rose Valentin.

vitalité catholique qui, à l'ombre de la croix, préparé des consolations pour l'Eglise. C'est à ce point de vue qu'il faut rester placé pour envisager les étranges vicissitudes qui s'accomplissent. ' »

Les revers de Wissembourg et de Wœrth avaient jeté la France dans la stupeur ; et en prévision de plus grands désastres, le Père Théodore ne négligeait rien pour assurer un abri aux jeunes religieuses. Toutefois les esprits restaient calmes à la Maison-Mère, et une vingtaine de Postulantes et de Novices s'y disposaient à la vêtue ou à l'émission des vœux le jour de l'Assomption. Cette cérémonie fut comme le dernier rayon de soleil précédant une nuit affreuse. Les migrations commencèrent le lendemain, soit vers l'Angleterre et les autres missions, soit vers les points du territoire français les plus éloignés du théâtre de la guerre. « La situation est formidable, écrivait le bon Père... Ma plus grande douleur, c'est la dispersion de mes brebis bien aimées ; chacune d'elles a emporté une portion de mon cœur, de sorte que je souffre comme un martyr qu'on coupe en morceaux. » Quand l'investissement de la capitale fut complet, la Communauté était réduite à cinquante membres, prêts à tous les dévoûments.

Les Filles du Père Théodore l'avaient pressé d'accepter un asile pour lui-même. Il refusa en disant : « Dans les circonstances présentes, le devoir ne me permettrait pas de fuir le danger. Dieu saura bien me préserver, si je puis être utile à quelque chose. Je ne veux pas croire que ma vie soit plus précieuse que celle de beaucoup d'autres... Je ne

'Lettre du 25 août 1870 à la Maison de Worthing.

ferai pas d'imprudence ; je remplirai simplement le devoir quotidien, et je compterai sur la protection de la sainte Vierge. ¹ »

Il avait d'ailleurs pourvu au plein exercice de l'administration, en transférant temporairement à Londres la résidence de la Supérieure générale. La Mère Emilie Lagarmitte conservait le gouvernement de la Maison-Mère où sa charité et son rare savoir-faire devaient admirablement se déployer : un certain nombre d'élèves internes et externes y restaient ; l'école demeurait encore ouverte ; enfin un hôpital militaire, sous le contrôle du Val-de-Grâce, allait y être installé. De son côté, le Père Théodore n'avait gardé auprès de lui que son Assistant, le Père Courtade, et un autre de ses prêtres.

L'une des premières privations, et non la moins sensible, fut l'absence de nouvelles. L'annonce des désastres qui se succédaient était seule transmise aux assiégés. Le mois d'octobre s'ouvrit avec la reddition de Strasbourg et se termina par la capitulation de Metz. On conçoit le douloureux retentissement qu'eurent de tels coups dans le milieu sionien où l'Alsace et la Lorraine étaient chéries par beaucoup comme le sol natal ! — Au service des ballons-poste, s'ajouta promptement celui des pigeons voyageurs ; mais ces facteurs ailés n'apportaient guère de dépêches particulières. « Pas une feuille de papier ne traverse l'horrible ceinture de fer qui entoure la capitale, » disait encore le Père Théodore, le 3 novembre.

Mais sous son influence, les 132 jours compris.

¹ Lettre du 15 septembre 1870 aux sœurs réfugiées à Saint-Omer..

entre l'investissement et l'armistice devinrent pour beaucoup des jours de salut. Une entente parfaite avait présidé, tant pour le spirituel que pour le temporel, aux mesures commandées par les circonstances. Le bon Père avait dit, en bénissant le fourneau de la cuisine : « Je demande à Notre Seigneur que vous ne manquiez jamais du nécessaire ; car ce nécessaire, vous devez y faire participer de plus pauvres que vous... » et sur son désir, les distributions hebdomadaires ne furent pas interrompues, lors même qu'on n'eut plus à partager qu'un pain noir et rationné.

C'était l'heure de se souvenir que « l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » ; et le Père Théodore fut en quelque sorte prodigue de cette parole sacrée. Du mois de septembre 1870 au mois de février 1871, on reçut plus de deux cents malades ou blessés à l'ambulance. « Mes enfants, leur avait dit la Mère Emilie, vous faites partie de la maison, vous n'êtes donc pas exclus de la chapelle. » Cette invitation indirecte suffit une fois pour toutes ; et bon nombre, profitant des allocutions qui semblaient ne s'adresser qu'à la Communauté et aux élèves, se mirent en règle avec Dieu. Douze moururent, dans les sentiments les plus chrétiens. L'un deux qui n'avait pas accompli sa vingt-deuxième année, s'estimait heureux et disait que « jamais il ne serait mieux préparé à paraître devant Dieu, ni plus désireux d'aller s'abriter près de lui contre sa propre faiblesse. »

Mais le Père Théodore enveloppait également de sa vigilance l'autre partie de son troupeau. Les épi-

démies qui sévissaient avaient eu leur contre-coup parmi les enfants et les maîtresses. Deux religieuses moururent en moins de trois mois. Soutenus par sa force d'âme, les courages ne faiblissaient pas. « *Benedicam Domino in omni tempore!* » répétait-il à chaque nouvelle épreuve. Le 10 novembre, M^{sr} Darboÿ visita l'ambulance et la Communauté. « Mes chères filles, dit-il aux Sœurs, votre arme, c'est la prière ; il faut que vous priiez beaucoup ! Nous avons tous péché ; tous, nous pesons plus ou moins dans la balance de la justice. Malheureusement, les grands coupables ne sont pas ceux qui sont contrits. Faites pénitence pour eux et pour vous ; et que vos supplications soient continuelles. »

Le Prélat bénit l'assemblée, s'arrêta quelques minutes à l'école, puis regagna promptement sa voiture. Sion ne devait plus le revoir.

La fête de Noël fut un sourire du ciel ; au premier jour de l'an, le Père Théodore souhaitait à ses enfants, présentes et dispersées « une augmentation de foi et d'esprit de prière. » La canonnade fut épouvantable les jours suivants. Plus de huit cents obus tombèrent sur divers points en une seule journée. Sous cette pluie de projectiles, les victimes se multiplièrent autour de Sion. Il fallut camper, soit dans les caves, soit dans un parloir dont les voûtes offraient plus de sécurité. Dans la nuit du 11 au 12 janvier, deux bombes de fort calibre atteignirent le réfectoire de la Communauté, pulvérisant les objets, ébranlant et ouvrant les murailles, mais sans blesser personne. On vécut jusqu'au 28 sous ce terrifiant régime, où se manifestait d'heure en heure, pour Sion, la vérité des paroles du Psalmiste :

*Qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei caeli commorabitur.*¹

L'anniversaire du décès de la Mère Sophie et le 20 janvier furent célébrés comme au temps des persécutions dans les catacombes. « A l'entrée de la cave, raconte une religieuse, l'humble autel orné seulement de six cierges ; un banc, en guise de table de communion, pour séparer le prêtre de l'assistance ; en face, la Communauté ; à gauche, le groupe des enfants, dans une sorte de crypte, éclairée par une lanterne ; tandis que, posée sur un billot, une lampe projetait sur l'assemblée sa lumière mystérieuse ; la voix du prêtre, celle de l'enfant de chœur, la clochette signalant les parties les plus augustes du saint Sacrifice, le *Pater dimitte* non plus chanté mais murmuré tout bas après l'élévation, les communions nombreuses, la bénédiction sacerdotale... et cela dans le recueillement le plus complet, nonobstant la détonation des bombes : — tout cet ensemble causait une impression impossible à rendre. On se sentait près de la mort ; et le voile qui cache l'autre vie semblait entr'ouvert au regard. »

A ses filles éloignées, le bon Père envoyait, à travers les airs, des bulletins dans lesquels sa charité cherche surtout à dissiper les angoisses : « Je souffre de vos inquiétudes... De loin, la situation est plus triste que de près. La Providence nous garde et proportionne ses assistances à nos besoins. Il est vrai que le bombardement gronde dans nos quartiers.

¹. Celui qui habite dans l'asile du Très Haut, demeurera sous la protection du Dieu du ciel (Ps. 90).

« Nous avons fait ce que la prudence commande... et la sainte Vierge plane au-dessus de nous. »

La Commune préludait à ses lugubres exploits par des essais partiels. S'efforçant de prévenir les alarmes, le Père Théodore écrivait : « Les petites émeutes qui émaillent notre état de siège, se jouent autour de l'Hôtel de ville. Elles n'ont aucun retentissement dans nos parages; nous sommes protégés par les bombes. »

Et après l'armistice, il ajoutait : « Le Dieu qui abaisse est aussi le Dieu qui relève. Non, la France ne périra pas ! A côté du mal pour lequel elle est châtiée, que de bien elle a accompli ! que d'œuvres charitables elle a enfantées ! que d'innombrables missionnaires elle a disséminés sur toutes les plages ! quelle multitude de servantes de Dieu, nées sur le sol français, ont rempli l'univers des merveilles de leur dévouement ! »

Les courriers affluèrent bientôt de la France et de l'étranger, témoignant de la protection étendue par la Vierge de Sion sur toutes les âmes vouées à son service. A Grandbourg, le Père Théodore était venu, cinq mois plus tôt, confier la maison et les douze Sœurs qui y demeuraient à la garde de la Mère Sophie. Debout près de sa tombe, il lui avait dit à haute voix : « Vous vous présenterez devant le trône de Dieu. Vous direz au Seigneur que, pas une seule fois, vous n'avez manqué d'obéissance au Père qu'il vous avait donné ici bas, et vous le supplierez de vous permettre d'accomplir intégralement, durant la guerre, la mission dont ce Père vous investit aujourd'hui. »

Jamais mandat ne fut mieux rempli. Le couvent,

environné d'habitations désertes, et dans un pays occupé par les Allemands, resta exempt de tout péril. Le maire d'Evry, M. Decauville, veilla sur la petite Communauté comme sur sa propre famille. Sous son impulsion intelligente, les Sœurs prêtèrent leur concours à cinq hôpitaux, établis dans les châteaux voisins, sans ralentir leur dévouement près des enfants et des pauvres du village.

Grandbourg allait devenir un refuge dans les jours mauvais qu'on devait subir encore. Le Père Théodore, au retour d'un rapide voyage à Saint-Omer, où l'on offrait aux Sœurs réfugiées la direction d'une œuvre florissante, trouva le ferment révolutionnaire en pleine ébullition. Navré d'un tel état de choses, il s'écriait : « Nous espérons, à la suite des calamités du siège, entrer dans une voie d'apaisement; et voilà que les inquiétudes recommencent ! J'aime à croire que la miséricorde succédera à la justice. Mais hélas ! on est encore bien loin de Dieu, loin du Sauveur méconnu, loin de l'Eglise ! »

Il fallut aviser aux mesures de sûreté; on décida d'envoyer à Grandbourg les néophytes, les quelques élèves de nouveau rassemblés et presque toutes les religieuses. Mais les alarmes les mieux fondées se concentraient sur le Père Théodore. Certains épisodes du siège avaient montré que la haine sectaire n'avait pas désarmé contre lui. C'étaient tantôt des émissaires, en quête d'informations sur la Congrégation et sur ses œuvres, tantôt des visiteurs qui, sous prétexte de questions religieuses, demandaient à conférer avec le Révérend Père aperçu à l'autel. La présence d'esprit de la Mère Emilie avait déjoué ces tentatives. Mais au soir du 22 novembre, un fait

plus grave avait montré ce qu'on pouvait attendre.

Le Père Théodore avait paru quelques instants à sa fenêtre, pensant en imposer, par sa présence, à un patriote qui frappait à la porte à coups redoublés et prétendait contraindre la Supérieure à recevoir deux femmes d'allures suspectes. L'audacieux perturbateur s'était retiré; mais le lieu précis où s'était placé le prêtre avait été remarqué, et quelques heures plus tard, une détonation se fit entendre. Semblable explosion n'était pas rare en ces temps troublés; et on ne se fût pas inquiété de celle-ci, sans la découverte qui fut faite, le lendemain, d'une balle gisant sur le plancher, dans la chambre du bon Père. Elle avait traversé la vitre, et était venue s'aplatir dans un angle du mur, au-dessus du prie-Dieu sur lequel il était agenouillé. Sans interrompre sa prière, sans vouloir éveiller l'attention de personne, il avait simplement changé de place. Le coup était parti d'une maison en face; mais la Providence avait préservé celui qu'on croyait atteindre. Le Père Théodore, tout en approuvant la déclaration faite à la police, ne permit pas que son nom y figurât, ni que rien fût ébruité.

Mère Emilie, ne pouvant s'illusionner sur le sort que la Commune lui réservait, mit tout en œuvre pour le déterminer à s'éloigner. Il n'y consentit qu'à la dernière extrémité et arriva à Grandbourg le 31 mars, trois jours avant l'arrestation des otages. De douloureuses semaines suivirent, pendant lesquelles la sécurité assurée à la plupart de ses filles fut, pour lui, le seul adoucissement à l'amère affliction causée par les événements qui se passaient à Paris.

« Ceux qui, en ces derniers temps, travaillaient

les dimanches et fêtes, écrivait-il, en sont venus à se tuer à coups de canon le dimanche de Pâques. Nous entendons d'ici le bruit de la mitraille. En cessant d'être chrétiens, ils ont cessé d'être des hommes... Les excès actuels sont les conséquences logiques des doctrines qu'on a si longtemps propagées et favorisées. Après avoir lentement renié Dieu et l'Eglise, on devait aboutir au reniement de toute autorité. »¹

Mère Emilie, qui avait accompagné le vénéré Père à Grandbourg, revint en mai prendre son poste à la tête des onze Sœurs préposées, avec la Mère Marie Laure Grenier, à la garde de la Maison Mère.² Dans la journée du 16, des insurgés se présentèrent, demandant, dans une intention non douteuse : « Où est le Père Ratisbonne ? » Le sang-froid de la Sœur qui les reçut à la loge, déconcerta leur insistance et ils durent s'éloigner sans avoir obtenu de réponse. Le lendemain, l'église de N.-D. des Victoires et la sépulture du vénérable M. Desgenettes étaient profanées. Comme digue à la tourbe menaçante, la Mère Emilie fit alors placer sur toutes les portes une image du Sacré-Cœur avec ces mots : « Arrête ! le Cœur de Jésus est avec nous ! »

« Le lundi 22, raconte la Mère Emilie dans la relation qu'elle adressa ensuite au Père Théodore, nous apprîmes que les soldats de Versailles étaient entrés dans Paris, par les portes de Neuilly et de Chaillot. »

« A dix heures, un corps de troupes arrivait dans

¹ Lettres du 9 et du 19 avril 1871, à la Mère Louise Weywada.

² La Mère Marie Laure devint, en 1903, la 5^e Supérieure générale de la Congrégation.

notre quartier par la gare de l'Ouest, et établissait son premier retranchement dans la nouvelle église N.-D. des Champs. Les insurgés avaient établi le leur dans un bâtiment voisin, boulevard Montparnasse. Des coups de feu furent échangés de part et d'autre, et vers une heure, le combat prit une activité extrême... Depuis le matin, le tocsin de toutes les églises avait sonné. La commission des barricades organisa un service plus actif, et presque toutes les communications furent interceptées. »

« A sept heures du soir, des coups retentissent à la porte de notre avenue. C'étaient les gardes nationaux de l'insurrection. Mère Emilié s'y présente et ouvre la porte cochère. Le chef était dans un état violent, disant qu'on tirait sur eux des fenêtres de la rue N.-D. des Champs, et qu'il exigeait l'entrée de la maison pour se rendre compte d'où partaient les coups. Mère Emilie protesta contre cette violation de notre domicile, se prévalant de son titre d'Alsacienne. Ils hésitèrent un instant, puis voulurent passer outre, disant qu'il s'agissait de leur vie. « Notre maison, Messieurs, est sous l'égide du drapeau de la Commune ! Vous ne pouvez y pénétrer sans un mandat de la Commune »¹. Ils s'arrêtèrent, consentant à se mettre en règle. »

« A huit heures et demie, au moment où nous nous rendions à la chapelle pour la prière du soir, des cris tumultueux se firent entendre à notre porte du 61 ; il fallut ouvrir. Quatre hommes entrèrent, portant un petit ouvrier de 14 à 15 ans,

¹ Le 19 mai, une ambulance avait été demandée à la Commune par le délégué de la Commune, M. Salvador Daniel.

blessé mortellement.. Nous déposâmes le moribond sur un lit au parloir ; il expira trois quarts d'heure après sans avoir recouvré sa connaissance. »

« Lelendemain matin, à sept heures, nouvelle irruption des gardes nationaux insurgés par notre avenue. Déjà la porte avait commencé à céder sous leurs coups de baïonnette, lorsque Mère Emilie et Mère Marie Laure se présentèrent... Les motifs étaient les mêmes que ceux de la veille. Ils voulaient prendre position dans la maison, et examiner, des hauteurs de nos bâtiments, l'attaque des troupes de Versailles. Mère Emilie renouvela ses représentations, ajoutant que notre maison était une maison de paix et non un bastion de guerre ; que leurs blessés y seraient accueillis ; que déjà l'un d'eux avait expiré au milieu de nous ; qu'en tout temps, un terrain d'ambulance est un terrain sacré ; que, par conséquent, nous nous opposions à tout prix à ce qu'un coup de feu fût tiré de notre maison. »

« Cette condition posée et acceptée, Mère Marie Laure et Sœur Julienne conduisirent les chefs et quelques hommes dans les étages supérieurs. Accédant à nos désirs, ils ne laissèrent pas voir leurs insignes militaires, pour ne pas compromettre notre maison. Ils parurent satisfaits du résultat de leur petite expédition, et nous laissèrent espérer que les choses en resteraient là. Néanmoins ils posèrent des sentinelles dans le jardin. Une heure après, d'autres chefs, avec les décorations franc-maçonniques, venaient faire de nouvelles démarches. Ils s'inquiétèrent un peu moins de nos appréciations, pas plus que de celles du D^r Billard, qui était survenu pour présider à la formation de notre ambulance impro-

visée, et qui réclamait énergiquement l'inviolabilité de notre maison. »

« Pendant ce temps, une barricade s'élevait devant la demeure de notre voisin, M. Bissey, et déjà elle était attaquée par l'armée de Versailles. Alors la nécessité de l'ambulance devint imminente. Le premier blessé était jeté à notre porte, où ne se trouvait pas encore arboré le drapeau international. Force nous fut de le recueillir. C'était un petit « Vengeur de Paris » de 19 ans (ces vengeurs de Paris étaient une nouvelle milice des insurgés). D'abord il se montra intraitable; mais les prévenances de Mère Emilie le calmèrent et finirent par le gagner. quelques instants après, les blessés et les morts affluèrent à l'ambulance; et parmi eux, nous pûmes distinguer les plus farouches des meneurs qui étaient venus le matin; entre autres, on nous amena, criblé de blessures, le cadavre d'un des chefs, encore couvert de ses insignes maçonniques... Le soir, nous en avions de 70 à 80. La défense de la barricade exigeait un canon à l'angle de la rue Bréa et de la rue Vavin. Le transport n'en était pas possible, puisque les autres rues latérales étaient également fermées par des barricades. Le passage de la rue d'Assas à la rue N.-D. des Champs, par notre avenue et par la cour du pensionnat, fut donc exigé. Cette violation eut son résultat immédiat : quelques instants après, le canon était au pouvoir des troupes de Versailles. Les insurgés ne se décourageaient pas. Un second canon arrive; et les clés de la maison ne se présentant pas assez vite, un chef ordonne de faire passer le canon par l'ambulance. Les chevaux étaient déjà sous la galerie, lorsqu'un bon voisin,

M. Hubert, qui depuis le matin nous prêtait son infatigable concours, leur ouvrit le pensionnat... Par là, les renforts de toutes espèces, hommes et munitions, leur parvinrent pendant près de deux jours. »

« A l'ambulance, l'arrivée des morts et des blessés ne cessa pas jusqu'à onze heures du soir. La porte n'avait pas le temps de se refermer, pour refouler le flot des combattants poursuivis par les balles, et qui cherchaient un refuge contre la mort. »

« Un colonel insurgé, Lisbonne, et plusieurs autres chefs vinrent plusieurs fois dans la nuit nous prévenir officieusement de leur projet de faire sauter la poudrière du Luxembourg, si la barricade leur échappait. Cette poudrière est située à quelques pas de notre maison.. Vers minuit, Lisbonne nous avertit précipitamment que nous n'avions qu'à le suivre, si nous voulions échapper au désastre du quartier. Nous répondîmes que notre devoir était de rester auprès des blessés. A partir de ce moment, ils firent enlever la plus grande partie des leurs. »

« La fête de N.-D. Auxiliatrice commençait. Nous montâmes toutes ensemble à la chapelle, et on y pria bien ! . — Une heure après, une scène d'un autre genre se préparait. Le tumulte du combat allait croissant. Des cris violents exigèrent l'ouverture de la porte cochère. Des hommes fuyant la mort s'y précipitèrent en désespérés. Un commandant insurgé, le revolver à la main, se plaça à l'entrée de l'ambulance, menaçant de brûler la cervelle au premier qui reculerait. Le flot fut donc refoulé, et la fusillade continua. Vers le matin, un renfort arriva à la barricade qui ne tenait plus ; le

canon recommença à tonner; et chaque homme allumant la mèche, tombait mort ou grièvement blessé. Notre porte, largement ouverte, les recevait les uns après les autres. Un ruisseau de sang indiquait la marche... »

« Quelques heures plus tard, les insurgés voyant leur position perdue, recoururent aux derniers moyens de défense des barricades prescrits par la Commune, et consistant à incendier, à l'aide de la poudre et du pétrole, les coins des rues environnantes. Nous fûmes encore averties des explosions qui se préparaient, ainsi que les habitants des maisons menacées. L'arche de salut qui leur fut indiquée par les insurgés eux-mêmes, ce fut N.-D. de Sion ! Une foule effarée de vieillards, de femmes et d'enfants, se précipita par l'ambulance dans nos galeries et nos salles du rez-de-chaussée. Heure d'attente et d'angoisse ! Chaque famille se groupa en s'embrassant. Mère Emilie et Mère Marie Laure se rendirent à la chapelle. Mère Emilie prit sur elle le Saint-Sacrement, et les religieuses se serrèrent autour de Notre Seigneur. Ne pouvant mesurer la grandeur du danger, nous nous recueillîmes avec une force et un calme qui ne venaient certainement pas de nous. »

« L'explosion d'une des maisons eut lieu... les carreaux des maisons voisines volèrent en éclats, et l'incendie, alimenté par le pétrole, prit instantanément des proportions effrayantes sur deux ou trois points à la fois. Immédiatement, une immense chaîne s'organisa, depuis le bassin de notre jardin.. En même temps, un cri se fit entendre : « Voici l'armée de Versailles ! » Ce cri, parti d'une poitrine

de femme, faillit occasionner le massacre de la foule qui nous entourait. Les insurgés, serrés de près et prenant la fuite par nos jardins, se crurent livrés par nous. Déjà nous étions couchées en joue, quand la protection divine et le sang-froid de M. Billard nous sauvèrent la vie. Notre courageux Docteur, se jetant au devant de ces forcenés, les conjura de ne pas tirer, leur promettant la vie sauve, s'ils s'enfuyaient par la porte ouverte de l'avenue Vavin. Ce fut un moment terrible ! Les insurgés, craignant l'irruption des troupes qui frappaient à la porte de la rue N.-D. des Champs, se hâtèrent de suivre le conseil du Docteur. Des soupiraux de la cave, on entendait le commandement du chef qui ordonnait l'assaut. Quant aux insurgés, ils s'étaient repliés vers la poudrière du Luxembourg. »

« Ce fut alors seulement que Mère Emilie ouvrit la porte opposée aux troupes de Versailles. Ces soldats reconnurent immédiatement en nous des amies, car nous n'avions pas quitté un instant notre costume religieux. Nous les avertîmes qu'à leur vue, les insurgés feraient inmanquablement sauter la poudrière. Le commandant s'arrêta un moment. Puis se tournant résolument vers ses hommes : « Mes amis, leur dit-il, mes ordres sont formels. Du courage, en avant ! » Et s'adressant à Mère Emilie : « Ma sœur, une prière ! » Et les soldats répétèrent : « Ma Sœur, priez pour nous ! » En même temps, des coups de pioche enfonçant notre mur mitoyen de la rue Vavin, donnèrent une nouvelle issue à une foule de réfugiés ; leurs maisons allaient s'écrouler. Ce sauvetage n'était pas terminé, au milieu des cris et des lamentations, qu'une

effroyable détonation renversa tout le monde. C'était l'explosion de la poudrière du Luxembourg! Il était environ une heure de l'après-midi. La petite escouade versaillaise avait été aperçue. »

« A peine revenues à nous, nous nous comptâmes. Toutes nous étions là. Personne n'était blessé. A notre grande consolation, nous vîmes aussi reparaitre, par le jardin, le bataillon de nos braves soldats. « Ma Sœur, dit le commandant à Mère Emilie, tous mes hommes sont là. Nous n'étions qu'à vingt pas de la poudrière. Ils s'étaient confiés en Dieu, et Dieu les a gardés! ».

« Les blessés des troupes de Versailles remplacèrent alors dans notre ambulance les blessés insurgés qui avaient été emportés... Peu à peu, la foule des réfugiés s'écoula. Il ne nous resta plus que quelques familles qui n'avaient plus ni abri ni quoi que ce soit... Dès que la circulation fut possible, nous envoyâmes de nos nouvelles au Père Courtade qui avait couru les plus grands dangers.. On était venu le chercher rue Duguay-Trouin. La sœur Rosalie, avec beaucoup de présence d'esprit, servit à boire aux sept ou huit hommes qui s'étaient présentés. Pendant ce temps, le Père Courtade put trouver un refuge chez les Petites Sœurs des Pauvres. Le lendemain soir seulement, nous apprîmes qu'il était sain et sauf. Il vint immédiatement à l'ambulance. »

« Depuis ce moment, nous suivîmes à distance la lutte qui se poursuivait dans Paris. L'odeur de la poudre, d'épaisses colonnes de fumée, le ciel en feu, nous indiquaient les quartiers incendiés. Au soin de nos blessés se joignit celui des réparations

urgentes, nécessitées par les dégâts considérables que l'explosion de la poudrière avait causés dans la maison : elle n'avait plus ni portes ni fenêtres... A chaque heure du jour, les familles des insurgés viennent réclamer leur père, leurs fils disparus. On peut pressentir ce qu'ils sont devenus ! Nous avons assisté à plus d'une scène de douleur... »

« Ce qui nous reste du souvenir de l'effroyable tempête que nous venons de traverser, c'est la certitude absolue que Dieu ne manque jamais à ceux qui se confient en Lui ! »

De Grandbourg, on avait entendu pendant ces journées affreuses, l'explosion de la cartouchière du Gros-Caillou, et aperçu des tourbillons de flammes qui s'élevaient au-dessus des monuments. L'embrassement darda ses lueurs sinistres toute la nuit du 26 mai. Puis ce fut la nouvelle, plus sinistre encore, du massacre de l'Archevêque et des otages !

Sous le coup de sa douleur, le Père Théodore écrivait à ses filles éloignées : « Nous avons subi des émotions indescriptibles... Je tremblais pour nos Sœurs, pour le Père Courtade, pour nos amis. La Vierge de Sion les a tous gardés. J'ai été particulièrement préservé moi-même. Sans Mère Emilie qui m'avait pressé de rejoindre à Grandbourg la presque totalité de la Maison-Mère, vous auriez lu mon nom sur la liste des otages¹. Je ne croyais pas que les persécutions contre le clergé deviendraient sanglantes ; j'avais oublié que le premier coup de fusil tiré sur un prêtre, au début du siège, avait été dirigé

¹ Lettre de mai 1871 à la Mère Louise Weywada.

contre moi...¹ — Et il ajoutait : « Notre Archevêque et un bon nombre d'ecclésiastiques ont payé pour tous. Il fallait bien qu'un sang innocent criât devant Dieu, au milieu de tant de crimes et de blasphèmes... Prions et espérons ! Dieu a commencé une œuvre de régénération dont nous ne voyons pas la portée lointaine. Il saura bien la mener à terme... »

L'affermissement de l'ordre et la sécurité rendue aux voyages permirent bientôt le retour si désiré des Sœurs encore en exil. Des montagnes de l'Auvergne, des manoirs du Limousin et de la Normandie, des landes de la Bretagne, des communautés hospitalières du Dorat, de Bapaume, d'Esquermes, des cantons de la Suisse, des rives de l'Océan ou de la Méditerranée, on les vit revenir pleines de gratitude pour les amies qui les avaient accueillies, mais heureuses mille fois de retrouver le foyer sionien. Toutes, jusqu'aux simples novices et postulantes, étaient restées inébranlables dans leur vocation.

Que de miracles de préservation s'étaient multipliés ! Le Père Théodore désirait en consacrer la mémoire par un témoignage de perpétuelle reconnaissance. « Je voudrais pour cela, avait-il dit au plus fort des calamités, voir à la Maison-Mère une statue de la sainte Vierge, représentée assise et tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux. Je voudrais qu'elle y fut l'objet d'une dévotion semblable à celle qui se pratique à Rome, dans l'église de Saint-Augustin, où les fidèles affluent pour baiser le pied de la Madone.

¹ Lettre du 2 juin 1871 à la Maison de Jassy.

Son vœu fut réalisé le 24 mai 1872. En cet anniversaire de martyre et de délivrance, le Père Théodore bénit la statue de son choix en présence de la Communauté, des enfants et des personnes amies dont Sion avait été le rempart. Le socle sur lequel elle repose porte ces mots exprimant la piété du bon Père : *Accepimus eam in nostra*. Les Filles de Sion qui ont passé depuis, ont dit et redit ces paroles ; celles qui viendront à leur suite les rediront encore, en baisant avec amour et confiance le pied vainqueur qui écrase la tête du serpent infernal.

CHAPITRE XV

Prosperité intérieure et extérieure

1871-1883

L'apaisement qui suivit les désastres de 1870-1871 permit, dès le mois de septembre, la réorganisation des œuvres de la Maison-Mère. Toutefois, la réunion du deuxième Chapitre général qui aurait dû marquer cette époque, n'eut lieu que l'année suivante.

Il y avait douze ans que Mère Louise, alors dans sa soixante-troisième année, tenait le gouvernail ; et combien la courageuse Mère n'avait-elle pas travaillé pour la Congrégation avant et durant cette période ! Ses lointains et fréquents voyages n'avaient pas été de simples visites à ses filles dispersées. Parfois, et pendant des mois entiers, comme en Angleterre et en Roumanie, elle avait dû s'associer à leurs rudes labeurs. Un allègement de fatigues s'imposait à la santé altérée de la fidèle religieuse. « Mère Louise sera heureuse de déposer le fardeau de la supériorité » avait dit le Père Théodore. Il en jugeait avec raison d'après lui-même ; car, ajoutait-il, « si j'avais le bonheur de trouver un prêtre qui voulût prendre mes fonctions, je m'estimerais privilégié d'être aumônier en quelque maison que ce fût, surtout à Jérusalem. Mais je ne voudrais pas choisir, j'irais où l'on m'enverrait, désireux que je serais de rentrer sous l'obéissance »⁴.

⁴ XII^e séance du Chapitre de 1872

Ce fut le religieux mérite de Mère Rose d'embrasser courageusement la tâche à remplir quand son nom eut concentré les suffrages. C'est elle qui avait remplacé Mère Louise à Constantinople. Elle lui succédait encore, au moment où celle-ci allait, à titre de simple supérieure, frayer les voies à la fondation de Marseille, au milieu des peines et des contradictions.

« Peut-être reverrons-nous encore des heures difficiles, disait le Père Théodore au moment de clore les opérations du Chapitre ; le monde est dans une situation déplorable, la haine de Dieu y grandit chaque jour. Il se commet actuellement un crime qui ne s'était jamais vu : on arrache les petits enfants à Jésus-Christ pour les élever dans l'impiété. C'est le crime des crimes. Il n'y en a pas qui blesse davantage son cœur, et je ne crois pas que cette énormité puisse se passer sans secousse. »

« Qu'arrivera-t-il ? Je l'ignore. Mais ce que je sais très bien, c'est que nous sortirons de cette crise comme nous sommes sortis des précédentes. Quelques-unes succomberont peut-être... Il faut nécessairement offrir, comme Jésus-Christ, notre sang et notre vie, pour arriver à notre destinée immortelle, nous rappelant que le Maître a dit : « Là où je suis, là seront les miens. »

Il conclut en recommandant la dévotion au Sacré-Cœur ; non celle qui consiste en quelques formules de prières, mais celle que définissait saint Paul lorsqu'il disait : « Soyez dans la disposition où a été le Christ Jésus. » (Philip. II 5). « La dévotion au Sacré-Cœur, c'est la dévotion à la Sainte Eucharistie, l'application à la vie intérieure, à l'esprit de prière, à la reproduction des vertus dont le Sauveur a donné

l'exemple : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde*. Dans l'âme religieuse, c'est l'embrasement du feu que Jésus est venu apporter sur la terre ; c'est le secret de puiser, dans son divin Cœur, le zèle qui l'animait pour la gloire de son Père céleste, et l'immense amour qu'il portait à Marie, sa Mère. C'est encore participer à la prédilection de Jésus pour les enfants ; c'est enfin tendre à réaliser par une ardente charité son vœu le plus cher : *Sint unum!* »

La Providence avait manifestement inspiré le choix qui plaçait Mère Rose à la tête de la Congrégation. En elle, en effet, le bon Père allait trouver la sécurité d'une grande force d'action, mise au service d'une parfaite entente administrative. Aussi, tout en exprimant la pensée qu'un certain temps lui serait encore accordé pour compléter ses œuvres, voulut-il laisser désormais les rouages fonctionner sous ses yeux, plutôt que leur donner une impulsion immédiate.

Dix ans s'étaient écoulés depuis la première approbation de la Règle. C'était l'époque du renouvellement ou de l'approbation définitive. Son intervention personnelle n'étant plus nécessaire, le Fondateur chargea la Mère Rose de mener à bien les démarches. Il lui donna pour collaboratrice dans cette mission délicate la Mère Marie-Paul Hibon, secrétaire générale, qui possédait depuis longtemps la confiance et la sympathie de la Congrégation entière, et qui devait la gouverner ensuite elle-même pendant dix-huit années, avec l'ascendant d'une dignité parfaite et d'un amour ardent des âmes.

En arrivant à Rome, en 1874, la Supérieure y trouva comme Préfet de la Propagande, M^{sr} Franchi,

qui l'avait bien connue et appréciée à Constantinople. Le successeur du Cardinal Barnabo était donc aussi un ami et un protecteur de Sion. Il calcula lui-même qu'il ne fallait pas retenir les religieuses plus d'un mois ; et il recommanda la plus grande diligence dans l'expédition de l'affaire qui les avait amenées. Il n'y avait heureusement rien de saillant à modifier. Le cardinal Bilio, président du Saint-Office, déclarait la Règle « sage, excellente, écrite sous l'inspiration de Dieu » ; l'approbation fut définitivement confirmée.

Ce fut une douce tâche pour les solliciteuses de porter aux pieds du Souverain Pontife l'hommage de leur reconnaissance. « Ah ! les filles de Sion, s'écria Pie IX en s'avancant vers elles ; les filles du Père Ratisbonne ! Vous voilà bien contentes ; vos Règles sont approuvées. Maintenant il faut les faire bien observer... Les bons Pères Ratisbonne ! reprit-il, avec une indéfinissable expression de tendresse et de joie, dites-leur que je les bénis de tout mon cœur. »

L'église Saint-André *delle fratte* avait, on le comprend, attiré celles des religieuses de Sion qui, les premières, franchissaient le seuil de ce sanctuaire béni. « Au jour du départ, note la Supérieure générale, nos cœurs se déversèrent une fois de plus devant le trône de miséricorde et de salut que la sainte Vierge s'est choisi. A plusieurs reprises, nous nous levâmes pour partir, mais en nous agenouillant de nouveau : nous n'avions pas tout dit. ¹ »

Le Décret d'approbation définitive est daté du 14 décembre 1874. Chaque année, en cet anniversaire,

¹ Journal du voyage de Rome.

comme en celui du 8 septembre 1863, l'hymne d'actions de grâce retentit dans toutes les maisons de Sion. « Unissez-vous de plus en plus dans le cœur d'amour de Jésus-Christ, avait dit le Père Théodore à l'occasion des fêtes de la promulgation. Aimez votre Règle doublement approuvée, elle consolide les vertus, elle sauvegarde la vocation, elle vous trace l'itinéraire du ciel. »

Dès les premiers jours, la mère Rose avait montré ce qu'on pouvait attendre de son gouvernement, par la vigueur d'initiative et l'expérience qui, de la Maison-Mère, s'étaient fait sentir jusqu'aux maisons les plus éloignées. Une prospérité croissante s'attacha au pensionnat de Paris, et la place manquant au nombre des enfants, le Néophytat fut transféré à Grandbourg ; de nouveaux bâtiments s'élevèrent ; enfin en 1875, on reprit l'achèvement de la chapelle, dont le style appartient à la Renaissance italienne. La conception, due au talent de M. Daumet, en est large, lumineuse, joyeuse, comme la foi, l'espérance et l'amour, dont le rayonnement doit attirer les âmes au vrai bercail, et plus spécialement celles du peuple d'Israël. Par une permission de Dieu, ce fut le 14 avril 1877, à midi, que la blanche statue de N.-D. de Sion, haute de deux mètres soixante-quinze, atteignit le point élevé préparé pour la recevoir. Cette date et cette heure marquaient, pour le Père Théodore, le cinquantième anniversaire de son baptême.

La grande consolation de bénir la chapelle lui fut donnée le 29 juin. Entouré des prêtres de N.-D. de Sion, le vénéré Père procéda aux prières liturgiques et célébra le Saint-Sacrifice. Ce ne fut pas sans

émotion, car en rapprochant de la beauté du sanctuaire les pauvres et obscurs débuts de Sion, il avait senti, avouait-il, « ce qu'on éprouve en face des grandes miséricordes de Dieu ».

Le Cardinal Guibert, archevêque de Paris, venu quelques jours après pour donner la Confirmation, lui disait : « J'aime l'œuvre que vous avez fondée sous l'inspiration de Dieu. Je l'aime à cause du bien qu'elle opère dans l'Église. Une des meilleures consolations de mon ministère est d'entrevoir, dans les résultats déjà obtenus, les grâces plus abondantes qu'ils présagent pour l'avenir ».

« L'année qui s'achève, écrivait le Père Théodore le 8 décembre, comptera dans l'histoire de Sion parmi les plus favorisées de Dieu, car elle a vu la transfiguration de la Maison-Mère. Et maintenant, que pouvons-nous souhaiter, sinon que le bien déjà fait augmente et se consolide ? » Ce bien allait de beaucoup franchir les limites dans lesquelles il s'était produit jusqu'alors, par suite de la fondation la plus lointaine que la Congrégation eût encore entreprise

En 1877, M^{me} de Guardia, femme du Président de la République Costaricienne, avait placé ses deux filles au pensionnat de N.-D. de Sion à Paris. Satisfaite de l'éducation qu'elles y recevaient autant que de ses relations avec les religieuses, elle souhaita doter son pays d'une maison analogue à celle qu'elle avait spontanément aimée. Son projet fut accueilli avec sympathie. Des pourparlers s'engagèrent avec le Délégué apostolique et le gouvernement du Costa Rica ; et tout ayant été approuvé à Rome, on procéda aux préparatifs exceptionnels exigés par un tel

départ. Un voilier dut transporter d'avance ce que l'industrie du pays n'aurait pu fournir à l'organisation première.

« C'est un germe qui fructifiera, avait dit le Père Théodore ; et qui sait si, dans la suite, nous n'aurons pas un bon nombre de pensionnats en Amérique? ⁴... C'est un peu loin, il est vrai. Mais un inconvénient de ce genre ne saurait arrêter des religieuses intrépides, des missionnaires, heureuses de prouver à Notre Seigneur leur dévouement et leur amour. »

Le 20 octobre 1878, cinq Sœurs de chœur et quatre Sœurs converses, ayant à leur tête la Mère Barthélemy Rich, quittaient la Maison Mère pour aller arborer la bannière de N.-D. de Sion sur les plages du Nouveau Monde. « Mes chères enfants, leur avait écrit le Père Théodore, dans une lettre qu'elles devaient lire en pleine mer, nous avons en vue le port de la patrie céleste ; le voyage est rude, mais l'arrivée sera délicieuse. Vous êtes entre les mains de Dieu, ne craignez rien. Invoquez souvent les anges de l'Amérique, afin qu'ils ouvrent une large porte à votre apostolat. Invoquez aussi les saints missionnaires qui ont été si généreux et si heureux dans la voie des sacrifices acceptés pour l'amour de Jésus-Christ. C'est la voie des saints ; puissiez-vous vous sanctifier comme eux ! »

De Bordeaux à Santander, la tempête souleva les vagues, mais la marche du vaisseau fut ensuite

⁴ Ce pressentiment n'a pas tardé à se réaliser. Peu d'années après la mort du Père Théodore, le Brésil, les Etats-Unis, puis le Canada étaient ouverts à ses filles, dont les maisons se sont également multipliées en Europe et jusque en Australie.

rapide, et après quatorze jours sans arrêt, entre le ciel et l'eau, on aperçut, le 6 novembre, les Iles vierges, prémices des terres américaines. Enfin, le 18, on était à Colon, terme du voyage sur la *Colombie*, « il faudrait presque dire sur « la France », racontent les missionnaires, car le vaisseau était encore pour nous la patrie. Aussi quand, le 19, pour nous rendre à Panama, nous fûmes accompagnées à la gare par le Commandant, le commissaire et les serviteurs du bord, tous pleins d'égards et de respect pour nous, nous sentîmes se renouveler et se consommer le sacrifice de ce que déjà nous avions quitté. »

De Panama à Puntarénas, port du Costa Rica sur l'Océan Pacifique, une navigation de trois jours recommença, mais avec un bâtiment si mauvais marcheur qu'on l'abandonna sans regret pour aborder au rivage hospitalier de l'Amérique centrale. Là s'ouvrait la partie pittoresque et vraiment neuve du voyage. Pour l'espace à franchir encore, il fallait user des *sombreros*¹ ; « placés sur nos bandeaux, disent les Sœurs, et surmontés d'un grand voile de jaconas blanc, ces sombreros nous furent très utiles, en nous garantissant des ardeurs du soleil. »

Mais quel serait le mode de transport ? La charrette à bœufs était conseillée par l'agence française ; d'autre part, des chevaux avaient été envoyés par M^{me} de Guardia. On crut voir dans cette circonstance l'indication à suivre, et on s'y conforma. Le lendemain, de grand matin, on cherchait à se mettre en selle ; mais ce n'était pas chose facile, à la lueur

¹ Chapeaux de Panama.

vacillante d'une bougie, et, sur les dix religieuses, une seule savait monter à cheval !

La caravane s'ébranla, tandis que le soleil se levait dans un ciel splendide; la route sablonneuse où l'on s'engageait, longe d'un côté la mer, de l'autre de beaux arbres et un tranquille cours d'eau. Bientôt, après le passage en bac d'un torrent impétueux, on ne fit que monter et descendre. La beauté du paysage défie toute description : forêts épaisses, rapides mugissant au fond des gorges, échappées entre les montagnes jusqu'à l'Océan Pacifique. Mais l'état du seul chemin de dix-sept lieues qui va de Puntarenas à Alajuela est également indescriptible ! Pas un mètre de terrain nivelé ; des pierres, des ornières, où le pied du cheval tremble avant de se poser... Pas un village, pas une hutte, pas un habitant sur cette voie de communication que trois stations coupent à égale distance ; mais seulement, dans la forêt, des singes ou de grands oiseaux noirs particuliers au pays ¹.

Les fils du télégraphe révélaient néanmoins l'approche du progrès et fonctionnaient pour annoncer l'arrivée des religieuses. Une rencontre avec le Président eut lieu à la première étape. Le court entretien échangé avec lui fut ce que pouvait permettre d'une part l'ignorance du français, de l'autre l'étude à peine ébauchée de l'espagnol. Le jour suivant, 6 décembre, on vit arriver vers trois heures, M^{me} de Guardia et sa fille, ainsi que le gouverneur d'Alajuela et plusieurs notables. La route était devenue carrossable ; plusieurs Sœurs

prirent place dans les voitures, tandis que les autres achevaient le trajet à cheval, escortées de quarante à cinquante personnes.

La nuit, mais une nuit magnifiquement éclairée par la lune, était déjà venue quand on atteignit Alajuela, et qu'au son de la musique militaire, les voyageuses s'arrêtèrent à leur maison provisoire. Ce fut pour peu de temps ; la population les attendait à la cathédrale, où leur entrée fut le signal d'un *Te Deum*, auquel toutes les cloches de la ville unirent la variété de leurs sons. Un prêtre, prenant ensuite la parole, fit ressortir à la gloire de Dieu et à l'honneur de la France, le dévoûment de celles qui, abandonnant leur patrie, apportaient avec joie, sur de lointains parages, les bienfaits de l'éducation chrétienne.

La sollicitude dont on a vu le Père Théodore entourer les fondations rapprochées donnera l'idée de celle que le Costa Rica devait lui inspirer. « On dirait, écrivait-il à ses enfants d'Amérique, que Dieu a placé dans mon cœur toute la République Costaricienne... Jamais je ne passe une journée sans prier pour votre mission, destinée à faire un bien si considérable. Comment ne pas admirer les desseins de Dieu, en voyant les Filles de Sion à l'œuvre dans une contrée à moitié sauvage !¹

Sauvage, elle l'était alors en certaines parties ; et il fallait le courage surhumain de l'évêque, M^r Thiel, pour aller, seul ou presque seul, à la découverte des Guatusos du territoire indien qui, cruellement traqués par les chercheurs de caoutchouc,

¹ Lettres du 1^{er} mai 1880 et du 1^{er} décembre 1883.

fuyaient à l'aspect d'un Européen. Plus d'une fois, les élèves du pensionnat de Paris s'unirent à leurs compagnes d'Amérique pour confectionner les vêtements distribués par le Prélat à ses chers néophytes, avant de les introduire dans le monde civilisé.

Le Père Théodore écrivait après lecture d'un incident relaté à cette occasion : « Le récit de la visite du roi des sauvages en manches de chemise, et de la reine sa femme non moins endimanchée, a fait tressaillir le Noviciat. Ces sortes de communications, jointes aux détails que vous me donnez sur vos bergeries, excitent le zèle apostolique; et après réception de vos lettres, il y a toujours une explosion de désirs pour les missions... Moi-même, malgré mes quatre-vingts ans, j'aimerais à remonter à cheval et à me joindre au cortège de votre saint évêque¹ ».

Le même zèle apostolique favorisait la création de nouveaux établissements en France; et ceux qui, déjà, s'étaient ouverts sur le sol de la Mère-Patrie, avaient été fortement soutenus par les conseils du bon Père.

Avec quelle joie n'avait-il pas salué, à la levée du blocus de Paris, la transformation en maison de Sion d'un orphelinat de Saint-Omer, dans lequel ses filles avaient trouvé refuge, pendant la guerre, après un premier séjour sous le toit hospitalier de M^{me} Hibon ! La transition s'était effectuée graduellement, sous l'action prudente et douce de la Mère

¹ Lettre du 4 janvier 1883.

Joséphine Schæffer, l'une de ses plus anciennes filles. On eût dit en outre, dans ces commencements, qu'il suffisait d'étendre la main pour y recueillir les vocations; celle de M^{lle} de Folard, fondatrice de l'œuvre, celle de M^{lle} Hermant, son assistante, et celle de M^{me} Cornet d'Hunval, donnèrent à la Congrégation trois âmes d'élite, formées à l'abnégation et aux vertus religieuses dès leur jeunesse, distinguées entre toutes par leur inépuisable charité.

La lente formation de la maison de Marseille remonte à 1869. La ville du Sacré-Cœur et de N.-D. de la Garde s'était souvent trouvée sur le passage des deux Pères Ratisbonne, au cours de leurs voyages à Rome et en Orient. La demeure d'amis incomparables, M. et M^{me} Magnan-Audiffret, était devenue en quelque sorte la procure des missions sioniennes de Jérusalem et de Turquie. Mais la discrétion s'imposait d'autant plus que le dévouement auquel on avait recours se montrait plus infatigable. Une des dames agrégées de Sion, M^{me} Pastré de Régnny, eut la pensée d'offrir au Père Théodore la maison qu'elle possédait au faubourg de Sainte-Marguerite. Les difficultés inattendues rencontrées par les religieuses pour s'y installer, faisaient dire à leur Père : « Il nous faut acheter un peu cher le don de la Providence; et c'est au milieu des douleurs que la Sion de Marseille doit être enfantée. Nous ne devons présenter cette fondation que comme un pied-à-terre indispensable. Quand nous aurons enfoncé des racines dans le sol creusé par la croix, nous fleurirons et nous fructifierons. Relisez Sainte Thérèse et devenez des saintes... Il ne faut surtout

porter ombrage à personne ; alors les préventions se changeront en sympathies. ¹ »

Ce pronostic se réalisa pleinement. C'est de l'évêque que vint plus tard l'ordre d'échanger le séjour de Sainte-Marguerite contre une résidence à l'intérieur de la ville, où il jugeait que la procure et les œuvres d'éducation se développeraient plus aisément. Le transfert s'effectua en 1878 : « Bénissons la Providence de ce qu'elle a fait pour nous à Marseille, écrivait alors le Père Théodore ; et puisqu'elle vous a préparé une demeure dans la rue du Paradis, ² faites en sorte que votre maison soit un ciel. »

A cette époque, un autre établissement se préparait sur les rives de l'Océan. Trois des religieuses éloignées de Paris pendant la guerre, avaient été mises en relations avec M^{sr} Thomas, évêque de La Rochelle ³. Son paternel intérêt leur fut acquis. « J'écrirai à votre bon Père de vous laisser ici, disait-il. Vous recevrez bien quelques protestantes ? Je vous en enverrai ; et moi, j'accueillerai vos sœurs parfaitement. »

Cette pensée s'affermir au cours des voyages que M^{sr} Thomas fit ensuite à Paris ; et en 1877, il annonçait à la Supérieure générale qu'il avait obtenu des sœurs de la Providence, de Saintes, la vente de leur propriété de Royan à la Congrégation.

Royan, station balnéaire, est devenu une ville de plaisir, et le zèle des âmes doit y être soutenu plus qu'ailleurs par une invincible constance.

¹ Lettres du 14 octobre et du 16 novembre 1869.

² Rue Paradis 231.

³ Plus tard archevêque de Rouen.

Au contingent limité de jeunes élèves qui se réunit dans cette maison pendant l'année scolaire, se joignit, dès le début, un nombreux essaim des enfants du pensionnat de Paris, durant les mois d'août et de septembre ; un groupe de dames pensionnaires compléta de tout temps le personnel de l'ancien château de Mons. M^{sr} Thomas avait attendu de cette hospitalité passagère de salutaires effets que l'expérience a plus d'une fois démontrés.

En 1879, la consécration de l'église Notre-Dame amena à Royan M^{sr} Donnet, archevêque de Bordeaux. Le Cardinal n'avait pas oublié que le Père Ratisbonne était chanoine honoraire de sa cathédrale ; aussi salua-t-il la Communauté par ces paroles gracieuses : « Je suis le père du Père, vous êtes donc mes petits-enfants ; Sion est vraiment ma famille. »

Cette fondation était à peine achevée qu'une autre s'effectuait à Paris, sur la paroisse de l'Immaculée-Conception. L'existence de cette maison de Bel-Air, si pleine par les fruits de grâce qui la marquèrent, et même par les baptêmes et abjurations qui s'y succédèrent, devait être de courte durée. En 1900, l'ouverture d'un hôpital d'enfants, à proximité du couvent dont le Père Théodore avait béni les progrès, en nécessita la fermeture. Mais la bonne semence repandue dans les âmes lui survit pour l'éternité.

C'est la pensée consolante qu'ont pu emporter dans l'exil un si grand nombre de filles de Sion, arrachées, par la loi de 1904, à ces chères maisons de France dont nous rappelons l'origine. Si la Providence leur a ouvert d'autres champs d'apostolat, elles ont emporté, avec l'amour de la patrie, l'inaltérable espérance que leurs œuvres de zèle y renai-

tront un jour, sous la main miséricordieuse de Marie, constituée gardienne des enfants de leurs enfants.

Jusqu'à la fin, les années du Père Théodore devaient être fécondes. Dieu lui réservait encore quatre foyers à bénir sur les rives de la Méditerranée et de l'Adriatique : Smyrne, Ramleh-Alexandrie, Tunis et Trieste.

Pour la première de ces fondations, il s'agissait, comme à Constantinople, de prendre en main un pensionnat dirigé par les Filles de saint Vincent de Paul. La Mère Electa Valentin qui, depuis vingt-ans, avait gouverné les maisons de Terre Sainte, de Jassy et de Cadi-Keui, y arriva le 11 août 1876 ; et grâce à la haute protection de M^{sr} Spaccapietra, la nouvelle Sion ne tarda pas à s'épanouir. Le bienveillant archevêque avait, dès 1865, conféré au Père Théodore le titre de Vicaire général honoraire de sa cathédrale, titre qui fut toujours cher au bon Père parce qu'il le rattachait à saint Jean l'Évangéliste.

Le Père Marie avait beaucoup désiré la fondation de Smyrne ; il n'appuya pas moins la demande, faite par les Frères des Ecoles chrétiennes aux Religieuses de Sion, d'ouvrir à Ramleh, près Alexandrie, un Institut pour l'éducation des jeunes filles. Ce point, importante escale du parcours de Marseille à Jérusalem, était enviable. Par une coïncidence qui parut de bon augure, la Mère Lucie Mayer et ses compagnes y arrivèrent au mois d'avril 1880, le jour même où l'ordo du diocèse faisait la commémoration de la « fuite en Egypte. »

Le développement du pensionnat avait suivi son cours normal, lorsqu'éclata, en 1882, la révolution qui aboutit à l'occupation du pays par les Anglais.

Les religieuses durent se réfugier à Jérusalem, à Smyrne, à Paris. Lorsqu'elles revinrent à Ramleh, une seule maison demeurait intacte au milieu des ruines : celle de N.-D. de Sion, occupée durant ces sanglants conflits par le Duc de Connaught, fils de la reine d'Angleterre, et par son état-major. Une fois encore, Dieu avait manifesté sa protection, au milieu des circonstances les plus adverses.

Le 10 décembre 1883, le Père Théodore, se reposant avec amour dans la pensée de la Sion égyptienne, écrivait encore à la Supérieure : « La distance plus ou moins longue ne saurait nous séparer. Nous commençons dès ce monde une vie d'union qui se perfectionne dans la voie de l'abnégation, du sacrifice et de la patience, et qui subsistera dans l'éternité... »

Vers ce temps, les Sœurs employées à une seconde fondation africaine, expérimentaient, elles aussi, cette vérité consolante.

Dès l'origine de la Congrégation, M^{sr} Pavy, évêque d'Alger, avait signalé au Père Théodore le grand nombre de Juifs établis dans ces parages. A la fin d'octobre 1871, M^{sr} Lavigerie exprimait au Révérend Père son désir de le voir bientôt associé à l'apostolat africain en la personne de ses filles. Dix ans plus tard, sur ses instances renouvelées, un établissement en Tunisie fut résolu. La Supérieure générale terminait sa demande d'autorisation à la Propagande, en disant : « Il se trouve dans la ville de Tunis plus de 20.000 Juifs favorablement disposés à l'égard des chrétiens. Cette considération est une attraction pour les Filles de Sion, vouées tout d'abord à la conversion de ce peuple. »

La Mère Marie Laure, économe générale, présida à la première installation, et le cercle des élèves ne tarda pas à s'élargir. « Le jour où nous commençâmes à chanter le *Pater dimitte*, raconte une des Sœurs, nous arriva une gentille petite Israélite ; le lendemain, il en vint une seconde, puis d'autres nous furent successivement amenées, parmi lesquelles les trois filles du receveur général du gouvernement tunisien. »

Les religieuses ont souvent remarqué la prédilection du Cardinal Lavigerie pour cette partie de leur bercail. Il semblait qu'il lui réservât son plus paternel sourire et ses meilleurs encouragements : « C'est au nom d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, que moi aussi, comme un vieux patriarche, je vous bénis, » disait-il aux enfants. Celles-ci ne manquaient pas, en rentrant le soir dans leurs familles, de redire ces témoignages de bonté dont, en général, les parents se montraient fiers. Le Père Théodore, en partageant ces consolations, recommandait à ses filles le tact et la prudence exigés par une si délicate culture. « Ne prêchez que par vos bons exemples, répétait-il. Priez beaucoup, sachez attendre avec patience les moments de Dieu. La semence germera quand la saison sera venue ; et alors vous récolterez dans la joie ce que vous aurez semé dans la peine ¹. »

La fondation tunisienne était à peine consolidée que la création d'un pensionnat à Trieste était demandée. Mais le Père Théodore ne vit pas ici-bas la croissance de cette nouvelle Sion dont il avait encore salué la naissance. Un mois après l'ouverture

¹ Lettre du 13 avril 1883.

de ce foyer de grâces dans une ville où « la variété des religions, l'absence d'instruction religieuse et la prépondérance des intérêts matériels » laissaient libre carrière aux pieuses aspirations de ses filles, le vénéré Père avait quitté ce monde.

CHAPITRE XVI

Les Œuvres du Père Marie

1856-1878

Vingt-deux ans s'étaient écoulés depuis que le Père Marie avait introduit la Congrégation en Terre Sainte ; et ses fondations forment assurément l'un des plus beaux chapitres de ce qu'il appelait « l'histoire miraculeuse de N.-D. de Sion. » — « Les entreprises de l'apôtre constituent en effet, eu égard aux obstacles qu'il dut vaincre, un miracle aussi réel, aussi admirable que sa conversion elle-même. Seulement, entre les deux, il y a une grande différence : dans sa conversion, le Père Marie n'a eu qu'à laisser faire la Très Sainte-Vierge... dans ses œuvres, c'est elle qui a paru le laisser faire ; et il a dû payer de sa personne, de la première heure à la dernière, »¹

Déblayer les ruines accumulées sur le terrain de *l'Ecce Homo*, agrandir la contenance de ce terrain, édifier un sanctuaire, construire un couvent, créer un orphelinat, plus tard bâtir un second orphelinat, à Saint-Jean *in Montana* et un vaste établissement pour les garçons à Saint-Pierre, pourvoir enfin à la subsistance d'environ quatre cents personnes : tel avait été le programme dont l'exécution remplit et

¹ Père Mathieu Lecomte, O. S. D. Oraison funèbre du P. M. A. Ratisbonne, 15 mai 1884.

épuisa lentement la vie exceptionnellement laborieuse et crucifiée du Père Marie,

Les travaux d'érection du Sanctuaire commencèrent en 1864, dès l'achèvement du couvent des religieuses, pour ne plus s'arrêter désormais. Après le déblaiement des ruines qui s'étaient amoncélées en quelques endroits jusqu'à une hauteur de quinze mètres, on mit la main à l'œuvre. Le plan fut dressé par M. Daumet, de l'Institut. « Je veux qu'il soit splendide, avait dit le Père Marie ; il faut que le Seigneur soit royalement et magnifiquement honoré, là où il a été si indignement dépouillé, si cruellement maltraité pour nous. »

Le lieu vénérable où s'élève le Sanctuaire a été précisé par le Père Marie dans une description de l'entrée d'honneur du palais de Pilate. ! « *Ecce adduco vobis foras !* Voilà que je vous l'amène dehors ! avait dit le gouverneur romain à la foule du peuple. Une partie du Forum où Jésus a été condamné à mort, et dont les superbes dalles ont été retrouvées, est renfermée dans l'enceinte du Sanctuaire de *l'Ecce Homo*. Il est ainsi nommé parce que c'est d'une des trois arcades de l'Arc de triomphe que Pilate, prononçant ces mêmes paroles, livra l'innocent Agneau de Dieu aux Juifs altérés de son sang : *adjudicavit illis*. »

« Dans des siècles traversés sans police, et pendant lesquels Jérusalem n'était plus qu'un amas de ruines, les musulmans, ignorants ou fanatiques, voulant se construire des demeures avec les débris renversés, empiétèrent si bien sur la voie publique, que ce qui était autrefois une grande place, est devenu avec le temps une rue étroite. C'est à ces

empiétements qu'on pourrait croire providentiels, que Sion doit de posséder, dans l'intérieur de son Sanctuaire, une partie notable de l'Arc majeur et par conséquent une partie également notable de la Voie Douloureuse. »

« Les fouilles, on l'a vu, ont amené en outre, toujours à l'intérieur du Sanctuaire, la découverte d'un des deux Arcs latéraux, intégralement conservé, grâce à une montagne de décombres sous lesquels il était enseveli. Le second arc latéral, correspondant à l'emplacement actuel d'un couvent de derviches, n'existe plus. »

« On ne saurait affirmer sur lequel des trois arcs Notre Seigneur a été exposé et proclamé Roi. Ce qui est certain, c'est que l'Arc majeur était réservé aux seuls empereurs romains ou à leurs représentants. Le reste des mortels ne pénétrait dans la cour de la forteresse que par les arcs latéraux. Il faut noter que l'Arc majeur était trop élevé pour que Pilate, voulant haranguer la multitude bruyante, se soit placé à une telle hauteur, tandis qu'il avait à sa disposition des tribunes où il était beaucoup plus à portée de ceux qui se trouvaient dans le Forum. »

« Le mot de « tribunes » convient d'autant mieux qu'au-dessus de l'Arc latéral, conservé aujourd'hui dans le Sanctuaire, on aperçoit très distinctement une corniche qui a dû soutenir le balcon d'une loge ouverte, pouvant contenir trois personnes de front.

« Un sentiment peut-être présomptueux, conclut le Père Marie, nous fait croire que cet Arc latéral, si étonnamment préservé de la ruine générale, est celui qui a servi de piédestal au Roi des Juifs ; et cela, parce que la divine miséricorde en réservait la

propriété aux Filles de Sion, en vue de l'œuvre expiatoire qu'elles doivent accomplir. »

L'autel de *l'Ecce Homo* est placé en avant de l'arc en question, de manière à laisser passage sous cet arc pour pénétrer dans la sacristie. Cet autel est formé entièrement des précieuses dalles du Lithostrotos; sa face antérieure est ornée de trois médaillons d'où se détachent, sur un fond d'émail rouge les noms des douze tribus d'Israël; sous le retable, on lit cette inscription: *Corona tribulationis effloruit in coronam gloriæ*. En arrière de l'autel, à une distance de moins d'un mètre, se dresse l'arcade sainte, restée debout depuis dix-neuf siècles comme le piédestal de l'Homme de douleurs. L'arcade, qui porte les traces des ravages du temps, se rattache, par un pilier, enclavé aussi dans le Sanctuaire, au grand Arc central qui surmonte la Voie Douleureuse. Au-dessus de l'Arc, qui domine de quatre mètres vingt le sol du Sanctuaire, est construit un hémicycle de cinq mètres de profondeur, décoré de marbres de prix et couvert d'une mosaïque sur le fond de laquelle se lisent les paroles: *Benedictus qui venit in nomine Domini. Hosanna in excelsis*.

L'arc est dominé par la superbe statue de *l'Ecce Homo*, due au ciseau d'un habile et généreux sculpteur polonais, le Comte Sosnowski. Deux anges accompagnent la statue; l'un, dans l'attitude d'une prière ardente, symbolise l'Eglise et ses enfants qui saluent et adorent avec amour leur Rédempteur; l'autre interprète et personnifie la mission de N.-D. de Sion: c'est l'ange d'Israël, les mains jointes, les bras fortement tendus et raidis par

la douleur, la tête inclinée sous le poids du repentir. Au pied de l'*Ecce Homo* repose un diadème royal, où sont venues se confondre dans un même hommage les offrandes du grand Pontife Léon XIII et celles des fidèles du monde entier ¹. La colonne qui supporte cette couronne de réparation, porte gravé en lettres d'or sur le marbre rouge : *Ave Rex noster*.

Une coupole en pierres de taille, percée de douze fenêtres, domine le chœur; elle est surmontée d'un dôme de cuivre et d'une croix qui mesure 2 mètres d'élévation. Le chœur est encore éclairé, du côté de la Voie Douloureuse, par une belle rosace, au centre de laquelle le monogramme du Christ projette de lumineux rayons sur la couronne d'épines qui apparaît comme baignée de sang.

Des milliers de pèlerins viennent chaque année s'agenouiller aux pieds de l'Arcade sacrée; ils aiment aussi à visiter la Voie Douloureuse, par laquelle Notre Seigneur sortit du Prétoire chargé de sa croix et qui aboutissait au Lithostrotos. De larges dalles, évidemment contemporaines de la Passion, et aujourd'hui encore dans un parfait état de conservation, ont été mises à jour dans un sous-sol où le chrétien se plaît à vénérer les traces sanglantes du Sauveur.

Les fouilles avaient amené d'autres importantes découvertes : plusieurs grandes citernes salomoniennes, un immense tunnel hébraïque très bien conservé et un canal toujours plein d'eau douce; puis la porte d'une des tours de l'ancienne citadelle, une partie des anciens murs, etc... Ces découvertes produisirent une vive émotion dans la ville, sur-

¹ La décoration du Sanctuaire ne fut définitivement achevée qu'en 1903, longtemps après la mort du Père Marie.

tout parmi les Juifs qui arrivèrent en foule avec leurs rabbins, demandant à visiter la source et à emporter de l'eau.

A l'ombre du Sanctuaire qui répond si bien aux ardents désirs du Père Marie, et dont l'inauguration solennelle fut faite par M^{sr} Bracco, Patriarche de Jérusalem, en la fête de la Compassion, 3 avril 1868, diverses œuvres se sont successivement groupées : orphelinat, néophytat, pensionnat, école musulmane, dispensaire, qui rassemblent plus de 200 enfants de toute religion et de tout rite. Les unes sont affermies dans la foi véritable, les autres, sauvegardées des périls auxquels est exposée l'enfance en Orient et armées pour la lutte de la dure vie qui les attend ; toutes reçoivent les bienfaits d'une éducation morale et d'une instruction intelligente qui font pénétrer peu à peu dans ces contrées déshéritées la pure lumière de l'Évangile et le culte des vertus domestiques.

Au mois de juin 1860, les Druses, soutenus par les Turcs, firent un horrible massacre des chrétiens à Damas et dans les autres parties de la Syrie. Des milliers de catholiques étaient martyrisés, d'autres avaient disparu et des enfants sans nombre erraient abandonnés sur les routes, mourant de faim, exposés à tous les dangers.

Désireux de recueillir les orphelines du Liban et de créer pour elles un établissement stable, le Père Marie chercha le terrain où il construirait une demeure qui leur serait spécialement affectée. Il le trouva à Saint-Jean *in montana*.

Le petit village, nommé Aïn Karim et situé à

7 kilomètres environ au sud de la Ville Sainte, est la patrie de saint Jean Baptiste ; sur l'emplacement de la maison de Zacharie et d'Elisabeth, s'élève une église desservie par les Franciscains. En face du village, un autre clocher surmonte le petit sanctuaire de la Visitation ; en ce lieu, d'après la tradition, la mère du Précurseur aurait reçu la visite de Marie et là aurait retenti pour la première fois le *Magnificat*.

Rien de plus gracieux, de plus calme, de plus pénétrant que ce paysage. Le Père Marie avait loué tout d'abord une petite maison où les religieuses et les enfants de l'*Ecce Homo* venaient parfois demander au changement d'air la guérison des accès de fièvre si fréquents en Palestine. Un jour que, des terrasses de son habitation provisoire, le Père Marie explorait l'horizon, il vit paraître un magnifique arc-en-ciel, réponse muette à la question posée par lui à sa divine Mère, au sujet de l'emplacement qu'il cherchait. L'extrémité de cet arc était allée se poser sur le plateau d'une colline qui s'abaisse vers la vallée de Térébinthe, non loin du sanctuaire de la nativité de St.-Jean-Baptiste. Ce plateau concentra aussitôt la pieuse convoitise du protégé de la Sainte Vierge ; peu à peu on triompha de l'hostilité des Musulmans à demi sauvages qui peuplaient le village et ils en vinrent à offrir d'eux-mêmes plusieurs terres attenantes à la principale, qui portèrent à 10 hectares la contenance totale de la propriété.

La première pierre de l'orphelinat fut posée le 2 juillet 1863 et le bâtiment put être occupé dès le 1^{er} mai 1865. Le Père Marie eut toujours une prédilection marquée pour cette gracieuse solitude,

devenue comme une annexe du couvent de *l'Ecce Homo*. Il eût voulu faire de Saint-Jean l'orphelinat central de la Terre Sainte, afin de soustraire le plus grand nombre d'enfants possible à la capture du schisme et de l'erreur. Chaque année, il aimait à y passer les jours de sa retraite, fixée d'ordinaire aux environs du 20 janvier; il y présidait aussi les belles processions du mois de Marie.

Les pèlerins qui visitent aujourd'hui la Sion des montagnes peuvent avoir l'idée de ce que fut la pauvreté religieuse du Père Marie, en visitant la petite maison qu'il habita. C'est un simple rez-de-chaussée qui ne mesure pas plus de 4 mètres de hauteur, sur 7 mètres de façade et 14 m. 50 de profondeur. Il est divisé en trois pièces; dans l'une, étaient reçus les visiteurs; la seconde était à la disposition des prêtres de passage; la troisième, la chambre du Père, occupe le dernier plan. Elle est devenue un reliquaire de famille dont chaque objet, conservé comme un trésor, parle de l'absent et semble attendre son retour. Sur sa table en bois peint, recouverte d'un vieux tapis: sa barrette, ses albums de photographie et la statue de la Sainte Vierge. Au porte-manteau, un burnous qui compte nombre de pièces, une houppelande et une canne sont suspendus. A droite, la modeste couche, se composant d'une paille et d'un oreiller de crin. Enfin, pour compléter le mobilier, une table de toilette, deux chaises et un fauteuil.

Depuis que, le Vendredi Saint 1858, le Père Marie avait rencontré au Calvaire la main d'un petit Juif cherchant sa protection, il avait nourri le

projet de compléter ses œuvres par la création, pour les jeunes garçons, d'un établissement analogue à ceux qui existaient pour les filles. Il ouvrit cette institution le 8 septembre 1874. Une quinzaine de petits Arabes, cinq coopérateurs et les serviteurs de la maison formaient la famille naissante autour de Notre-Dame de Sion. « Après la messe, écrivait le Père Marie, les jeunes élèves ont fait entendre un chant de leur cru ; c'était à déchirer les oreilles !... La barque sortait du port et gagnait le large au chant des mousses de l'équipage ; *Duc in altum!* Puisse l'Etoile de la mer nous guider toujours ! »

Peu à peu les élèves se présentèrent en nombre toujours croissant ; mais le missionnaire se montrait moins heureux des cinquante enfants réunis auprès de lui qu'affligé de devoir répondre : « Il n'y a plus de place », aux trois cents qui continuaient de frapper à sa porte. « Quelles tortures inexpriables pour mon cœur ! disait-il. Ce sont les ressources qui me manquent ; avec des ressources je trouverais bien de la place !!!... Je suis menacé d'être lapidé quand je passe par les rues de Jérusalem. Chacun se persuade qu'il doit y avoir encore une place, une petite place pour son enfant ; et quant aux ressources, ces braves gens n'y pensent même pas !... Le Père Ratisbonne puise dans des tonneaux d'or, et ses caves sont pleines de ces tonneaux ! » Nul d'entre eux ne se doutait des brûlants appels et des accents de détresse si souvent envoyés par le Père Marie à ses amis d'Europe, accents qu'ils entendirent jusqu'à sa mort.

Pendant cinq années, l'école abrita, dans un local insuffisant, les candidats qui en franchissaient l'en-

trée. Le Père Marie, désireux d'assurer à cette institution de sérieuses conditions de perpétuité, s'était mis à la recherche d'un emplacement assez vaste pour qu'on y pût bâtir. Il le trouva en 1876, à l'ouest de la cité sainte, à vingt minutes environ de la porte de Jaffa. « Il y a, disait-il, une circonstance providentielle qui se rattache à ce terrain et qui le rend plus cher. La tradition affirme que c'est l'emplacement où le prophète Isaïe a annoncé au monde le plus grand miracle du ciel et de la terre : *Ecce Virgo concipiet et pariet filium...* Je puis donc espérer fermement que la Vierge Marie et son divin Fils béniront les travaux que j'ai à accomplir en ce lieu sacré. »

Pour les entreprendre, il fallait un plan et de l'argent. Le plan fut encore demandé à M. Daumet, l'argent sollicité et obtenu de la charité chrétienne. Le bâtiment central, achevé en septembre 1879, fut, plus tard, flanqué de deux ailes que ne connut pas le bon Père Marie.

Du haut des terrasses de l'Institut Saint-Pierre de Sion (c'est le nom de cette création), on jouit d'un magnifique panorama. « La façade principale regarde la porte de Jaffa, les tours de la citadelle de David et les établissements arméniens du Mont Sion. A notre gauche, écrivait le Père Marie, nous avons le couvent des diaconesses prussiennes ; plus loin, les grandes constructions russes ; à droite, un nouveau quartier, composé presque entièrement de demeures juives... Notre position est si belle qu'elle domine presque toute la contrée ; l'horizon s'étend jusqu'à la mer Morte ; le Jourdain, les montagnes de Moab sont devant nous ; les routes de Samarie, de Jéricho,

de Jaffa, de Bethléem, de Saint-Jean se déroulent sous nos yeux. C'est splendide... »

Le Père Marie qui ouvrait un asile aux orphelins arabes, accueillit toujours de préférence, on le conçoit, les enfants d'Israël ; il les aima avec prédilection ; il aurait voulu, comme le Sauveur, les grouper sous ses ailes et leur donner à tous, avec l'instruction technique et les principes d'une solide éducation morale, les lumières plus nécessaires de la foi véritable. Il y réussit pour un certain nombre d'entre eux ; et cette partie choisie de son œuvre a été recueillie par ses successeurs, toujours prêtres de N.-D. de Sion, comme la meilleure portion de son héritage.

L'Institut Saint-Pierre fut, dans la pensée de son Fondateur, une école d'Arts et Métiers. Les enfants y consacrent la plus grande partie de leurs journées aux travaux manuels. Répartis entre quatre ateliers, suivant leurs aptitudes et leurs désirs, ils deviennent menuisiers, sculpteurs, cordonniers ou tailleurs. Le but poursuivi est de leur inspirer le goût du travail, et de leur mettre en mains l'instrument qui leur permettra de gagner honnêtement leur vie. Toutefois, la part des études françaises et arabes s'est peu à peu élargie, pour répondre aux tendances de l'époque actuelle ; et on rencontre en Palestine, en Europe, dans les autres parties du monde, d'anciens élèves de Saint-Pierre qui se font un honneur d'avoir été enfants de l'Institut. La plupart sont restés dans une situation modeste ; quelques-uns, grâce aux connaissances et aux principes emportés de la maison, ont pu parvenir à un plus haut degré de l'échelle sociale ; plusieurs ont été appelés par

la Providence à la vie sacerdotale ou religieuse.

Quand on demandait au Père Marie comment il avait pu suffire à tant d'œuvres : « Je n'en sais rien, répondait-il, je n'ai jamais calculé ; la Sainte Vierge est chargée de pourvoir à tout. » Et le missionnaire passait sous silence ce que, pour réaliser un tel programme, il lui en avait coûté de peines inouïes, de quêtes multipliées, de fatigues sans nombre, de maladies qui, plus d'une fois, le conduisirent aux portes du tombeau, de grands voyages entrepris en toute saison à travers l'Europe et complétés par les labeurs incessants d'une correspondance écrasante.

Tantôt l'amitié la plus dévouée, la plus délicate, l'accueillait et le reconfortait, comme en Belgique et à Marseille où il se créa des relations incomparables, mêlées à toutes les phases du développement de sa mission ; alors il s'écriait : « Les choses vont pour le mieux ; Marie, notre Mère, se montre plus que jamais a reine de Sion et la mère la plus tendre. » Tantôt ses courses paraissaient infructueuses et ses efforts stériles ; en butte à la calomnie, à l'humiliation, souffrant de la fièvre et de l'épuisement total de ses forces, il aurait voulu se reposer, « sentant vraiment le besoin d'un *requiem æternam* », mais il entendait une voix lui crier sans cesse : « Marche ! marche ! » — « Quelle sera votre adresse ? » lui demandait-on la veille d'un de ses voyages. — « En chemin de fer », répondit-il gravement. Parfois accueilli dans quelque château ; çà et là hébergé dans un pauvre presbytère de village ; ici comblé de prévenances, là réduit à passer la nuit sur une chaise, mais heureux d'avoir à souffrir pour sa chère mission, il justifiait

bien ce que disait de lui le Père Théodore : « Le Père Marie se ferait hacher en dix mille morceaux pour Sion ! »

Le Père Marie s'efforçait d'étendre et d'affermir le résultat de ses voyages par des comptes-rendus périodiques qui, sous le nom d'*Annales de la Mission de N.-D. de Sion en Terre Sainte*, allaient, en des pages pleines de vie et de charme, réchauffer le zèle et stimuler le concours des comités établis par lui pour le soutien de ses œuvres. De concert avec le Père Théodore, il adressa en particulier une touchante circulaire aux Mères Chrétiennes dont il voulait associer les diverses confréries à sa mission apostolique et civilisatrice. Ce fut l'origine de l'*Adoption maternelle*. Montrant aux mères des centaines d'orphelins qui leur tendaient les bras, il leur disait : « Voici les enfants que le Seigneur vous confie, ne leur refusez pas le secours de votre charité maternelle » ; puis, montrant à ces mêmes enfants l'Archiconfrérie des mères chrétiennes, il disait ; « Voici vos mères, priez pour elles. »

Au commencement de 1878, le Père Marie revit Rome : il n'y était pas retourné depuis 1842. Le 26 janvier, il entra, profondément ému, dans l'église Saint-André *delle fratte* ; elle était pleine de monde, et ornée comme pour les solennités qui, chaque année, célèbrent l'anniversaire du miracle. C'était l'adoration des Quarante Heures, fixée à la suite de ces fêtes. Après une station à la place où, trente-six auparavant, le baron de Bussierre l'avait trouvé prosterné, et une autre à l'autel majeur où était exposé le Très Saint Sacrement, il entra à la sacristie.

— « Serait-il possible, demanda-t-il à un religieux, de dire la messe à sept heures et demie ! — Eh oui, vous pouvez la dire. — Merci, mon Révérend Père. — Voulez-vous la dire à la *Madonna di Ratisbonna* ? — Oui, oui, je serai très content de la dire à cet autel-là. — Mais d'où venez-vous ? A quelle mission appartenez-vous ? — A la mission de Jérusalem. — Alors vous connaissez Ratisbonne ? — Certainement, mon Révérend Père, je le connais très bien ; je dirai même la messe pour lui. — *Va bene !* »

Malgré sa faiblesse et ses souffrances, Pie IX voulut recevoir le Juif converti devenu l'apôtre de ses frères. C'était le 1^{er} février 1878, six jours avant la mort du saint Pontife, qui combla de bénédictions le P. Marie, la Congrégation de N.-D, de Sion et ses œuvres dont il demanda des détails avec une paternelle bienveillance. A cette même date, en 1842, le missionnaire avait reçu de Grégoire XVI d'autres bénédictions, semences de celles qu'il venait de recueillir encore. Le Pape parut en faire le rapprochement, en lui remettant un tableau en ivoire où sont groupés Marie, l'Enfant Jésus et saint Jean-Baptiste : « Grégoire XVI, lui dit-il, vous a donné un crucifix ; Pie IX vous donne la Sainte Vierge. »

« J'avais besoin de remercier la Mère et la Reine de Sion, écrivait alors le Père Marie ; c'est pourquoi j'ai passé presque tout le reste de la journée dans une délicieuse cachette à Saint-André, Je ne puis pas réciter de prières. Je commence mille fois le *Memorare* ; je ne puis achever. Je suis là haletant, pleurant, souriant, pensant à l'un et à l'autre ; demandant, espérant, et par moment comme anéanti.

J'aime à croire qu'au milieu des félicités du ciel, nous n'éprouverons rien de ce qui peut s'appeler : la douleur de l'impuissance ; oh ! que c'est humiliant ! »

Le trait caractéristique de la physionomie morale du Père Marie, ce qui en fait vraiment la beauté et la grandeur, c'est l'esprit de foi qui anime, soutient et domine cette vie apostolique de près de quarante années, si laborieuse et si éprouvée. La foi lui fit apprécier le sublime mystère de la souffrance et excita en lui un ardent désir de se conformer toujours davantage au Sauveur couronné d'épines dont le sanctuaire de l'*Ecce Homo* lui rappelait sans cesse le douloureux et fortifiant souvenir. L'enjouement de son caractère et de sa conversation pouvait donner le change à ceux qui l'entretenaient en passant. Ceux au contraire qui l'ont mieux connu, témoignent que son attrait intime était Jésus crucifié, abandonné, couvert d'opprobres. Les pénibles voyages du Père Marie, les contradictions, les rebuts inhérents à ses entreprises, lui avaient fourni ample moisson d'humiliations et de souffrances ; aussi parlait-il sur la Passion en prêtre qui a bu à longs traits au calice du Sauveur. Il y puisait du courage ; il en inspirait aux autres en redisant avec assurance : « Il n'y a qu'un pas du Calvaire au Ciel. »

Sa foi lui inspirait une scrupuleuse délicatesse dans l'emploi des ressources dues à la charité chrétienne ; sachant que l'obole du pauvre y entrait pour une bonne part, il voulait qu'on en usât en esprit de pauvreté, c'est-à-dire en excluant des dépenses ce qui n'était pas strictement nécessaire.

De sa foi encore, procédait une sincère humilité. Au commerce des grands de la terre, il préférait la compagnie des pauvres, des déshérités de ce monde. Si, dans la correction des défauts ou la manifestation de sa pensée, sa nature ardente l'emportait parfois au-delà des limites d'une parfaite patience, il n'hésitait pas à s'en humilier soudain. Il acceptait d'être aussi peu estimé par les autres qu'il se méprisait lui-même ; et il avait coutume de s'incliner profondément quand le chant des litanies de la Sainte-Vierge ramenait cette invocation : *Refugium peccatorum, ora pro nobis.*

Le nom seul de la Mère de grâce suffisait d'ailleurs à l'émouvoir. De ce nom, devenu son bouclier, il avait fait le sien propre, presque à l'exclusion de tout autre. « Le nom d'Alphonse n'est pas celui que j'ai reçu à mon baptême, répondait-il à des vœux de fête. Je n'ai pu prendre, le 31 janvier 1842 qu'un seul nom : celui de Marie ¹. »

En l'entendant parler de sa céleste Mère, on devinait qu'il l'aimait trop pour traduire un sentiment au-dessus de toute expression. Sa langue balbutiait, et son regard qui, trois fois, avait dû s'abaisser sous l'éclat des mains rayonnantes de la Vierge Immaculée, semblait encore ébloui en la célébrant. Dès lors le silence, bien qu'il fût impossible, n'était-il pas plus éloquent ? La médaille miraculeuse, qui avait joué un si grand rôle dans sa conversion, était « son plus cher trésor. » Il crut un jour l'avoir perdue ; son affliction fut extrême ; il lui semblait être abandonné de la Vierge miséricordieuse. Ses

¹ Lettre du 10 août 1879, à la Mère Louise Weywada.

larmes ne tarirent que lorsqu'il l'eut recouvrée.

Marie fut sa consolation dans toutes ses peines, son grand motif d'espérance dans toutes ses épreuves. « Je n'ai jamais cessé, écrivait-il, de voir l'intervention de Marie, qui n'est elle-même qu'une main de Dieu, non la main qui châtie, mais la main des miséricordes ; c'est à cela que je dois d'être resté confiant, même aux plus mauvais jours ¹.

Plein d'un tranquille courage au milieu des tribulations, il révèle le secret de sa force d'âme dans cette admirable profession de foi : « Je crois à la résurrection, à la divine miséricorde, à l'amour de Marie et à la vie éternelle. ».

¹ Lettre à la Mère Marie Laure Grenier.

CHAPITRE XVII

Dernières Années

1873-1881

La santé du Père Théodore n'avait pas été sans recevoir une sérieuse atteinte des privations subies pendant la guerre de 1870. Aussi, lorsqu'il avait repris ses prédications, un grand épuisement s'était produit, et, force lui avait été de prendre un peu de repos. Il s'était résigné à faire une saison à Cauterets en 1873, mais n'y avait pas trouvé le silence et l'incognito. « Ma saison de Cauterets est devenue une mission, écrivait-il au bout de quelques jours. En dehors des exercices prescrits par le médecin, j'ai toujours du monde. Je prêcherai à l'occasion de la fête du Sacré-Cœur. On me demande aussi un sermon de charité et une convocation de Mères Chrétiennes. » ¹. Il n'écarta aucune supplique et dut donner quotidiennement deux heures au confessionnal.

Au retour, il s'arrêta à Lourdes, y célébra la messe et parla trois fois dans la même journée.

Bien que toujours sur la brèche, il ne cessa plus guère de voir doucement venir le déclin de ses forces, dépensées depuis près d'un demi-siècle au service de Dieu et des âmes. Il écrivait alors à une de ses filles : « Je perds mes yeux, je deviens semblable à

¹ Lettre du 8 Juillet 1873.

un arbre de l'arrière saison, dépouillé de son feuillage ; mais plus la sève se retire au dedans, plus mon cœur aime et chérit les enfants que Dieu m'a confiés. J'ai donc lieu de croire qu'au fond de mon aride personne, ce cœur n'est pas mort ; au contraire, il est plus vivant que jamais, puisque j'aime plus que jamais mes enfants. » ¹.

La Légion d'Honneur à Saint-Denis, les pauvres de Saint-Saturnin à Tours, l'École Militaire, les adorateurs nocturnes du Saint-Sacrement à Saint-Thomas-d'Aquin, enfin le couvent du Saint-Cœur de Marie, entendirent les dernières retraites qu'il prêcha en dehors de son ministère à Sion. Il s'était toujours prêté avec empressement aux demandes des communautés religieuses : les Bénédictines du Temple, le monastère de l'Abbaye aux Bois, le Sacré-Cœur d'Amiens, les Carmélites surtout avaient toutes ses sympathies sacerdotales. Sa propre retraite annuelle le rapprochait plus intimement, soit des prêtres de Saint-Sulpice, soit de quelque couvent de religieux : la Trappe du Port du Salut, celle de Mortagne, les Pères du Sacré-Cœur de Bétharram, la maison de Clamart, affectée à ces saints exercices par les Pères de la Compagnie de Jésus. Il écrivait de là en 1875 ; « Si vous voulez savoir ce que je médite, je vous le dirai volontiers. Je pense aux trois questions que le Seigneur a adressées à Saint-Pierre : « Pierre, m'aimez-vous ? ». Puis je répète les trois réponses de l'apôtre et je m'arrête à la conclusion : *Pasce agnos meos.* » ².

¹ Lettre du 22 Septembre 1874 à la Mère Jean Baptiste Lagarmitte.

² Lettre du 18 Août aux religieuses de Paris et de Grandbourg.

A cet inépuisable sujet d'oraison, allait bientôt en succéder un autre. Notre-Seigneur, montrant à son serviteur la voie douloureuse par laquelle il s'acheminerait vers la tombe, était près de lui dire aussi : « Quand vous étiez jeune, vous vous ceigniez vous-même et vous alliez où vous vouliez ; mais quand vous serez vieux, vous étendrez les mains et un autre vous ceindra. »

A l'ouverture du carême de 1876, il distribua les cendres aux religieuses et aux élèves de la Maison-Mère, se proposant de prêcher la station toute entière ; Dieu en avait décidé autrement.

Le soir du 6 Mars, le bon Père avait été amené à prolonger de beaucoup sa veille, pour ne pas manquer le courrier d'Orient. Le lendemain, dans l'après-midi, il fut retenu longtemps au confessionnal dans la froide atmosphère de sa chapelle. De retour dans sa chambre, il voulut ressaisir une lettre tombée près de son bureau. En se baissant, il se sentit glisser sans pouvoir se reprendre : le bras et la jambe gauches étaient devenus inertes. Quand le R. P. Courtade le rejoignit, il le trouva étendu sur le sol, la parole embarrassée, mais la connaissance parfaitement libre. Le vénéré Père fut relevé tranquille et souriant. C'était une paralysie moyenne ; de celles qui, au dire des Docteurs, ne se répètent pas et d'ordinaire ne menacent pas fatalement la vie. Dans l'inquiétude et la consternation qui se répandirent jusqu'aux missions lointaines, ce pronostic fut, avec le recours à Dieu, le seul rayon d'espérance.

Mais les voies divines sont avant tout miséricordieuses. Pouvait-on s'étonner que le bon Maître adressât à son disciple fidèle la parole entendue par

les apôtres : « Venez à l'écart et reposez-vous un peu. » L'emploi donné jusque-là par le Père Théodore à sa vie quotidienne avait été basé sur un double principe. D'une part, croyait-il, « nous ne pouvons consacrer à notre consolation personnelle des heures qui appartiennent au Seigneur » ; de l'autre, « quand il s'agit de son service, nous devons prendre largement notre temps pour toutes choses en général et pour chaque chose en particulier. »

Sa journée commençait à 5 heures ; l'oraison, le bréviaire, la préparation à la messe l'absorbaient jusqu'à sept heures. C'est à l'autel de la Maison-Mère que, pendant 20 ans, il offrit chaque jour le divin sacrifice, et souvent il prenait la parole avant de le commencer. Au témoignage des premières Mères aussi bien que des religieuses venues plus tard, son attitude était celle d'un saint. Il demeurait ensuite dans une longue action de grâces, « buvant l'amour à sa source », disait-il lui-même, et se relevait plein de lumière et de force, animé du désir de répandre dans les âmes les effusions de la charité.

Il allait fréquemment ensuite faire une instruction au noviciat, parfois il présidait quelque séance importante du conseil central. Puis il rentrait chez lui où l'attendaient déjà, avec un volumineux courrier, bien des audiences à donner. Elles étaient demandées par des chrétiens fervents, par des hommes du monde, par des protestants ou des Israélites, par des prêtres et des religieux qui recouraient à ses conseils. Les préventions antichrétiennes s'évanouissaient à son contact, désarmées qu'elles étaient par un sentiment de vénération qui, de sa personne, rejaillissait sur son caractère.

L'après-midi était consacrée en majeure partie aux relations de convenance et de charité, à celles surtout qui appellent le prêtre auprès des affligés et des malades. Bien peu ont su mieux que lui : « de Dieu descendre à tout, de tout monter à Dieu. » L'assemblée des religieuses le ramenait dans la soirée du jeudi à la Maison-Mère. Il y passait aussi l'après-midi du samedi, pendant laquelle se réunissaient les Dames agrégées de Sion, et en réservait une demi-heure à ses chères enfants du néophytat tant qu'elles y demeurèrent.

Jusqu'à sa maladie, c'est aussi à sa direction que s'attachèrent les Enfants de Marie du pensionnat,

Parfois, quand sa présence coïncidait avec une récréation prise au jardin, on le voyait s'avancer vers les élèves, guidé par une de leurs maitresses. Entouré des plus petites, suivi des plus grandes, il les conduisait vers l'endroit qu'il affectionnait davantage, celui où se dresse la statue de la Vierge Immaculée. « Il récitait avec elles la salutation angélique, et, selon les instants dont il pouvait disposer, raconte l'une d'elles, il nous parlait ensuite des vertus de Marie. On se pressait pour l'entendre, et le doux patriarche laissait tomber, dans les cœurs grands ouverts, des enseignements qu'à travers tant d'années, nous sentons encore vibrer dans les nôtres. Il aimait Marie avec tendresse, et nous la faisait aimer ainsi ; « Je veux que toutes mes filles lui ressemblent, » disait-il. Et il nous enveloppait d'un regard scrutateur, comme pour s'assurer qu'aucune ne s'inscrivait en faux contre ce vœu paternel. »

« Il était beau, ce saint, qui s'ignorait dans sa

simplicité, poursuit la même narratrice. Une intelligence puissante se révélait dans son large front. Son œil manifestait l'élévation de la pensée, mais plus encore la douceur et la charité ; et le pli qui s'accroissait de chaque côté de sa lèvre inférieure témoignait de la fermeté qu'il imprimait à ses actes. »

« Son grand manteau ne le quittait jamais ; il avait de belles boucles qui formaient auréole et frappaient le regard. Elles s'imprimaient dans l'imagination et faisaient voir tous les saints à travers le bon Père Ratisbonne. Ah ! certes, sa sainteté résidait ailleurs que dans son intelligence, dans la noble dignité de son maintien ; il avait un cœur ! un cœur sacerdotal, un cœur compatissant à toutes les misères. Heureuses celles qui l'ont connu, aimé, vénéré, et qui ont gardé l'empreinte de la petite croix qu'il traçait sur leur front. » ¹.

Il se retrouvait avec les Pères avant le souper, pour la lecture spirituelle. Après la récréation, on faisait en commun la prière du soir. Mais l'heure du repos ne sonnait pas encore pour le Père Théodore. Si l'on ajoute en effet au cadre de ses occupations accoutumées les baptêmes et les abjurations, les solennités de prise d'habit et de profession, les examens canoniques et la direction des retraitantes, les fêtes de première communion et les réceptions d'Enfants de Marie, les réunions des mères chrétiennes, convoquées deux fois par mois jusqu'en 1870 - toutes cérémonies dont il était le prédicateur habituel - enfin, l'assistance à certains conseils dont il était membre ². et beaucoup

¹ Compte-rendu des Enfants de Marie persévérantes, 21 Mai 1900.

² Comité des Ecoles d'Orient, Conseil d'instruction à l'archevêché.

de sermons accordés au dehors, on comprendra que peu de temps lui restait pour répondre aux lettres « accumulées sur son bureau comme des flocons de neige. »

Il consacrait donc une partie de la nuit à la correspondance et c'est seulement après avoir rempli ce devoir, achevé son bréviaire, retrempé son cœur dans un dernier entretien avec Dieu qu'il prenait son sommeil.

La maladie qui l'immobilisa soudain devait apporter une modification notable dans l'ordonnance de ses journées. Abandonné au bon plaisir divin, moins occupé de ses propres souffrances que de leur contre-coup dans le cœur de ses filles — les plus éloignées surtout — il voulut qu'elles fussent immédiatement tranquillisées. Quand, après huit jours d'inertie le côté atteint eut repris assez d'élasticité pour permettre quelques pas, le malade dictait ces mots : « Je marchais entre la vie et la mort, et c'est du côté de la vie que j'ai trouvé une heureuse issue. » Et, touché des consolantes nouvelles reçues de toutes les maisons, il disait volontiers « que jamais jusque-là il n'avait plus et mieux contribué à augmenter la ferveur de sa grande famille. »

A l'annonce du danger qu'avait couru le Père Théodore, la première pensée du Père Marie avait été de partir pour Paris. Obligé de différer son voyage, il envoyait cette assurance au bon Père : « Tous les matins, jusqu'au jour où tu pourras célébrer de nouveau, c'est ton indigne frère qui le fera pour toi, en ton nom et à ton intention particulière, soit dans le sanctuaire expiatoire de l'Ecce Homo, soit à N.-D. de Sion in montana, soit à Saint-Pierre. Tu

disposeras de ma messe, de mes mains et même de mon cœur. . . . Je ne discontinuerai que lorsque tu me diras : halte là ! »¹

Le 8 septembre, après une privation de six mois, le Père Théodore eut le bonheur d'offrir de nouveau la Sainte Victime, sacrifice d'actions de grâces, « dont la seule pensée, avait-il dit, éveillait en lui une impression comparable à celle de sa première messe. »

Depuis le mois de juin, il était à Grandbourg ; là son temps n'y était pas envahi par les visites comme à Paris, l'union de son âme avec Dieu s'y resserrait davantage. « La nature à Grandbourg, répétait-il, semble un autel orné de verdure . . . La prière s'y promène largement à travers les allées du parc. Chaque arbre est un prédicateur et chaque brin d'herbe raconte une merveille. » Souvent, après une halte devant un paysage champêtre ensoleillé, il se faisait conduire dans l'une des classes, où la seule apparition lointaine de sa tête vénérable avait déjà causé un tressaillement joyeux. Puis, il rentrait à l'aumônerie et ouvrait la correspondance dont la lecture, à côté des consolations, apportait aussi ses épines. L'animosité sectaire continuait d'y mêler ses injures sous forme de lettres anonymes. Un jour qu'il venait de parcourir un de ces lâches factums, il le tendit en silence à une personne présente. Puis il déchira la feuille en disant avec sérénité : « J'en reçois souvent de semblables. »

Il dictait une partie de ses réponses ; cependant combien encore ont été tracées de sa propre écriture et au prix de quelle ingénieuse patience ! Mais rien

¹ Lettre du 19 Juin 1876.

ne déconcertait sa charité quand il s'agissait d'un bien ou d'une satisfaction à procurer. Plus tard il suppléa aux lettres par des images sur lesquelles un mot de lui suffisait pour transmettre paix et lumière. Chacune des âmes unies à la sienne reçut jusqu'à la fin l'assistance spirituelle proportionnée à ses besoins et à la confiance qu'elle avait vouée.

Ce fut seulement en octobre 1877 que le Père Marie arriva à Paris; il trouva le vénéré Père relevant à peine d'une pneumonie qui l'avait mis à deux doigts du tombeau. « Il n'est plus qu'une ombre, écrivait le missionnaire au fort de l'émotion du revoir, mais son cœur semble grandir et s'élever de plus en plus. Il est évident que Dieu lui offre dans ces pénibles épreuves, l'occasion de devenir un grand saint. »¹

Pendant dix mois, coupés d'incessantes pérégrinations pour recueillir les offrandes nécessaires à ses œuvres de Terre Sainte, le Père Marie resta près de son frère. Personne ne mettait en doute sa présence au III^e Chapitre Général convoqué pour le mois d'Août. « Comment pourrai-je me séparer de notre Père ? » demandait-il. Mais cette question était déjà résolue dans son esprit. Au matin du 4 Juillet, après sa messe, il partit de Grandbourg comme s'il ne se fût agi que d'une courte absence. Le Père Théodore sortait de la sacristie pour monter à l'autel quand il l'aperçut pour la dernière fois.

« Préparez doucement notre Père à la nouvelle de mon départ, écrivait trois jours après le voyageur. Je pense qu'il ne désirait pas plus que moi le déchirement et l'agonie des adieux. » — « Je savais bien.

¹ Lettre du 14 Octobre 1877 à la mère Louise Weywala.

que le Père Marie partirait sans faire d'adieux, se borna à dire le bon Père, mais je ne croyais pas que ce serait si tôt. J'admire le courage avec lequel il suit le mouvement de la grâce. »

En la fête de l'Assomption 1878, le Fondateur ouvrait encore les assises sioniennes convoquées à la Maison-Mère. Après la crise qui avait failli le ravir « à sa famille spirituelle, c'était de part et d'autre une impressionnante rencontre. « Il faut que je domine mon émotion, dit-il à ses filles, pour vous parler en ce moment avec le calme voulu de Dieu. Comment le remercier assez de nous avoir réunis ! et combien nous devons reconnaître que le Seigneur nous aime avec prédilection ! Il vous a toutes conservées ! Il m'a ramené moi-même des portes de la mort. Notre vie sans doute est entre ses mains, je crois cependant que son intention est de prolonger un peu la mienne. »

Ces années que Dieu lui accordait encore, il voulut les employer à dilater, à affermir l'esprit propre de la congrégation. Le retour d'Israël restait, dans sa pensée, l'objectif vers lequel tout devait converger, le but en dernier ressort des œuvres qui avaient rempli sa carrière.

La maladie du Père Théodore avait été, pour ses relations israélites, le signal d'un rapprochement auquel se portaient ceux-là mêmes qui demeureraient étrangers à ses convictions. On cédait, sans se l'expliquer, à l'ascendant du caractère sacerdotal joint à une exquise bonté. En moins de deux années il avait baptisé huit membres de sa famille. C'était la jeune génération, amenée aux portes de l'Église par la génération précédente. Celle-ci hélas ! ne songeait pas à la suivre.

« La grâce de Dieu n'a pas tari, écrivait le vénéré Père à une ancienne néophyte. La foi catholique a pénétré dans plusieurs grandes familles israélites. Mais nous n'aimons pas à ébruiter ces conversions. . . Le moment viendra où elles éclateront. Donc, faisons le bien en silence, sans chercher à voir les résultats de nos travaux. C'est déjà un puissant encouragement de contempler la multiplication des vocations et la propagation de nos maisons. » ¹

En vue de la moisson qu'il saluait avec une invincible confiance, il venait de faire imprimer, sur le conseil de ses prêtres et de quelques amis, *les Réponses aux questions d'un Israélite de notre temps*. En 1874, il avait fait paraître un volume intitulé : *Rayons de vérité*; en outre, son *histoire de Saint Bernard* atteignait à cette époque sa 10^e édition. Deux ans plus tard, il donnait leur dernière forme aux sujets d'oraison publiés sous le titre de *Miettes Évangéliques* et composait les *Méditations sur la vie présente et la vie future*. A cette période se rattache aussi le livre des *Trois Retraites destinées aux religieuses* et un grand nombre de « *lettres circulaires* » adressées à la Congrégation.

Il lui eût été impossible de mener de front tant de travaux, prolongés jusque dans l'extrême vieillesse et en dépit de la paralysie qui l'avait frappé, sans le concours d'une plume dévouée et d'un cœur absolument filial. Le Révérend Père Théodore avait trouvé dès longtemps, en la Mère Benedicta de Ligondès, l'âme d'élite, l'intelligence remarquable, « capable, disait-il, de l'assister en toutes choses. » Fixée à

¹ Lettre du 24 Novembre 1880 à la Mère Barnabé Benedick.

Grandbourg, avant même sa profession religieuse qui remontait à 1857, elle y avait successivement rempli les fonctions de maîtresse de classe, de directrice du pensionnat, d'assistante et de supérieure, tout en étant depuis 1865 membre du conseil central. C'est dans ce beau et tranquille séjour, qu'en des heures laborieuses, le Père vénéré lui dictait ses *souvenirs* et préparait avec elle ce qu'il appelait la « nourriture spirituelle » de Sion. Nulle, plus que cette fille bien-aimée, ne pénétra dans le secret de ses pensées et de son cœur; il avait prévu sans doute la mission spéciale que lui réservait la Providence; celle de faire connaître le fondateur aux générations futures. ¹.

Dans l'exercice de cette activité relative, une distinction nullement recherchée ni ambitionnée vint surprendre le Père Théodore. Mgr. Grasselli, rendant compte au Souverain Pontife du vicariat apostolique de Constantinople et de son séjour en Terre Sainte lui parla des maisons de Sion qu'il avait vues de près et du Fondateur de la Congrégation. Quelques jours plus tard, le R. P. Ratisbonne recevait un bref de Rome, daté du 7 Mai 1880, lui notifiant sa nomination de Protonotaire apostolique.

L'annonce de cette faveur causa autant de joie à ses filles que de surprise à lui-même. Fidèle à la ligne de conduite tracée par M^{lle} Humann, il s'était constamment tenu en garde contre ce qui sort de la vie commune, si bien qu'au début de l'Institut des Pères, il avait songé à renoncer à sa décoration de

¹ C'est à la Révérende Mère Benedicta qu'est due la « Vie du T. R. P. Marie Théodore Ratisbonne. » 2 vol Poussielgue 1903.

l'Ordre de Saint-Sylvestre. « Vous voudriez, comme la mère des Zébédée, des dignités pour moi, avait-il écrit à une de ses filles ¹, tandis que Notre-Seigneur me dit : « Pouvez-vous boire à mon calice ? » Les dignités ne sont pas nécessaires pour faire le bien. Quand je suis entré au service de Jésus-Christ, j'ai prié pour qu'il me laisse toujours au dernier rang de ses serviteurs. Il m'a exaucé. Cela ne m'a pas empêché de devenir votre père et le père de Sion. »

Dans le cas présent, il ne pouvait qu'offrir au grand pape Léon XIII l'expression de sa reconnaissance. « Le bref apostolique, disait-il dans sa lettre du 14 juin, m'impose la douce obligation de prêter serment de fidélité au Souverain Pontife. C'est de tout mon cœur que je remplis ce devoir, auquel, grâce à Dieu, je n'ai jamais manqué depuis que j'ai eu le bonheur de recevoir les ordres sacrés. »

Quand il dut porter ses nouveaux insignes, il le fit en s'enveloppant toujours davantage de ce voile de modestie qui convient aux grandes vertus et aux grands caractères.

Le cardinal de Bonnechose se plaignait affectueusement du secret gardé, même envers lui, lorsqu'il écrivait, trois mois après, au Père Théodore : « Mon cher seigneur, j'ignorais entièrement la nouvelle dignité dont Notre Saint Père le Pape vous a revêtu. Je vous en veux un peu de ne m'avoir pas fait connaître cette marque si touchante d'estime et de bonté. Vous devez être convaincu depuis longtemps que rien de ce qui vous intéresse ne peut m'être

¹ Lettre à la Mère Alphonsine, 28 Juillét 1863.

indifférent. Recevez donc mes félicitations, mon cher Théodore. »

Ce que, dans la même lettre, le cardinal jugeait être « une distinction bien motivée, » anoblissait en quelque sorte la Congrégation entière; mais dans leurs rapports avec le Fondateur, ses filles continuèrent à lui donner le nom de Père, appellation préférée de leurs cœurs.

Cette année 1880, marquée par l'honneur décerné au pasteur de Sion, vit aussi édicter contre les congrégations, les iniques décrets du 29 Mars. Leur application ne devait pas épargner les prêtres de N.-D. de Sion, dont le nombre si restreint qu'il fût, avait pris des proportions colossales aux yeux d'une animosité implacable. En 1879, le journal *l'Événement* n'avait-il pas dit que le Père Ratisbonne disposait d'une congrégation de 50 000 hommes. Le Révérend Père attendit l'effet des décrets et l'attente se prolongea jusqu'au 5 Novembre.

On avait déployé une force considérable pour nous surprendre dès le matin, écrivait-il ensuite. Il faisait encore sombre quand notre rue Duguay-Trouin, habituellement si paisible, fut cernée et envahie par une troupe de sergents de ville commandée par deux commissaires de police et suivie de deux compagnies de pompiers. C'était toute une petite armée, à laquelle il ne manquait ni les armes, ni les lanternes, ni les Judas. Je me préparais dans ma chambre à célébrer ma messe, quand les commissaires de police, avec une demi-douzaine d'agents, firent leur entrée sans frapper. Je les reçus debout, sans aucune émotion. Il n'y avait dans la maison que le Père Courtade, le Père de Cormis et le Père Alphonse.

Ces trois Pères vinrent immédiatement se ranger autour de moi. Nous étions très calmes. Les pauvres agents semblaient assez embarrassés de remplir leur besogne.

« Je leur demandai tout d'abord s'ils étaient Juifs ou protestants ! A quoi ils me répondirent timidement : « Nous sommes catholiques. » — Ah ! vous êtes catholiques ! Dans ce cas, vous devez connaître les sentences que l'Eglise prononce contre ceux qui molestent les ministres de Jésus-Christ. Il m'en coûterait de vous rappeler ces peines, car j'ai compassion de vous. »

« Les commissaires avaient hâte d'en finir. Ils me permirent de rester seul dans la maison avec un domestique, et signifièrent à mes collaborateurs l'ordre de sortir — ce qui fut exécuté après protestation contre ce procédé arbitraire. »¹

Toutefois, dans leur trouble, les agents n'avaient pas remarqué l'entrée de la chapelle où, les scellés n'ayant point été apposés, quelques personnes étaient déjà réunies pour assister à la messe. Le Père Théodore parut bientôt, et se tournant vers les fidèles : « C'est une messe d'action de grâces que je vais offrir, dit-il. Remercions la Sainte Vierge ; elle nous a obtenu l'honneur d'être persécutés et la consolation de pouvoir encore célébrer ici le saint Sacrifice. Nous allons prier pour les pauvres agents qui, bien à contre cœur, nous ont chassés de cette maison qui nous appartient. Vous le savez, mes frères, parmi les persécuteurs, plusieurs se convertirent et devinrent des saints. »²

¹ Circulaire du 16 Novembre 1830.

² Récit des témoins oculaires.

C'est donc dans une retraite profonde que le serviteur de Dieu vit s'écouler les deux mois qui le séparaient encore de son jubilé sacerdotal. On avait entretenu l'espoir de réunir autour de lui, pour cette solennité, les plus anciennes de ses filles dispersées. Les temps malheureux y mirent obstacle. De loin, le Père Marie avait pourvu à la matière du saint Sacrifice par l'envoi des pains d'autel, faits d'épis de blé de Bethléem, et du vin préparé à Saint-Jean *in Montana*.

Beaucoup d'ecclésiastiques se pressaient, au matin du 6 janvier 1881, dans le sanctuaire de N.-D. de Sion, splendidement paré et illuminé. Aux accents d'un grand orgue qui vibrait pour la première fois, le vénéré jubilaire, revêtu d'une magnifique chasuble, s'avança, entre le R. P. Courtade et le R. P. Dupuis. Mais arrivé devant l'autel, une émotion si profonde s'empara de lui qu'il ne put achever le *Confiteor*, et les trois prêtres demeurèrent silencieux pendant quelques minutes. « Mon Dieu, disait ensuite le bon Père, en manière de douce plainte à son Maître bien-aimé, mon Dieu ! je vous avais demandé du feu et vous m'avez donné des larmes ! »

A l'évangile, M. l'abbé Cognat, curé de N.-D. des Champs, fit entendre un discours simple mais éloquent sur le sacerdoce. Le Père Théodore avait redouté tout éloge personnel. En respectant cette humble crainte, l'orateur sut pourtant mêler à ses paroles de délicates allusions.

Dans un des parloirs, le Révérend Père se vit ensuite entouré de ses plus fidèles amis. L'ancienne Société de M. Bautain, Saint-Sulpice, la Compagnie de Jésus, l'Oratoire, en la personne du R. P. Pététot,

y comptaient leurs représentants. Au milieu d'eux, se trouvait le seul survivant des frères israélites du Père Théodore : M. Achille Ratisbonne.

M. l'abbé de Humbourg, autrefois élève du bon Père au petit Séminaire de Strasbourg, lut un poème composé par lui pour la circonstance.

Mais parmi les innombrables félicitations qui, dans cette journée, vinrent ajouter aux joies intimes de Sion, nulle ne fut plus appréciée que le télégramme envoyé de Rome, au nom du Souverain Pontife, par le cardinal Jacobini, secrétaire d'Etat. La bénédiction apostolique qu'il apportait s'étendait à toute la Congrégation.

Dans une lettre, vibrante encore des joies saintes qu'elle rappelle, le Père Théodore fit passer par Son Eminence l'expression de sa reconnaissance. « Tous ensemble et d'un même cœur, disait-il, nous élevons vers Dieu des supplications et des actions de grâces pour le bien-aimé Léon XIII et pour toute l'Eglise. Nous prions, nous demandons et nous remercions, parce que nos espérances reposent sur la parole de Dieu, qui annonce tout à la fois les épreuves et les triomphes. »

CHAPITRE XVIII

La Consommation

1881-1884

La fête du cinquantième anniversaire de sa première messe avait fait resplendir l'auréole patriarcale du Père Théodore. Le saint prêtre avait glorifié Dieu par ses œuvres ; et ces mêmes œuvres l'avaient glorifié à son tour.

Mais quel fut le secret de la puissance d'action qui distingua sa carrière ?

Homme d'une foi merveilleuse, il semblait par là jouir de l'éternelle sérénité de Dieu. Il le voyait, il l'aimait partout ; il lisait son nom et sa beauté dans le vaste ciel, dans les grands horizons, dans la variété des fleurs et dans le chant des oiseaux. Il ne passait guère près d'une vigne sans commenter avec amour ce texte évangélique : *Ego sum vitis, vos palmites*¹. La Sainte Écriture et surtout l'évangile furent l'aliment préféré de son intelligence et de son cœur. « Ce livre est le livre de Dieu, disait-il à une religieuse. Il faut donc le lire avec l'esprit de Dieu et non avec l'esprit de l'homme. Cherchez-y la science qui conduit à l'amour ; car tous les enseignements sacrés se résument à nous faire comprendre

¹ Je suis la vigne, vous êtes les branches.

combien Dieu nous aime et combien nous devons l'aimer. »

Son âme, embrasée chaque matin au contact du Verbe divin, n'interrompait sa contemplation que pour aller redire en tout lieu et à toute créature : « Dieu ne nous a donné un cœur immense que pour aimer et faire aimer Celui qui est l'immense amour. »

Pénétré comme il l'était des sentiments de Jésus-Christ, pouvait-il séparer de l'amour divin la charité fraternelle ? « L'amour du prochain, disait-il, n'est pas une vertu différente de l'amour de Dieu. Ces deux vertus découlent d'une même source, ainsi que deux ruisseaux dont l'un remonte vers Dieu et l'autre se répand sur l'homme, son image. Quand l'un de ces ruisseaux tarit, l'autre se dessèche ; le niveau de l'un marque avec précision le niveau de l'autre. » — « La charité, disait-il à ses filles, est le texte inépuisable des enseignements de notre Sauveur. Ne vous étonnez pas si j'en suis l'écho, et ne vous lassez pas de l'entendre. »

« Père vénéré ! qui dira la tendresse et la délicatesse de votre grand cœur ! s'écrie un religieux¹ qui l'avait approché au déclin de sa vie. Vous avez aimé comme bien peu savent et doivent le faire ! Ce fut en vous un don spécial du Dieu tout charité et tout amour. Auprès de vous, on sentait Dieu, l'homme disparaissait, on ne goûtait plus qu'une âme pleine de la divinité. »

« Son âme, atteste un autre témoin², était pure

¹ Le R. P. Dorgues, S. J.

² Mgr Doublet.

comme celle d'un enfant ; sous cet aspect vénérable que nous lui avons connu, et malgré le poids des années, il conserva toujours la candeur de l'enfant unie à la prudence du prêtre. »

Fils d'un riche banquier, il connut parfois les souffrances d'une dure pauvreté et gagna son pain par un travail qui souvent excédait ses forces. « Mes trésors terrestres, expliquait-il en souriant, se divisent en quatre parts : la première m'a été retenue par mon père, la deuxième refusée par mon oncle, la troisième enlevée par un notaire, la quatrième distribuée par moi-même aux pauvres. »

Au dégagement des choses d'ici-bas, il joignait une simplicité incomparable et cette vraie humilité qui, d'après ses propres paroles, modère les joies aussi bien que les douleurs ». Enfin il semble s'être dépeint lui-même, lorsqu'il a dit : « Il faut que nos intentions et nos actions, nos désirs et nos pensées, se déploient dans le rayon de la volonté du Père céleste, et que, fidèles à cette pratique sainte jusqu'au dernier jour de notre vie, nous puissions dire avec confiance au moment de la mort : Je me suis appliqué à faire continuellement ce qui était agréable à mon Père. »

Par un dernier trait de ressemblance avec son Maître, le disciple but en passant l'eau du Cédron et connut les angoisses de Gethsémani. Il traversa pendant près d'une année — celle qui suivit ses noces d'or — ces moments douloureux « où le Seigneur, suspendant les effets sensibles de sa présence, laisse l'homme en proie aux frayeurs, aux privations, aux désolations les plus amères » ; heures de purgatoire anticipé durant lesquelles « l'âme, selon la

parole de sainte Thérèse, se demande à elle-même, dans l'excès de sa tristesse et de son délaissement :
« Où est ton Dieu ? »

La seule crainte du Père Théodore était alors de manquer de confiance et de faillir ainsi à ce qu'il recommandait si instamment aux autres. Il recourait à Marie, la dispensatrice des grâces. « Cette divine Mère a pitié de notre faiblesse, de nos fragilités, des affaissements de notre pauvre nature. Sans doute elle ne veut pas nous dispenser du contact de la croix, mais elle est auprès de ses enfants qui souffrent, elle adoucit les peines... Comme l'Église, elle jette un *Laetare* sur les jours austères de la pénitence. »

Enfin le bon Père put pousser le cri de la délivrance :
« Notre Seigneur n'a pas voulu m'abandonner dans ce sombre tunnel, il m'a soutenu en augmentant ma patience et ma confiance, Je me suis tourné vers le Cœur si aimant de Jésus, et c'est dans ce Cœur que j'ai retrouvé le mien, »

En même temps, il sentait que ce cœur ainsi « retrouvé » allait devenir plus fort. La Providence le permettait, afin que le bon Père pût fournir vaillamment les deux années qui lui seraient encore données. Détaché de lui-même et des consolations de son Dieu, il n'avait plus qu'à laisser rompre les liens qui avaient rendu plus doux son séjour ici-bas.

Un premier sacrifice fut son départ de la demeure qu'il habitait depuis vingt-neuf ans. Il la quitta le 21 novembre 1881, pour aller occuper un modeste appartement (au numéro 76 de la rue N.-D.-des-Champs), à proximité de la Maison-Mère. Privé désormais

de la présence sacramentelle dans le tout petit oratoire qu'on avait pu y préparer, il écrivait : « J'ai partout vécu dans le provisoire, comme un voyageur qui ne fait que passer en ce monde. L'installation définitive n'aura lieu que dans la Sion du ciel où nous aurons une demeure permanente ¹. »

Et maintenant la mort allait frapper à ses côtés.

Le 5 décembre 1881, la Mère Emilie Lagarmitte, cette fille si justement aimée, « cette Mère selon le cœur de Dieu », comme il la désignait, expirait à Royan. « Jésus, pour Toi je vis ; Jésus, pour Toi je meurs ; Jésus, à Toi je suis, vivante ou morte ! » Telles avaient été ses dernières paroles.

En juillet 1882, mourait, à Marseille, la Mère Alphonsine Wurmser. Une cruelle maladie avait été pour elle « l'autel du sacrifice » où, totalement immolée avec Jésus-Christ, elle ne savait plus que dire : « Mon bon Maître, vous aimez la souffrance : et moi aussi, je l'aime ! »

Au mois d'octobre, ce fut le cardinal de Bonnechose. « Il a quitté le Calvaire de ce monde, écrivait le Père Théodore, pour monter au trône que Notre Seigneur lui a préparé. »

Enfin, le 21 décembre 1883, M^{me} Josson de Bilhem, devenue Mère Christina, s'éteignait en bénissant Dieu de lui avoir fait la grâce de mourir religieuse, et exhalait l'hymne de sa reconnaissance par ces mots : *In Sion firmata sum !*

Tant d'ascensions successives, toujours accompagnées de bénédictions et de prières, n'impliquaient plus pour le Père Théodore le déchirement des

¹ Lettre du 13 novembre 1881.

adieux, mais bien l'espérance d'un prochain revoir. En l'attendant, il multipliait les marques de sa paternelle tendresse à l'égard de ceux dont il allait se séparer et spécialement de sa petite famille sacerdotale ; « le mouvement de vitalité qui s'y manifeste, a ranimé mes forces, écrivait-il. Nous verrons arriver, le 28 octobre, M. l'abbé de Chaumontel dont on dit beaucoup de bien¹ ». Et il se réjouissait du diplôme de missionnaire apostolique accordé par Léon XIII aux Révérends Pères Courtade, Dupuis, de Cormis et Ledrappier.

« La mort proprement dite n'existe pas pour l'âme nourrie du Pain vivant descendu du ciel, avait-il écrit. Aussi ce qu'il faut craindre le moins, c'est la mort ; car la mort, c'est la délivrance, c'est la naissance au ciel. Que celui-là donc appréhende de mourir qui ne veut pas entrer dans sa patrie ! » Pour lui, le moment était venu de consommer la communion commencée sur la terre.

Trois mots, a-t-on-dit, peuvent caractériser l'issue de sa carrière terrestre : un calme angélique, une sollicitude suprême pour « les siens qui étaient dans le monde » et qu'il « aima jusqu'à la fin. »

La santé du bon Père s'était soutenue, jusqu'en décembre, d'une manière inespérée. « Dieu préparait son serviteur pour l'heure du combat et lui laissait la vigueur nécessaire, afin qu'aucune défaillance ne se fît sentir à ses derniers moments². »

Ses filles le virent une fois encore au milieu d'elles

¹ Lettre du 26 octobre 1883 à la Maison de Grandbourg.

² Les citations qui suivent sont extraites de la relation écrite par la Mère Marie Paul Hibon, après la mort du R. P. Théodore.

en la fête de S. Jean. Il était venu offrir le Saint Sacrifice à l'autel de la Maison Mère et recevoir les premiers vœux d'une religieuse irlandaise. « Rien ne put l'empêcher, après la cérémonie, de réunir les novices. Son cœur était plein, disait-il ; et il en laissa jaillir ces paroles, qui semblent le testament de son amour :

« J'ai regardé pendant toute ma vie, comme une des plus grandes joies de mon ministère, de consacrer par le mariage céleste les épouses de Jésus-Christ. Cette touchante solennité a toujours été une consolation pour moi. Est-il rien de plus beau que d'unir une âme à Notre-Seigneur, d'être l'instrument d'une alliance surnaturelle ? Ce bonheur n'est réservé qu'au prêtre. »

« Ce matin, je vous ai toutes présentées à Notre-Seigneur, en le priant de vous accorder un amour semblable à celui du disciple bien aimé ! J'aime à faire un bouquet de toutes les fleurs de Sion... Je les unis dans mes mains et j'offre à Dieu cet immense, ce magnifique bouquet. Quel tressaillement doit se produire au ciel à cette vue ! Et moi-même, quand j'y serai, avec quel bonheur je recevrai mes enfants ! Car nous nous retrouverons là haut, près de Notre-Seigneur, près de la sainte Vierge et de saint Jean. »

« Vous savez qu'à Ephèse, saint Jean était vieux comme moi. On le portait dans l'assemblée des fidèles ; et là, pouvant à peine parler, il leur disait seulement : *Aimez-vous les uns les autres*. On lui demanda une fois pourquoi il répétait toujours la même chose. Il répondit : *Cela suffit*. Oui, c'est vrai, cela suffit ! Mettez donc aussi dans vos cœurs le grand précepte de la charité : *Mes petits enfants,*

aimez-vous les uns les autres. Au reste, je n'ai pas besoin de vous le dire, car toutes vous vous aimez !... »

Le lendemain, fête des Saints Innocents, le bon Père entra dans sa quatre-vingt-deuxième année, il offrit le divin sacrifice dans sa petite chapelle pour toutes les enfants de Sion. Les jours suivants, il toussait un peu, mais il continuait à travailler, à prier, à écrire, recevant même des visites de sa famille et de ses amis. Ce ne fut pas sans une extrême difficulté que, le 1^{er} janvier, il célébra la messe dans son oratoire, et ce fut pour la dernière fois. Un grand embarras dans les bronches commença à donner de l'inquiétude.. Plus accablé, après trois jours de souffrances, il dit à l'une de ses filles : « Je suis bien malade. Mon état est très grave, je le sens ; et s'il en est ainsi, il faut me le dire, car j'ai des choses à faire. D'abord je désire voir le Père Marie ; il faut le lui écrire, mais sans lui dire que je suis malade, pour ne pas l'inquiéter. »

La journée du 5 s'annonçant plus alarmante encore, M. Grandvaux, du séminaire de Saint-Sulpice, son confesseur, jugea opportun d'apporter au bon Père le Saint-Viatique et l'Extrême Onction qu'il avait réclamés. Le Père Théodore était dans son fauteuil ; il se revêtit péniblement du surplis et de l'étole. « Mais que dire de sa majesté et de la beauté de sa physionomie en cet état ! On eut grand'peine à l'empêcher de s'agenouiller à l'entrée du Saint-Sacrement. Avec une présence d'esprit constante, il répondit aux prières, et, quand la cérémonie fut achevée, il remercia et il dit à haute voix : « Je demande à Dieu la même grâce pour tous mes enfants. »

M. Grandvaux venait de se retirer, lorsqu'arriva M^{sr} Richard, Archevêque de Larisse et Coadjuteur de Paris, député par le Cardinal Guibert, pour visiter et bénir le bon Père. Qui n'a pas vu ces deux Saints en présence l'un de l'autre, ces deux belles têtes, toutes lumineuses d'amour et de charité, a été privé d'un spectacle vraiment céleste ! L'archevêque, en se levant, embrassa fortement le malade de la part du Cardinal, et le laissa si heureux, si consolé, qu'il répétait ensuite : Comme il était bon le Coadjuteur ! « Et comme on lui faisait remarquer combien tous deux l'aimaient : « Tant mieux, répondit-il, ils continueront à veiller sur Sion. »

La nuit suivante fut mauvaise; le vénéré Père parlait sans cesse de sa messe, demandant qu'on l'habillât pour la célébrer... Mais au matin les douleurs s'apaisèrent; et il passa même plusieurs heures de la journée à son bureau. Au milieu des alternatives qui se produisaient, on lui dit un jour que ses filles faisaient violence au ciel pour le retenir. « Chères enfants! répondit-il. Elles ne peuvent s'habituer à la pensée de ma mort. » Alors élevant la voix, il prononça fortement cette parole de foi : « *Non moriar, sed vivam.* »¹

Le 9 janvier fut le jour de sa dernière communion sur la terre. Pour satisfaire à son désir, son Assistant lui lut les prières de l'action de grâces en latin et, dans l'Évangile de Saint Jean, un chapitre du discours de Notre Seigneur après la Cène. Il s'était interrompu de peur de fatiguer le malade,

¹ Je ne mourrai pas, mais je vivrai !

mais celui-ci fit signe de continuer et parut ensuite s'endormir profondément.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il vit deux de ses plus anciennes filles, Mère Marie Paul et Mère Marie Benedicta, assises près de son lit. Faisant alors un effort, car la parole lui devenait très difficile, il leur dit : « Le bon Dieu ne pouvait m'accorder de plus grande consolation que de mourir assisté par mes enfants. Soyez persuadées que si Dieu m'admet dans la Sion du ciel, je ne cesserai jamais de vous aimer, de vous fortifier, de vous consoler, de vous bénir. »

Malgré l'accablement qui s'accrut dans cette journée, le saint mourant faisait continuellement signe de prier. Il se montrait heureux quand le R. P. Courtade, posant sur sa tête un petit tableau de la Sainte Vierge, prononçait ces paroles : *Nos cum prole pia benedicat Virgo Maria*. On l'entendit plusieurs fois redire lui-même : *Singulariter in spe, constituisti me !* — et répéter souvent ces autres paroles : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum !*

Durant la dernière nuit, comme on lui demandait s'il souffrait beaucoup, il fit un signe affirmatif en montrant sa poitrine, et aussitôt il ajouta : « Mais toujours *fiat* avec amour ! »

Il n'était plus question de ménager la fatigue. Au matin du jeudi 10 janvier, des télégrammes furent envoyés à sa famille dont les témoignages d'affection l'avaient profondément touché. Chrétiens et Israélites arrivèrent immédiatement, et la Marquise de Broc, sa nièce, reçut sur son front le dernier signe de croix tracé par sa main défaillante.

L'heure suprême était venue... « Le fauteuil où le vénéré Père est soutenu par son fidèle serviteur Joseph est au milieu de la chambre. Les Pères de Sion l'entourent d'un côté; en face de lui, la Mère Rose devine ses moindres désirs. Elle fait poser sur les genoux du mourant sa croix de missionnaire. Il n'en détache les yeux que pour adresser à chacun un dernier regard. Mère Marie Paul, Mère Benedicta, Mère Marie Laure sont agenouillées à ses pieds. M. Grandvaux, debout, fait entendre de pieuses paroles... On récite lentement les dernières prières; les larmes sont silencieuses; la poitrine du Père se soulève doucement, si doucement que quand le dernier soupir s'exhala, c'est à peine si l'on s'en aperçut.

Il avait passé de la mort à la vie sans le moindre effort; c'était une transfiguration plutôt qu'une mort. Une expression céleste se répandit sur ce visage paisible et rejaillit dans les cœurs au point d'y dominer tout autre sentiment. On hésitait à poursuivre les prières, ne sachant pas s'il fallait continuer celles de la lutte ou commencer celles du repos. M. Biell¹, fidèle ami de Sion, entra à cet instant. Après avoir prié, il se leva et récita le *Subvenite*. Ensuite, regardant cette petite assemblée, muette de douleur, il dit avec une grande force: « Ce n'est pas la tristesse, c'est la joie qui doit prévaloir dans vos cœurs. Votre Père vous laisse son esprit, la meilleure partie de lui-même. Conservez bien cet esprit pour le transmettre aux autres.

¹ Directeur du Séminaire de Saint-Sulpice.

Il était trois heures... Les Pères revêtirent le défunt de ses habits sacerdotaux et le déposèrent sur un lit. Son crucifix sur la poitrine, son chapelet entre les mains, il était beau, calme, rayonnant; sa bouche avait gardé l'empreinte de son plus fin sourire. Il ressemblait absolument aux portraits qu'on fit de lui quand il avait à peine quarante ans...

Durant les trois jours qui précédèrent les funérailles, une affluence considérable de visiteurs de tout âge, hommes et femmes, vinrent prier et faire toucher des objets à la sainte dépouille. A l'heure fixée pour la mise en bière, quelle ne fut pas la surprise des personnes présentes, en voyant la chambre se remplir soudainement de petits enfants venus, on ne savait d'où, prier auprès du bon Père! N'était-il pas juste que ces innocents, tant aimés de lui, eussent le dernier reflet de son visage ?

Par une coïncidence non moins expressive, quand on voulut, avant la fermeture du cercueil, y placer une image de la sainte Vierge, on n'en trouva pas d'autre que celle du saint Cœur de Marie. Ainsi ce Cœur immaculé, après avoir brillé comme une étoile radieuse à l'aurore de son existence, reparais-sait pour le protéger jusque dans la tombe.

Il fut amené le dimanche soir dans la chapelle de la Maison-Mère où, le lendemain, quatorze janvier, une grand'messe, chantée par le P. Courtade, assisté des autres Pères de Sion, réunit de bonne heure la Communauté et les enfants. Il avait été convenu que personne du dehors ne participerait à ce dernier tribut d'amour de la famille réunie.

Mais à 9 heures, les parloirs se remplirent. Une foule de parents, d'amis, de personnages distingués s'y pressaient, pour avoir l'honneur d'accompagner le corps jusqu'à l'église N.-D. des Champs où devait avoir lieu le service.

Les coins du poêle étaient tenus par M^{sr} d'Hulst, vicaire général, délégué par le Cardinal Archevêque ; par M. Bieil, directeur du Séminaire de Saint-Sulpice ; par le R. P. Charmetant, directeur de l'Œuvre des écoles d'Orient, et enfin par M. l'abbé Mertian, seul survivant de cette société d'amis réunis à Strasbourg au début de la carrière sacerdotale du Père Théodore.

M. l'abbé Cognat, curé de N.-D. des Champs, célébra la grand'messe, après laquelle M^{sr} d'Hulst donna l'absoute. L'église était littéralement comble et le défilé dura près de trois quarts d'heure.

Le corps partit ensuite pour Grandbourg où d'autres honneurs l'attendaient. C'est là que, depuis trente ans, le vénéré Père avait marqué sa place ; là que, dans l'attente de la résurrection glorieuse, il avait désiré se reposer comme un patriarche au milieu de ses enfants.

« Qu'il repose en paix ! écrivait un saint religieux¹. Qu'il repose en paix celui qui a tant aimé la paix et qui a si bien su la garder dans son âme, durant sa longue et féconde existence ! qu'il repose en paix, celui qui n'a reculé devant aucun sacrifice pour établir tant d'âmes dans la paix !.. »

« Que Notre-Dame des Victoires l'accueille ! Que Notre-Dame de Saint-André *delle fratte* lui sourie ! Que Notre-Dame de Sion lui dise merci ! »

¹ Le R. P. Estrate, supérieur des Prêtres du Sacré-Cœur de Bétharram.

Un télégramme avait appris au Père Marie la mort de son frère. Ce coup, bien que pressenti et préparé, brisa son cœur; et son affliction ne fut tempérée que par l'espoir d'être bientôt appelé à le suivre. « Mon frère bien aimé est mort le dix janvier, à quatre-vingt-deux ans, écrivait-il à une bienfaitrice. Après une vie uniquement employée au service de Dieu et de son Eglise, nous pouvons croire qu'il a reçu la récompense magnifique réservée aux serviteurs fidèles. Mais nous, encore dans l'exil, nous ressentons un vide immense et une vive douleur de cette séparation. Priez et faites prier pour les œuvres de Sion, et pour les deux pauvres frères qu'une même volonté divine ne peut tarder à réunir. »¹

Lettres et dépêches le réclamaient en France, mais les éléments déchaînés l'empêchaient de partir. « On verra plus tard, disait-il, pourquoi Dieu n'a pas permis mon départ. » Le 1^{er} mai, il était saisi d'un violent accès de fièvre à Saint-Jean *in Montana*; et dès le lendemain se déclaraient les symptômes d'une pneumonie jugée mortelle dès le début: « Il y a bien longtemps, remarque-t-il, que je demande de mourir à l'âge de la sainte Vierge. J'ai été frappé le 1^{er} mai, soixante-dixième anniversaire de ma naissance, c'est de bon augure; j'ai demandé à la sainte Vierge de mourir à Saint-Jean et d'y être enterré, tous mes désirs sont accomplis. » Calme et souriant en face de la mort, s'oubliant pour songer à ceux qui l'approchaient, le Père Marie reçut les derniers sacrements avec une sérénité et une

¹ Lettre du 20 janvier 1884.

simplicité admirables ; puis, avec la dignité qu'il mettait à toutes les fonctions sacrées, il bénit ses enfants par un grand signe de croix qui semblait s'étendre à tous les points de l'horizon. En apprenant l'entrée de quatre petits Juifs à l'Institut Saint-Pierre, il s'était écrié : « Merci, mon Dieu ! je les ai engendrés dans mon agonie ; Dieu m'est témoin que j'offre ma vie pour le salut d'Israël. »

Le 6, vers huit heures du soir, une lumière céleste brilla sur le visage du mourant. Ses yeux s'ouvrirent pleins de vie et de bonheur. Ils exprimèrent d'abord la surprise puis le ravissement. Cette extase dura trois minutes ; ensuite les yeux se refermèrent ; il avait rendu sa belle âme à son Créateur.

Il avait souvent répété : « Quand je serai à toute extrémité, dites-moi seulement : *Marie !* et ce mot descendra jusque dans mon cœur. »

C'est dans le petit cimetière de Saint-Jean que le Père Marie avait marqué sa place et l'avait bénite à l'avance, car la pensée de reposer dans la crypte du sanctuaire expiatoire alarmait son humilité. « Quoi ! disait-il un jour, j'irais souiller de mes restes le sol sacré de l'*Ecce Homo !* » En face du lieu où retentit le *Magnificat*, il se sentait sous les ailes de la miséricorde.

L'austère simplicité des lignes est tout l'ornement de sa tombe. Pas de mausolée ni de monument d'aucune sorte ; mais une simple dalle en pierre du pays et portant en relief le cachet de Sion. « Sur ma tombe, avait encore dit l'humble prêtre, vous ne mettez que deux mots : *Père Marie*. Le premier dira le pécheur que j'ai été ; le second, les miséri-

cordes de la sainte Vierge envers moi. » Ce désir a été respecté. Mais, dominant la tombe, apparaît une statue de la Vierge Immaculée dont le socle porte cette parole : *O Marie, souvenez-vous de votre enfant qui est la douce et glorieuse conquête de votre amour!*

Le 25 août 1885, une cérémonie intime réunissait à Grandbourg les Supérieures et tous les membres du quatrième Chapitre Général de la Congrégation, pour la bénédiction du monument érigé à la mémoire du Père Théodore.

Une large croix en relief se détache sur le sarcophage. De chaque côté, deux inscriptions perpétuent ses enseignements, en rappelant les saints oracles qu'il a le plus souvent commentés. L'un est l'invitation du Maître : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam quotidie et sequatur me*¹ (Luc xi, 23). — L'autre, cette promesse de Jésus-Christ à ses disciples : *Omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem propter nomen meum, centuplum accipiet et vitam æternam possidebit*². (Matth. xix, 29).

Le *Pater dimitte illis* est incrusté sur le rocher du Calvaire, en arrière du monument, aux pieds de la Mère des douleurs et du disciple bien-aimé.

En avant, du côté qui frappe le regard lorsqu'on approche de la tombe, se voit le chiffre de Sion

¹ Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix tous les jours et qu'il me suive.

² Celui qui abandonne pour moi sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, recevra le centuple et possédera la vie éternelle.

sculpté sur la pierre ; et au-dessus, le texte qui rappelle la mission du Fondateur et celle de ses enfants :
Ite potius ad oves quæ perierunt domus Israël ¹.
Plus bas, ces simples mots :

NOTRE BON PÈRE

1802 — 1884

et enfin le texte de saint Paul qui renferme en substance tout l'esprit de Sion :

*Super omnia caritatem habete
Quod est vinculum perfectionis* ²

Coloss. III, 14.

¹ Allez avant tout aux brebis perdues de la maison d'Israël.

² Par dessus tout, ayez la charité qui est le lien de la perfection.

EPILOGUE

« Si Dieu m'admet dans la Sion du ciel, avait dit le Père Théodore, je ne cesserai jamais de vous aimer, de vous fortifier, de vous consoler, de vous bénir. »

Le Fondateur n'a pas failli à sa promesse ; et le développement de sa double famille religieuse atteste depuis lors l'efficacité de sa prière, comme la persévérance de sa sollicitude paternelle.

La Communauté des Religieuses, solennellement approuvée par l'Eglise, pouvait sans crainte envisager l'avenir : rien ne restait à déterminer qui n'eût été prévu par ses Constitutions. — Il n'en était pas de même de la Société des Prêtres, demeurée dans un état de formation. La semence que le vénéré Père avait préservée jusqu'à la fin avec tant d'amour et d'espérance, allait-elle être dispersée ?

L'action divine fut manifestée dans les événements qui, sans aucune préméditation humaine, amenèrent la fusion des Prêtres de N.-D. de Sion avec la Communauté des Petits Clercs de Saint-Sulpice, créée à la fin du xvii^e siècle pour le recrutement et la formation des jeunes lévites. Trois fois dispersée par le souffle révolutionnaire (1789, 1830, 1871) et se reconstituant toujours, cette Communauté avait trouvé, dans l'œuvre du Cœur miséricordieux de Jésus, fondée par la C^{tesse} de Saisseval, un soutien qui appelait son complément dans une milice sacer-

dotale, émanée directement du Cœur Immaculé de Marie.

Le Père Courtade, régulièrement établi, en 1886, Supérieur général des deux familles spirituelles, fut hélas ! presque aussitôt surpris par la mort. Le Père Ledrappier lui succéda.

L'union se consumma en 1893, par l'émission des vœux religieux, en présence de M^{sr} Richard, devenu Cardinal-archevêque de Paris. Le R. P. Givelet reçut alors le titre de Supérieur général. Le nouvel élu appartenait au diocèse de Reims ; il avait été cédé, non sans peine, à celui de Paris par M^{sr} Langénieux qui écrivait à cette occasion : « Quand Dieu parle, il faut obéir. Et ici la soumission m'est particulièrement imposée, puisque j'ai été un des premiers pèlerins de Jérusalem et très attaché au bon Père Théodore. Les prières de ses enfants me rendront ce que l'un de mes fils bien-aimés fera pour N.-D. de Sion, en échange de mes vœux ardents pour la multiplication des ouvriers évangéliques destinés à seconder leur mission. »¹

Pendant dix-huit ans, le R. P. Givelet gouverna la Société à laquelle n'ont manqué ni l'épreuve, ni la persécution, marques distinctives des œuvres de Dieu. Atteints une seconde fois par les lois d'expulsion, les Pères et leurs jeunes clercs ont dû, en 1903, demander à la Belgique la liberté d'exister ; et sous la conduite d'un vaillant fils de l'Alsace, le R. P. Eugène Schaffner, ils sont partis pour l'exil.

Le 1^{er} août 1914 les a trouvés à Louvain, en plein essor, au lendemain d'une nombreuse ordination qui

¹ Lettre du 22 avril 1887 à la Mère Marie Paul Hibon.

réalisait les plus douces espérances. Dès le premier jour de la mobilisation, treize d'entre eux durent partir ; plus tard, après la dispersion des Communautés d'Orient, leur effectif s'éleva à une vingtaine de soldats... dont plus d'un tiers ne revint pas ! Raconter l'incendie de la ville martyre, la captivité et la miraculeuse délivrance du Père Supérieur, les dangers courus par tous les autres, serait témoigner une fois de plus que le Seigneur veut leur œuvre et la fera de nouveau sortir du creuset des tribulations. « Je ne peux plus *croire* à la Providence, disait le R. P. Eugène Schaffner après l'affreuse tourmente, puisque je l'ai *vue*, je l'ai *touchée* jusqu'à l'évidence. »

L'assistance divine n'a pas été moins sensible pour la Congrégation des Religieuses.

En 1885, la Mère Marie Paul avait reçu la charge de Supérieure générale, qu'elle conserva jusqu'à sa mort (22 juin 1903)¹, répandant sur son gouvernement le charme de sa distinction, de son exquise bonté, le don qu'elle possédait de se concilier les cœurs. Par ses soins, onze fondations importantes, parmi lesquelles celle de Rome, ont étendu l'apostolat de Sion dans toutes les parties du monde.

Elle avait été grandement aidée dans cette extension, par la Mère Marie-Laure qui recueillit son héritage à l'heure où les funestes lois contre l'enseignement congréganiste venaient accumuler les ruines. La nouvelle Supérieure générale, sous une extrême réserve, cachait une âme énergique, non moins active que contemplative, une âme imprégnée

¹ Voir : *La Révérende Mère Marie Paul de Sion*, Beauchesne 1917

tout à la fois d'une profonde humilité et d'une invincible confiance, une âme qui possédait pour les affaires de remarquables aptitudes et qui, sans cesse sous le pressoir de la souffrance physique ou morale, ne reculait devant aucune démarche, aucun sacrifice, aucune peine pour faire respecter la justice et le bon droit.

Grâce à son intelligence comme à sa persévérance dans la défense de la Congrégation, celle-ci fut reconnue mixte, la Maison-Mère fut sauvée, le Noviciat y fut maintenu, et bon nombre de fondations à l'étranger compensèrent dans une certaine mesure celles qui, en France, se fermaient à l'instruction de la jeunesse.

La pieuse Mère Marie-Laure avait quitté ce monde (14 décembre 1910), lorsque la grande guerre amena d'autres bouleversements : douze maisons de la Congrégation transformées en hôpitaux, trois d'entre elles bombardées, trois autres occupées et dévastées par les Turcs, une quatrième incendiée...

L'*Ecce Homo* avait été laissé à la garde de quelques religieuses de différentes nationalités. Par une intervention manifeste de la Providence divine, elles eurent le bonheur de déjouer toutes les ruses tramées pour s'en emparer.

Aussi vive que profonde restera, à cet égard, la reconnaissance de la Congrégation ; non moins grande sera-t-elle à jamais pour la préservation des religieuses demeurées en pays ennemis. Pour elles, le Seigneur fit des prodiges ; Il alla jusqu'à envoyer encore une fois l'ange de saint Pierre dans la prison !...

Et maintenant, les expulsées d'hier sont retour-

nées à leur poste. La Congrégation n'est plus seulement répandue en Palestine, en Turquie, en Angleterre, en Roumanie, en Bulgarie, en Egypte, en Tunisie, en Autriche et jusque dans la petite République du Costa Rica ; la Belgique comme l'Italie, le Canada comme les Etats-Unis d'Amérique, le Brésil comme la lointaine Australie ont accueilli ses missionnaires ; elle a porté partout, avec ses pensionnats, ses orphelinats, ses écoles, ses ouvriers, ses dispensaires, ses maisons de retraite, l'amour de Dieu et de la France.

Le sanctuaire expiatoire, élevé par le Père Marie sur la Voie Douloreuse, a été érigé en Basilique mineure par un Bref de Sa Sainteté Léon XIII, en date du 30 août 1902 ; des fêtes, telles que le bon Père les eût souhaitées, marquèrent sa consécration solennelle celle de son autel (19 juillet 1903), et l'imposante cérémonie de son érection (20 janvier 1904).

Depuis lors, la Basilique est devenue le siège d'une œuvre nouvelle : l'Archiconférie de prières pour Israël ¹, qui associe les fidèles, vivant au milieu du monde, à l'apostolat de Sion. Due à la pieuse initiative d'un ecclésiastique distingué du clergé de Paris et placée, comme l'Archiconfrérie des Mères Chrétiennes, sous la direction des Prêtres de N.-D. de Sion, elle tint sa première réunion dans la chapelle de la Maison-Mère, le 25 janvier 1905. Il ne s'agissait alors que de se grouper pour une messe mensuelle, durant laquelle tous répètent la supplication

¹ Décret de Sa Sainteté Pie X, 24 août 1909

du Sauveur sur la Croix : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

De fervents zélateurs firent bientôt surgir de nombreux foyers d'intercession, et l'association se développa avec une telle rapidité, qu'en deux ans, elle comptait déjà trente-sept mille adhérents, tant en France qu'à l'étranger.

Les Souverains Pontifes Léon XIII, Pie X et Benoît XV, lui ont concédé de précieuses indulgences ; et c'est désormais à travers le monde, dans les familles, comme dans les écoles et dans les cloîtres, que se récite quotidiennement la prière en faveur d'Israël :

« Dieu de bonté, Père des miséricordes, nous vous supplions par le Cœur immaculé de Marie et par l'intercession des patriarches et des saints apôtres, de jeter un regard de compassion sur les restes d'Israël, afin qu'ils arrivent à la connaissance de notre unique Sauveur Jésus-Christ et qu'ils aient part aux grâces précieuses de la Rédemption :

Pater dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt ¹. »

C'est ainsi que se complète peu à peu la mission réparatrice et régénératrice, confiée aux Pères Ratisbonne.

« Les œuvres de Dieu sont semblables aux vieilles cathédrales gothiques, disait un jour le Père Théodore ; pas une seule n'est achevée. Sur la terre, tout commence ; au ciel, tout se consomme. »

¹ 300 jours d'indulgence.



TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE I

CHAPITRE PREMIER

La Famille

1727-1823

Théodore Cerfbeer et l'émancipation juive. — Décret de la Convention. — Dieu prépare le remède aux maux qui en résultent. — La famille Ratisbonne. — Premiers souvenirs. — Théodore à Francfort. — Premier séjour à Paris. — Mort de sa mère. — Besoin de religion. — La Robertsau. — Paris et Strasbourg. 1

CHAPITRE II

La Lumière

1797-1825

M^{me} Humann. — L'abbé Colmar et son ministère. — Le Pacte de Turkenstein. — M. Bautain et sa conversion. — Le cours de philosophie. — Ses premiers disciples. — Théodore trouve la vérité. — Première invocation du nom de Jésus. 13

CHAPITRE III

Le Néophyte

1825-1828

Les écoles israélites. — Théodore et M^{lle} Humann. — Baptême et première communion. — La vocation sacerdotale. — Rupture avec la Synagogue. — *L'essai sur l'éducation morale*. 28

CHAPITRE IV

Débuts du Ministère

1828-1840

La maison des Hautes-Etudes, à Molsheim. — Mort de M. Auguste Ratisbonne. — L'ordination et la première messe. — La Société de Saint-Louis au Petit Séminaire. — Ministère de l'abbé Théodore à la cathédrale. — Demêlés philosophiques entre l'abbé Bautain et l'évêque de Strasbourg. — Le collège de la rue de la Toussaint. — Mort de M^{lle} Humann. 43

CHAPITRE V

Le Miracle

20 janvier 1842

N.-D. des Victoires. — *Histoire de saint Bernard*. — L'orphelinat de la Providence. — Jeunesse d'Alphonse Ratisbonne. — Ses fiançailles. — Son voyage à Rome.

— Rencontre du baron de Bussierre. — L'apparition de la Très sainte Vierge. — Marie-Alphonse à Paris. — Premier voyage à Rome de l'abbé Théodore. — La mission donnée par Grégoire XVI. — Signe providentiel du catéchuménat. — Les premiers baptêmes. 64

CHAPITRE VI

L'Œuvre de N.-D. de Sion

1843-1847

L'abbé Théodore se sépare de M. Bautain. — M^{me} Sophie Stouhlen. — M^{lle} Louise-Catherine Weywada. — Le berceau de l'œuvre, rue Plumet. — Notre-Dame de Sion. — Transfert rue du Regard. — *Considérations sur l'état actuel des Juifs en France.* — Banqueroute du notaire. 88

CHAPITRE VII

La Première Communauté

1847-1850

Tendances vers la vie religieuse. — Bref apostolique. La Règle approuvée par M^{gr} Affre. — La première émission des vœux. — Le choléra et la révolution en 1848. — Thann et les externats de Saint-Merri. — Donation de Grandbourg. 106

CHAPITRE VIII

Période apostolique

1842-1853

Les grandes stations à Paris et en province. — Le

mois de Marie à Strasbourg. — Le carême à Rome. — Le baptême d'Hermann Cohen. — L'abjuration d'Albert Hetsch. — Hostilité des Juifs. — Création du néophytat de garçons. — Le Père Marie et les Prêtres de N.-D. de Sion. 122

CHAPITRE IX

La Maison-Mère

1853

Action du Père Théodore sur le Néophytat. — Adieux à la rue du Regard. — Transfert définitif rue N.-D. des Champs. — Le pensionnat de la Maison-Mère. — Principes du Père Théodore sur l'éducation. — Direction qu'il donne au Noviciat. — Caractères propres de l'esprit de Sion. 142

CHAPITRE X

Jérusalem et Constantinople

1856-1858

Le Père Marie à Jérusalem. — Départ des premières religieuses. — Les ruines du prétoire de Ponce Pilate. — La messe du 20 janvier 1858. — Le Vendredi-Saint au Calvaire. — Le pensionnat des Sœurs de Charité à Constantinople. — Le *status* de 1856 et le Père Renard. — Péril du voyage et difficultés de l'arrivée. — Le Père Théodore à Constantinople et à Jérusalem. — Ses impressions au Saint-Sépulcre, à la Vallée de Josaphat, au mur des pleurs. — Sa retraite au Calvaire. 159

CHAPITRE XI

L'Angleterre et la Roumanie

1860-1871

Le mouvement catholique en Angleterre. — Voyage du Père Théodore en 1858. — Relations avec M^{sr} Manning. — Première installation à Londres. — Fondation de Worthing Holloway et Drury, Lane. — M^{sr} Salandari appelle les religieuses de N.-D. de Sion à Jassy. — Ligne de conduite à l'égard des schismatiques. — La maison de Galatz. — Voyage du Père Théodore en Roumanie et en Turquie. 178

CHAPITRE XII

L'Archiconfrérie des Mères chrétiennes

1850-1867

M^{me} Josson de Bilhem. — Rescrit pontifical de 1851. — Erection de l'archiconfrérie. — Le *Manuel des mères chrétiennes*. — Les *ex-voto*. — Les dames agrégées de N.-D. de Sion. — Les réunions du samedi. — Entrée de M^{me} Josson au Noviciat. 195

CHAPITRE XIII

Vie intime de la Congrégation

1856-1870

Démission de la Mère Sophie Stouhlen. — La Mère Louise Weywada lui succède. — Le Père Théodore à Rome, en 1863. — Approbation de la Congrégation et de la Règle par le Saint-Siège. — Le premier Chapitre

général. — Dernières années et mort de « la bonne Mère »	210
--	-----

CHAPITRE XIV

La Guerre et la Commune

1870-1871

Dernier voyage à Rome. — *Le Pape*. — Déclaration de guerre à la Prusse. — Dispersion des religieuses. — Le blocus de Paris. — L'ambulance de la Maison-Mère. — Dernière visite de M^{sr} Darboy. — Dangers courus. — La messe dans les caves. — L'armistice. — La journée du 24 mai 1871. — L'*ex-voto* du Père Théodore. 225

CHAPITRE XV

Prosperité intérieure et extérieure

1872-1883

Le Chapitre de 1872. — La Mère Rose Valentin, supérieure générale. — Approbation définitive de la Règle. — La chapelle de la Maison-Mère. — Fondation au Costa-Rica. — Les maisons de France. — Smyrne, Ramleh, Tunis et Trieste 246

CHAPITRE XVI

Les Œuvres du Père Marie

1858-1878

L'Ecce Homo. — Le sanctuaire expiatoire. — Les œuvres d'éducation et de charité. — Saint-Jean *in montana*. — L'orphelinat et la demeure du Père Marie. —

L'Institut Saint-Pierre de Sion. — Voyages et quêtes du Père Marie. — *Annales de la mission de N.-D. de Sion en Terre Sainte.* — L'adoption maternelle. — Pélerinage à Rome. — Physionomie morale du Père Marie. — Son amour pour la Très Sainte Vierge. 264

CHAPITRE XVII

Dernières années

1873-1881

Dernières prédications au dehors. — L'accident du 7 mars 1876. — Esquisse des journées du Père Théodore avant la paralysie. — Long séjour à Grandbourg. — Dernier revoir avec le Père Marie. — Le troisième Chapitre général. — Apostolat continué en faveur des Juifs. — Révision et publication de quelques ouvrages. — La dignité de Protonotaire apostolique. — Les décrets d'expulsion. — Le Jubilé sacerdotal. 281

CHAPITRE XVIII

La Consommation

1881-1884

Vie spirituelle du Père Théodore; sa foi, sa charité. — Phase de dépouillement intérieur et extérieur. — La fête de saint Jean l'évangéliste, 1883. — Aggravation de souffrances. — L'Extrême-Onction et la visite de M^{sr} Richard. — Derniers jours et derniers moments. — Les obsèques. — La mort du Père Marie. — La tombe des deux serviteurs de Dieu. 298

EPILOGUE. 315

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR
LES PRESSES DE HENRI
TURGIS, VERNEUIL (EURE)
— POUR —
GABRIEL BEAUCHESNE,
— A PARIS —
EN L'AN DE GRACE
— MCMXXXI —